



Don Sanche d'Aragon

Pierre Corneille

LU AVEC [LIREGRATUITEMENT.COM](https://liregratuitement.com)

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Don Sanche d'Aragon

J'appelle l'attention du lecteur moins sur cette édition prise en Jj elle-même que sur l'Appendice dont elle est suivie. L'édition n'est

|

pas absolument nouvelle : je l'ai détachée du quatrième volume "; d'un Corneille publié il y a dix ans, et, sauf pour l'annotation, j'y j

ai ajouté assez peu de chose. Mais, en la complétant, j'ai été I

conduit à remonter aux sources de la « comédie héroïque » de I

Corneille. M. Marty-Laveaux avait cité en deux endroits la source] française, le roman de Dom Pelage, par le sieur de Juvenel : j'en j donne une analyse et des extraits plus nombreux, en relevant 1

avec précision les imitations certaines ou possibles. Mais la j

source espagnole, comment aurais-je espéré la découvrir? Ce Paiaç'io confuso, attribué par les uns à Lope de Vega, par les | autres à Mira de Amescua, MM. Marty-Laveaux et Picot, ces grands fouilleurs de bibliothèques, l'avaient en vain cherché. Je l'ai cherché après eux, pour la forme, et je l'ai trouvé. A vrai dire, ctuand on compare Corneille à Lope, ce sont les difTérences qui éclatent^ surtout aux yeux; mais voilà pourtant comblée une . petite lacune dans l'histoire de notre littérature dramatique, car ^ je n'ose pas répondre de l'Allemagne, mais je crois bien qu'en j

France El Palacio confuso est ignoré. Ce résultat, je le dois en J grande partie à deux de mes amis, M. Mérimée, professeur de J langue et de littérature espagnoles à la Faculté des lettres de J Toulouse, le savant éditeur des Moccdades del Cid, et M. Roques, professeur au lycée Condorcet, qui a résumé pour moi, et, ça et là, traduit le texte espagnol.

Le texte français est celui de l'édition de 1682; j'ai eu aussi j sous les yeux celle de 1650. En plus d'un passage je modifie la | ponctuation de l'édition Hachette dite des Grands Ecriuains. I

DON SANCHE)) AU TII E A T R E

« Cette pièce est toute d'invention, mais elle n'est pas toute de la mienne. Ce qu'a de fastueux le premier acte est tiré d'une comédie espagnole, intitulée et Palacio confuso ; ot la double reconnaissance qui finit le cinquième est prise du roman de D. Pelage ^ . Elle eut d'abord grand éclat sur le théâtre ; mais une disgrâce particulière fit avorter toute sa bonne fortune. Le refus dun illustre suffrage dissipa les applaudissements que le public lui avait donnés trop libéralement, et anéantit si bien tous les arrêts -que Paris et le reste de la cour avaient prononcés en sa faveur, qu'au bout de quelque temps elle se trouva reléguée dans les provinces, où elle conserve encore son premier lustre. »

C'est en ces termes modestes et fiers que Corneille, dans son Examen, présente à la postérité une pièce dont il sent et définit ailleurs - le mérite original. On s'est demandé souvent quel était « l'illustre suffrage » dont le refus causa 1 insuccès relatif de iJon Saiiche. et l'on a cru d'ordinaire, avec La Monnoye, qu'il sagissait

de Condé. D'autres pourtant ont émis une autre hypothèse : « Alors on avait à Paris

1. Sur CCS doux ouvrages, l'un espa- 2. Voyez plus loin l'Épître à M. tic

i.'n<)l. l'autre français, voir la note 2 Zuvlichem. Voyez aussi la noie 1 de de la p. 36. la p. 31.

les guerres de la Fronde, et 1 on voyait en même temps brillera Londres un homme, né obscur, prêt i\ mettre son titre de Milord Protecteur au-dessus de celui des rois. On ne crut pas devoir encourager de tels exemples ; et don Sanche, fds d'un pêcheur, ou cru tel dans la pièce, parut ressembler beaucoup trop à ce fils d'un brasseur de bière, devant qui tombaient ou pliaient les têtes couronnées. Cromwell tua don Sanche *. » De nos jours on a reproduit cette explication, plus ingénieuse que vraisemblable, en l'appuyant d'arguments plus précis :

« L'arrestation de Coudé ayant eu lieu le 18 janvier 1650, il faut de toute nécessité, si l'on admet cette opinion, placer la représentation de Don Sanche avant la fin de l'année 1649. Malgré les autorités sur lesquelles cette explication est appuyée, elle nous paraît peu probable. Condé devait être trop occupé des événements politiques pour s'arrêter ii critiquer une pièce de théâtre. Nous avons peine à croire que les comédiens aient donné un ouvrage nouveau alors que la rivalité de Mazarin et de Condé mettait tout Paris en feu. Ce ne fut qu'après l'arrestation du prince que la cour put songer aux fêtes et aux spectacles. Alors, sans doute, mais alors seulement, furent joués Andromède et Don Sanche. Nous croyons que le suffrage refusé à Corneille fut celui de la reine. Anne d'Autriche avait aimé le Cid, qui lui avait

montré un véritable héros espagnol; elle ne dut voir dans don Sanche qu'un héros de roman d'une origine trop humble pour qu'une princesse pût s'éprendre de lui. Ce fut peut-être pour consoler le poète du chagrin que lui causa le mauvais succès de sa pièce que la reine, profitant d'un voyage de la cour à Rouen, le fit nommer procureur des États de Normandie 2, »

Aucune de ces raisons ne nous paraît décisive; celle qui touche à la date de la représentation l'est moins encore que les autres. D'abord, bien que toutes les éditions publiées par Corneille donnent *Andromède* avant *Don Sanche*, on peut douter, avec M. Marty-Laveaux, que cet ordre soit l'ordre vrai; en s'appuyant sur les faits précis qu'il indique ^, on peut croire que *Don Sanche* est de la fin de 1649 ou des

1. François de Neufclîâteau, *l'Esprit* 3. Voyez le tome V de l'édition du grand Corneille. Régnier.

2, Picot, *Bifflioi'raphie rornélieniie*.

premiers jours de 1650, au plus tard. En tout cas, la pièce a été publiée en 1650. Or, nous le demandons, s'il paraît étrange à certains critiques que Condé, à la veille de son arrestation — qu'il ne prévoyait guère, — se soit préoccupé des choses du théâtre, leur paraîtra-t-il vraisemblable que la reine s'en soucie, soit à la veille de cette arrestation quelle avait préparée de longue main, soit au lendemain, alors que la cour songeait encore moins « aux fêtes et aux spectacles », alors quelle allait partir pour pacifier la Guyenne révoltée; alors que Turenne, La Rochefoucauld, Bouillon, M^{'''}^ de Longueville lui ménageaient le spectacle d'une bien autre « comédie héroïque » *? Cela, dira-t-on, n'est pas matériellement impossible ; mais il est moins impossible encore que

Condé. arrêté le 18 janvier, ait donné auparavant son opinion, toute-puissante surtout à ce moment où il paraissait le vrai roi de France. Sa sécurité d'esprit était entière, car il était fort loin de supposer qu'on oserait porter la main sur lui. Il faut ne connaître que médiocrement la Fronde pour ne pas voir que ce qui la distingue, c'est précisément le curieux mélange des dangers et des plaisirs. Entre deux conspirations, ou deux combats, on lit un roman, on applaudit une pièce de théâtre. A l'Hôtel de Ville, pendant la Fronde parlementaire toute récente, on avait admiré un pittoresque pêle-mêle d'écharpes, de cuirasses, de violons, et de longues conversations romanesques confondues avec les propos guerriers.

On nous dit qu'Anne d'Autriche, qui avait admiré en Rodrigue un véritable héros espagnol, ne dut voir en don Sanche qu'un héros de roman. Mais qu'étaient donc les héros des pièces espagnoles, sinon des héros de roman parfaits, toujours mystérieux, toujours invincibles? Et puisque l'aventurier Carlos se trouvait être enfin le roi don Sanche, qui pouvait songer à voir en lui Cromwell? Si Don Sanche eût été la glorification de Cromwell, nul doute que la cour ne fût intervenue dès le début pour interdire un si dangereux spectacle. Or elle n'intervint pas ; elle laissa se poursuivre

1. « Il rentra dans le génie castillan nesquie et d'ironie familière, soulevaient

par HéracUiis, surtout i)ar Nicomcde et mille allusions malignes ou généreuses,

Don Sanche, ces deux admirables créa- et arrachaient d'universels applaudis-

tions, uniques sur notre théâtre, et qui, ments. » (Sainte-Beuve, Po/r/a/ts littë-

venues en pleine Fronde, et par leur mires, I.) singulier mélange d'héroïsme roma-

quelque temps un succès qui eut d'abord grand éclat : c'est Corneille qui le certifie. Au contraire, Condé, qui n'était pas Espagnol, Condé, plus héroïque encore que romanesque, Condé, si fier de sa race, put trouver excessives les hardiesses d'un aventurier qui le prend de si haut avec les grands. Il n'aimait point les parvenus, et Carlos n'était qu'un parvenu, jusqu'au dénouement tardif, qui lui rend son vrai nom.

Ce n'est là encore sans doute qu'une hypothèse; mais, hypothèse pour hypothèse, nous préférons celle-là, qui a pour elle d'être consacrée par une longue tradition. Après La Monnoye, après Voltaire, le chevalier de Mouhy, suspect d'ailleurs, écrivait de cette pièce : « Elle n'eut pas de succès dans sa nouveauté. Le prince de Condé, à qui elle ne plut pas, n'y contribua pas peu. A la reprise elle a réussi, et elle est restée au théâtre *. »

L'anomalie que signale le chevalier de Mouhy vaut la peine d'être notée : c'est à la reprise surtout que triompha Don Sanche. Rien de plus évident si l'on jette les yeux sur les chiffres précis donnés par M. Despois : sous Louis XIY, Don Sanche n'est joué que 17 fois, dont 3 à la conr; sous Louis XV, il n'est pas joué moins de 35 fois, dont 4 à la cour. « La plus célèbre de ces reprises, dit M. Marty- Laveaux, est celle de 1753. Nicolas Racot de Grandval, qui n'est plus guère connu que comme auteur du poème intitulé Cartouche, ou le s'ice puni, joua don Sanche avec un grand éclat. Forcé d'abandonner à Lekain, qui parut en 1750,

les premiers rôles tragiques, il se dédommagea, dit Lemazurier, aux reprises de Don Sanche d'Aragon en 1753, de Nicomède en 1754 et de Sertorius en 1758. Il joua les principaux rôles de chacune de ces pièces, avec autant de succès que dans ses plus beaux jours. Il remplissait encore le rôle de don Sanche au mois de février 1765; mais bientôt, en 1768, il prit sa retraite définitivement et l'œuvre de Corneille demeura sans interprète. » Le même éditeur ajoute qu'une autre reprise, projetée longtemps après, en 1814, avec Fleury et M^r Mars, doublés au besoin par Talma et M^r Duchesnois, après de longs retards, fut interdite par la Restauration triomphante.]<]tait-il donc dans la destinée de

Al/régè de l'hisluire du ihèàtre français

c<î roman dramatique de paraître dangereux pour la sûreté de l'État?

Quoi qu'on fasse, on a peine à s'expliquer et la vogue dont jouit Don Saïche au xviii^e siècle, et le discrédit où il est tombé depuis. Au temps de Voltaire ^, on était fort loin de la Fronde, et, seul, l'intérêt romanesque du drame subsistait. Mais il semble précisément que ce drame, à mesure qu'on s'approchait de notre époque troublée, devait avoir un regain de popularité. Or, sous Louis XVI, sous la Révolution, sous le premier Empire, sous la Restauration -, Don Sanche n'est pas représenté une seule fois !

Enfin, le romantisme fait explosion. Don Sanche va, semble-t-il, partager l'heureuse fortune des Hernani et des Ruy-Blas, ses proches parents. Point. Il se trouve un certain M. Planât, prudemment dissimulé sous le pseudonyme de Mégalbe, pour ré-

duire le drame cornélien en trois actes ■ ^, et l'abrégé de huit cents vers. Quatre cent vingt-sept vers de Corneille étaient respectés, cent deux étaient modifiés, cinq cent vingt-sept étaient composés de toute pièce *! 'SI. Planât était convaincu pourtant qu'il rendait service à Corneille. En 1803, en 1837, en 1844, c'est l'œuvre de M. Planât qui fut reprise au Théâtre-Français. Elle eut sous cette forme, durant le règne de Louis-Philippe, 28 représentations, dont Corneille n'eut vraiment pas lieu d'être fier. Et pourtant, le 17 février 1844, Rachel jouait Isabelle. On nous assure qu'elle produisit peu d'effet dans ce rôle et que la pièce fut donnée 5 fois seulement. Xous n'avons point ^le peine à le croire : le drame entier n'avait plus de sens. Carlos ne s'y croyait plus llls d'un pêcheur, il s'y savait prince, mais cachait volontairement sa condition et son nom.

I. Voltaire parle assez dédaigneuse- gicjuc... Il ne faut point transposer les

ment de Don Sanche : « Ce genre pure- bornes des arts : la comédie doit s'éle-

ment romanesque, dénué de tout ce ver, et la tragédie doit s'abaisser à

qui peut émouvoir, et de tout ce qui propos ; mais ni l'une ni l'autre ne doit

fait r.inie de la tragédie fut en vogue changer de nature. »

a\aat Corneille. Don Brinrird (Ifi Cfihrrfid. 2. M. Guizot, dans Corneille et .'son

Lame persécutée, et plusieurs autres temps, critique encore la composition

pièces sont dans ce >oùt ; c'est ce froide, l'intrigue « sans dignité » de

»|u'on appelait « comédie héroïque », Don Stmrlié.

genre mitoyen c'ui peut avoir ses 3. Barba, llautecœur et Martinet,

beautés. » 11 est vrai que Voltaire vise 1833, ia-S». En 1844 parut une nou-

surtout la lingédie bourgeoise ou co- velle édition de la pièce remaniée, chez

médie larmoyante, « monstre né de lim- Tresse, in-8".

J)uissance d'ctre ou plaisant ou tra- 4. l'icot. Bibliographie rorncliennc.

Or tout le drame de Corneille est dans cette erreur de Carlos, dans les brusques révoltes de sa fierté, dans les élans généreux d'une tendresse filiale qui s'égare. Si tout est connu d'avance, nous n'assistons plus qu'au récit plus curieux qu'émouvant d'une aventure banale.

Si l'on ne tient pas compte de ces dernières reprises, qui littéralement ont été les dernières, on doit constater ce fait incroyable : depuis plus d'un siècle, la scène française n'a pas revu Don Sanche.

LA COMÉDIE HÉROÏQUE. ANALYSE RAISONNÉ F

Acte I. — Le drame s'ouvre par un entretien de D. Léonor, reine d'Aragon (exilée de ses États par le triomphe de l'usurpateur D. Garcie), et de sa fille D. Elvire. Celle-ci est aimée du comte Alvar de Lune, mais répond froidement à sa passion. N'aimerait-elle pas en secret Carlos, le brillant aventurier qui commande les armées d'Aragon? Sa mère l'insinue et s'en étonne : ce sang « que le ciel n'a formé que de boue » est indigne de s'allier au sang royal. Elvire le sait; elle estime, elle admire Carlos, mais elle n'oublie pas le devoir que lui impose sa naissance. Qui sait pourtant si ce héros inconnu est si indigne d'elle ? En vraie Espagnole, en princesse de roman, elle rêve déjà tout un mystère, et, comme Don Sanche est un roman porté au théâtre, son rêve, au dénouement, se trouvera réalisé.

Sa naissance inconnue est peut-être sans tache :

Vous la présumez basse à cause qu'il la cache;

Mais combien a-t-on vu de princes déguisés

Signaler leur vertu sous des noms supposés,

Dompter des nations, gagner des diadèmes.

Sans qu'aucun les connût, sans se connaître eux-mêmes !

Nous voilà prévenus, et nous comprenons à demi-mot : c'est à une tragi-comédie que nous allons assister. Le cadre de ce premier acte ne manque pas de grandeur : c'est ce jour-là que la reine Isabelle doit se prononcer entre les pré-

tondants. Avant d'ouvrir le conseil, elle se lamente d'être obligée de se sacrifier au repos de l'Etat. Il y a une tristesse pénétrante dans ces plaintes, où Ion ne sent pas seulement la dignité blessée de la reine, mais la délicatesse froissée d'un cœur de femme. Déjà aussi on y croit deviner que la reine aime en secret quelqu'un, et les scènes suivantes confirmeront, en le précisant, ce soupçon encore assez vague. Comme Rodrigue, Carlos aura cette gloire d'être admiré et aimé de deux femmes à la fois; mais Rodrigue et Chimène seraient l'un à l'autre sans obstacle si la fatalité ne les séparait point. Nous ne trouverons pas ici de Chimène, mais aussi nous n'y trouverons pas d'infante toujours plaintive. Carlos luttera contre cet amour sans espérance; pour Isabelle, si charmante sous ce voile léger de mélancolie, elle saura parler et agir en reine, avec une autorité douce et ferme. Tout ce premier acte est admirable de grâce et d'éclat, surtout dans les deux scènes capitales (III et IV) qu'on cite toujours et qu'il faut toujours citer, en les plaçant dans leur cadre pittoresque, dans cette salle du conseil qu'illumine un rayon du soleil d'Espagne.

N'y a-t-il là que deux scènes retentissantes? Sommes-nous entièrement dans le pays de la fantaisie romanesque, ou du drame à panache et à fanfare? Ne soyons pas si injustes envers Corneille. En prenant à l'Espagne un peu de son orgueil qui parle haut, il a gardé la finesse et la netteté françaises. Dans ces scènes de bravoure dont Carlos est l'âme, il était à craindre que le fier aventurier ne concentrât sur lui tous les regards, et que les autres personnages, comme il arrive souvent, ne fussent sacrifiés pour mieux faire ressortir la grandeur du héros. Avec un art infini, au contraire. Corneille a groupé et varié les caractères en donnant à chacun une physionomie particulière, un rôle distinct dans l'action. Avec quelle bonne grâce aisée, souriante, mais toujours

digne, Isabelle préside à ce conseil qui eût pu tourner si aisément à la solennité monotone ! Avec quelle présence

1. Ces caractères, d'ailleurs, ne sont et ambitieuse D. Elvire ne vit guère

qu'esquissés, comme il convient dans plus que sa mère D. Léonor. reine et

un roman dramatique, où les aventures mère abstraite. Au cours de la pièce

et les coups de théâtre sont l'essentiel. journalant, on a pris soin de noter quel-

On n'en saurait donc faire une étude que traits de caractère ou plutôt quel-

approfondie, comme on a fait pour le que nuances. Cid ou Folyeiicte. La froide, précieuse

d'esprit et quelle adresse spirituelle elle élude les objections et tourne les obstacles ! Comme elle est femme ! et comme en même temps elle est reine ! La noblesse de son royaume a désigné trois prétendants au trône et à sa main ; elle accepte qu'on les désigne, mais ne veut pas qu'on les impose. Sans révolte, sans hauteur, avec tact et simplicité, elle réserve l'entière liberté de son choix. Dans la complaisance qu'elle met à se faire raconter des exploits qu'elle connaît fort bien, elle laisse percer son estime déjà tendre pour Carlos ; mais à peine peut-on deviner des sentiments discrets qui se maintiennent toujours dans une mesure parfaite. C'est seulement devant les obstacles qu'elle s'exalte et brave à son tour qui la brave : à chacun elle parle avec des nuances de ton très délicates. Froidement polie envers don Lope,

un peu ironique et hautaine avec don Manrique, elle raille avec bienveillance don Alvar. C'est qu'aucun d'eux ne ressemble à l'un de ses rivaux. Don Lope est le parfait Castillan, homme de race, mais homme d'esprit, d'une galanterie raffinée : c'est lui qui s'empresse de reconnaître à la reine le droit de choisir un roi entre tous; c'est lui qui, avec le même bon goût, avoue que don Manrique et lui doivent la liberté à Carlos ; c'est lui enfin qui, lorsque l'anneau royal est confié à Carlos, interroge et raille sans trop d'aigreur le nouveau favori. Moins franc, d'esprit moins vif et moins ouvert, le soupçonneux don Manrique daigne accepter, d'assez mauvaise grâce, la condition qu'impose la reine ; mais en l'acceptant, il tient à faire entendre que le roi choisi par elle lui devrait peu de reconnaissance pour son choix, puisque les Etats du royaume l'auraient d'abord désigné. Son outrecuidance est rare : il ne semble même pas soupçonner qu'on puisse lui préférer quelqu'un. Nul plus que lui n'est indigné de l'audace de Carlos, « un soldat ». Nul ne montre plus ouvertement et plus maladroitement son dépit lorsque la reine demande à Carlos le récit de ses exploits, lorsque Carlos rappelle les services qu'il a rendus à don Manrique lui-même, lorsque, par un coup de théâtre inattendu, il est égalé aux plus grands seigneurs d'Espagne. Jusqu'au dernier moment il insiste, il proteste, avec une obstination plus qu'indiscrete, avec une rage froide et sèche qu'on devine et dont on jouit comme en devait jouir Carlos. Pour don Alvar, secrètement épris d'Elvire, il ne prétend à la main d'Isabelle que parce qu'il a

été choisi par les Etats ; désintéressé en ce débat, il acceptera son échec avec une résignation facile, et Isabelle le raille doucement de cette sérénité, dont elle a pénétré le motif.

Tels ils sont dans ces deux scènes, tels ils demeurent dans la courte scène qui termine le premier acte : don Lope ironique et fier; don Manrique, plus impérieux et plus irrité que jamais; don Alvar, plus que jamais paisible. Lui seul ne voit pas en Carlos un ennemi, et lui seul pourtant consent à répondre au défi de Carlos. C'est que lui seul a l'âme assez haute pour s'élever au-dessus des préjugés de la naissance; tandis que ses deux rivaux refusent de « se commettre » contre un aventurier, lui vante la générosité de ce grand courage qu'il est digne de comprendre.

Acte II. — Cependant la reine sent dans quelle fausse situation la placée l'éclat du premier acte. Seule avec Blanche, sa dame d'honneur, elle s'attriste et s'effraye. L'orgueil du nom royal à soutenir ne l'exalte plus maintenant; elle n'est plus que femme. Très finement, elle explique sa conduite, dont les motifs sont assez compliqués. D'abord, elle ne voulait que gagner du temps ; elle allait se décider enfin et choisir au hasard; mais l'orgueil des comtes l'a outrée, et c'est pour les en punir qu'elle a comblé d'honneurs le glorieux soldat pour qui elle ose à peine avouer son amour; c'est pour ne pas prononcer contre lui, mais aussi pour le forcer à s'exclure lui-même, quelle l'a investi du droit de se choisir un souverain. Voici pourtant que Carlos paraît; elle souhaite d'être aimée de lui, mais elle s'irrite à la pensée qu'il pourrait l'aimer, et sa colère forcée provoque un aveu dont elle est ravie.

Elle lui ordonne de différer le combat singulier jusqu'au lendemain. Carlos hésite; ses hésitations se traduisent dans un monologue bien abstrait et assez inutile à l'action. Sa situation, il faut le reconnaître, est embarrassante : après la reine de Castille, la princesse d'Aragon porte le trouble en son âme. A-t-il donc oublié qu'il a promis de les faire remonter, elle et sa mère, au trône

d'où un usurpateur les a fait descendre? Xe songe-t-il plus qu'à la Castille et à Isabelle? Une véritable jalousie se fait jour à travers les reproches d'Elvire. Le moyen de nous intéresser à cette nouvelle intrigue? Carlos n'aime pas plus Elvire, au fond,

qu'Elvire ne l'aime; tous deux, au dénouement, seront reconnus frère et sœur ; c'est une sympathie instinctive qui les pousse l'un vers l'autre. Jusqu'à nouvel ordre pourtant il sera contraint de tenir la balance égale entre les deux princesses, sans avoir le droit ni de les aimer ni de ne pas les aimer. Nous ne pouvons que le plaindre.

Acte m. — Le troisième acte ne fait pas beaucoup avancer l'action. La reine s'y épuise en efforts pour soustraire Carlos à tout embarras et à tout danger. Elle n'y réussit point, et comment y pourrait-elle réussir, puisque la seule solution efficace serait son mariage avec Carlos, et que ce mariage, provisoirement, est impossible? Don Alvar est prêt au combat mais c'est Elvire, et non pas Isabelle, qu'il veut mériter en triomphant de Carlos. Isabelle, d'ailleurs, a deviné les sentiments qu'il dissimule ; elle l'exclut d'une rivalité où il n'est mêlé qu'à contre-cœur. Aux autres elle déclare qu'elle a changé d'avis et veut choisir elle-même son époux. Mais il faut qu'ils témoignent à Carlos l'estime dont il est digne. « Toujours Carlos, Madame! » s'écrie, non sans raison, le maussade don Manrique. Quelle est sa stupeur lorsque la reine précise la marque d'estime qu'elle exige de l'un d'eux !

V. en est en vos mains des présents assez doux. Qui purgeraient vos noms de toute ingratitude. Et mon âme pour lui de toute inquiétude ; Il en est dont sans honte il serait possesseur; En un mot, vous avez l'un et l'autre une sœur; Et je veux que le

roi qu'il me plaira de l'aire, En recevant ma main, le fasse son beau-frère....

D . LOPE

Nous avons, en effet, l'un et l'autre une sœur; Mais, si j'ose en parler avec quelque franchise, A d'autres qu'au marquis l'une et l'autre est promise,

D. ISABELLE

A qui, don Lope ?

D. MANRIQUE

A moi, Madame,

I). ISABELLE

Et l'autre ?

A moi.

D . ISABELLE

J'ai donc tort parmi vous de vouloir faire un roi. Allez, heureux amants, allez voir vos maîtresses: Et, parmi les douceurs de vos dignes caresses. N'oubliez pas de dire à ces jeunes esprits Que vous faites du trône un généreux mépris.

La scène est spirituelle et vivement menée. Il est vrai que c'est une scène de comédie pure. Mais comment ne pas sourire de voir don Manrique et don Lope si adroitement pris au piège? Le caractère d'Isabelle se dessine de plus en plus : c'est une jeune reine qui fait l'apprentissage de la puissance souveraine, qui n'a point

appris encore à dissimuler, mais qui, s'il le faut, saura « régner » ; elle en avertit ses prétendants confus. Au fond, son embarras n'est pas moindre que celui de ses victimes, et elle nous le confie dans un monologue. Carlos y ajoute encore en refusant épouser la sœur de l'un des deux comtes. Aimerais-il en lieu plus haut ? Déjà la jalousie de la reine s'éveille. Assez vide de choses, le troisième acte nous montre, du moins, le progrès de cette passion, d'abord presque inconsciente, aujourd'hui hautement avouée.

Acte IV. — L'intérêt dramatique se relève au quatrième acte. C'est que Carlos y est au premier plan. Un vague soupçon s'est répandu que Carlos pourrait être don Sanche, prince d'Aragon, qui a disparu depuis sa naissance. Eux-mêmes, don Manrique et don Lope acceptent, avec bien de la promptitude, ce bruit comme une réalité ; ils renoncent à leurs prétentions et se retirent avec respect devant celui qu'ils méprisaient naguère. La reine ne demande pas mieux que de les croire. Seul, Carlos se montre surpris d'entendre le peuple le saluer du nom de don Sanche, et les comtes, ses rivaux, lui rendre hommage. Graduellement le poète nous achemine à la reconnaissance inévitable. C'est ainsi que, dans l'entretien de Carlos et de sa mère, la reine dépossédée d'Aragon, le loyal soldat de fortune nie qu'il soit don Sanche, et pourtant avoue qu'il a des ambitions au-dessus de sa naissance, des élans involontaires qu'il ne s'explique pas. Il connaît ses parents ; il n'est point don Sanche d'Aragon, mais bien Sanche, né dans l'Aragon d'un père obscur, et il le déclare à la reine en avouant un amour sans espoir.

Bientôt sans doute le véritable don Sanche va paraître, et sans doute aussi c'est lui qui sera l'époux d'Isabelle. Son devoir est tra-

cé : il partira; mais Isabelle no veut point qu'il parte encore, et laisse échapper un demi-aveu :

Que u'êtes-vous don Sanche ! Ah Ciel! qu'os<j-je dire? Adieu ! ne croyez pas ce soupir indiscret.

Il m'en a dit assez pour mourir sans regret.

Acte V. — Un coup de théâtre inattendu enlève à la reine sa dernière espérance : le père de Carlos vient d'arriver à la cour, et ce père est un pauvre pêcheur. Il faut lire les belles scènes qui mettent ce cinquième acte à la hauteur du premier. Les comtes, cjui se relèvent ici dans notre estime, refusent d'en croire et ce pêcheur et Carlos lui-même. Mais n'admiret-on point comment, alors même qu'ils parlent et agissent en gens de cœur, ils restent encore eux-mêmes? Le fils d'un pêcheur ne saurait être un héros ; il est donc clair que ce pêcheur n'est pas le père de Carlos. Tout ce drame chevaleresque pourrait se résumer en ce vers unique d'Héiacleius :

La générosité suit la belle naissance.

Pour Carlos, il dirait plutôt, comme le dira, dans une pièce de Thomas Corneille, Timocrate caché sous le nom de Cléomène :

La naissance est l'appui des courages mal nés '.

On peut observer pourtant qu'il a d'abord frémi en reconnaissant son père; mais cette faiblesse n'est-elle point excusable? ne donne-t-elle pas plus de prix à l'explosion de tendresse filiale qui a suivi? Cette intervention inopportune d'un père qu'il croyait bien loin ne renverse pas seulement sa fortune, elle ruine la dernière espérance de son amour. C'est de l'amour qu'il triomphe en triomphant de sa mauvaise honte. A cette àmc inaccessible aux

petits mouvements de la vanité, à cette âme où s'accordent si bien l'orgueil de l'aventurier et la pitié du fils, M. Saint-Marc Girardin oppose

Timocraïc, IV

la vanité lâclie du Glorieux, qui rougit de son père et le fait rougir de lui :

J'entends : la vanité me déclare à genoux (qu'un père infortuné n'est pas digne de vous '.

Le caractère disabclle est au-dessus de ces petitessees; elle plaint Carlos, mais elle le loue.

Je vous tiens malheureux d'être né d'un tel père ; Mais je vous tiens ensemble heureux au dernier point D'être né d'un Ici père, et de n'en rougir point.

Enfin la vérité se fait jour; en voulant prouver qu'il est bien le père de Carlos, le vieillard prisonnier démontre le contraire : un coffret qu'il a entre ses mains révèle le secret de la naissance du vrai don Sanche, et Carlos doit enfin se rendre à l'évidence, lorsque don Ptaimond de Moncade, celui-là même qui lui avait confié jadis à la femme du pêcheur, le reconnaît pour son maître. Isabelle voit enfin clair dans son cœur : celui qu'elle aimait ne pouvait être qu'un roi; elle le dit avec son fin sourire :

Je vous avais fait tort en vous faisant marquis.

Sûr désormais d'être aimé d'Isabelle, don Sancho peut pardonner aux comtes don Manrique et don Lope ; pour don Alvar,

le seul des prétendants qui ait honoré en lui « la vertu toute nue », il lui donne sa sœur Elvire. Le vieux Xugne, le pêcheur, qui sest longtemps cru le père du prince d'Aragon, ne sera pas oublié.

En lisant Don Sanche, on croit lire tantôt uue sorte de mari-vaudage cornélien, les Jeux de l'amour et du hasard écrits par l'auteur du Cid ; tantôt un de ces romans où la grandeur des événements miraculeux entraînait M^{^^} de Sévigné comme une petite fille, et où la perfection des sentiments remplissait son idée sur les belles âmes, car elle avait plaisir à y contempler la vertu héro'ique « dans son trône ». C'est qu'il y a du précieux et du romanesque au fond de tous les drames cornéliens, et c'est pourquoi justement M^c de Sévigné les préférait aux tragédies de Racine. Mais

1. Destouches, le Gloicux, IV, T. tiiitic de M. Saint-Marc Girardin. Voyez le Cours de litléraliue dnima-

dans le Cid et dans Nicomède il y a autre chose, des caractères approfondis, une vérité que, sous le manteau castillan et sous la pourpre asiatique, l'homme de tous les temps n'a pas de peine à découvrir. Cette vérité humaine, il faut le reconnaître, ne brille ici qu'à de trop rares intervalles. Il ne faut pas trop l'y chercher, si l'on veut goûter pleinement Don Sanche. Mais aussi il n'est pas interdit de se plaire à un Don Sanche quand on sent toute la supériorité morale,, même dramatique, dun Polyeucte.

I : T LE DRAME MODERNE

La lettre à M. de Zuylichem, qui sert de préface à Don Sanche, a une telle importance littéraire, qu'on ne saurait parler de la pièce sans citer la préface.

A propos de cette préface si curieuse, comme à propos de la pièce elle-même, on a souvent dit que Corneille était le créateur du drame moderne, le précurseur hardi des réformateurs du xviii^e et du xix^e siècle, de Diderot et de Victor Hugo. Les frères Parfaict, qui ne pouvaient prévoir cette évolution du drame, disaient pourtant, après avoir critiqué le peu de vraisemblance du sujet, la catastrophe précipitée et trop romanesque, mais loué les beautés vraies dont brille l'ouvrage : « On ne peut refuser à M. Corneille la gloire d'avoir enrichi la scène d'un nouveau genre dramatique i. » — «Le drame est une invention de Pierre Corneille », dira plus tard Jules Janin [^], et il en donnera pour preuve le caractère plus romanesque qu'historique de Don Sanche et de Nicomède, avec raison pour Don Sanche, avec moins de raison pour Nicomède, qui n'est point tout à fait « dans le goût de Don Sanche », quoi que prétende Yoltaïro.

Il faudrait s'entendre. Les origines du drame moderne

1. Histoire du théâtre français. 2. Jules Janin, Histoire de la littérature

dramatique.

sont très diverses, et ce drame lui-même a revêtu les formes les plus variées. Diderot s'écrit, par exemple : « O Nature, tout ce qui est bien est renfermé dans ton sein! Tu es la source féconde de toute vérité [^] », et déclare que le drame doit être l'image

exacte de la réalité, Victor Hugo écrira au contraire : « La vérité de l'art ne saurait jamais être la réalité absolue... La nature et l'art sont deux choses ². » Combien Corneille était moins « réaliste » encore, lui qui disait ingénument : « Je ne craindrai point d'affirmer que le sujet d'une belle tragédie doit n'être pas vraisemblable ³ ». »

De quel drame Corneille serait-il donc le créateur? du drame bourgeois ou du drame romantique ? Il a été le théoricien de l'un dans sa lettre à M. de Zuylichem, mais il a donné l'exemple de l'autre dans Don Sanche.

Cette contradiction entre l'esprit de la préface et l'esprit de la pièce a lieu de nous surprendre. A ne lire que la préface on serait assurément trompé sur le caractère de la pièce. Ce n'est pas le style, mais c'est déjà presque l'idée de Diderot ou de Beaumarchais dans sa préface d'Eugénie. Et cette apologie du drame bourgeois précède le drame le plus romanesque qui fût jamais. On a le droit de croire que Corneille, s'il lui avait été donné d'assister à la représentation du Père de famille, aurait été médiocrement heureux de voir sa théorie appliquée de certaine façon. Peut-être s'en serait-il voulu d'avoir trop raison : peut-être n'aurait-il pas eu moins de dédain que Napoléon pour la « tragédie des femmes de chambre », ce poète qui avait fait parler un Rodrigue, un Polyeucte, un Nicomède. Est-il vrai que « la vue des malheurs arrivés aux personnes de notre condition » nous émeuve davantage? Ce n'est pas le lieu de traiter à fond une question si complexe. Lessing l'avait tranchée avec une ironie bien superficielle. Répliquant à Diderot et à Marmoutel ⁴, il déclarait impossible en France l'acclimatation du drame bourgeois, la Nation, disait-il, est trop vaine, trop éprise des titres et d'autres

avantages extérieurs. Tous, même les gens du commun, veulent être en relation avec les grands, et la société de leurs égaux leur paraît une mauvaise société •\ » Sans discuter ce qu'il y a de trop absolu, même

1. Entretien!! avec Dorval. k. Eléments de Littérature, art. Tragédie.

Au lecteur d'Héraclius. Croulé

pour le temps, dans cette assertion, nous observerons seulement que les conditions de la vie sociale se sont transformées depuis à tel point que le drame, image plus ou moins fidèle de la société où il s'épanouit, a pu et dû se transformer avec elles.

Au temps de Corneille, l'élite de la nation attirait seule les regards. Ce n'était point par esprit de flatterie que les poètes et les moralistes lui empruntaient les traits essentiels dont ils composaient leurs caractères. Où les auraient-ils pris en dehors d'elle? Où auraient-ils trouvé la vie énergiquement personnelle, le relief individuel et vivant, l'héroïsme qui sait agir et qui sait parler, les fortes situations qui sont dignes du drame? Dans la pénombre, sans doute, se cachait plus d'un héroïsme silencieux, plus d'un dévouement prêt aux grands sacrifices. Mais bien rarement il leur était donné de monter, pour ainsi dire, à la lumière, et d'être autant admirés qu'ils étaient admirables. Les occasions faisaient défaut. Vue d'en haut, toute cette surface inférieure semblait plate et banale. Au contraire, après la grande crise révolutionnaire, le drame est partout, parce que les rangs ont été brusquement nivelés, parce que tout est possible à tous, j'arce que la no-

blesse de l'âme ne paraît plus inséparable de la noblesse du nom, parce qu'enfin il n'est j[^]as besoin d'être reconnu don Sanche au dénouement pour avoir les sentiments élevés et le fier langage de Carlos.

Encore peut-on juger, avec beaucoup de bons esprits, que, pour être intéressant, le drame doit élever ses personnages jusqu'à lui, et non pas descendre jusqu'à eux; qu'une élite, quelle qu'elle soit, garde toujours le privilège de la grandeur, du moins de la grandeur vraiment dramatique, dans les situations, dans les actions, dans le langage; que l'accomplissement du devoir ou l'asservissement à la passion, dépourvus de cette grandeur tragique, ne sont pas faits pour nous émouvoir ; qu'en un mot l'homme au théâtre n'a chance de j[^]laire à l'homme que si sa nature est élevée, pour ainsi dire, à la suprême puissance. Or, qui est le plus homme, de ce bourgeois qui nous ressemble et nous fait souvenir de nos propres faiblesses, ou de ce héros en qui s'incarnent, idéalisés, nos plus nobles instincts? D'après l'auteur de la lettre à M. de Zuylichem, c'est dans la mesure où il se rapproche de nous que le personnage dramatique a chance de nous émou-

voir; mais tout le théâtre du poète dit assez haut que ceux-là surtout nous émeuvent qui sont plus hommes ([ue nous.

Tout ce qu'il nous importe détablir ici, c'est que Don Sanche, en particulier, est un brillant démenti à la théorie de sa préface. Appliquée à cette « comédie héroïque », la première partie de la préface peut se résumer en cjuelques mots : les exploits de l'aventurier Carlos sont dignes d'un prince, et ne nous en sembleraient pas moins dignes alors même qu'il ne serait pas prince en effet. Rien de plus certain : il n'y a pas un héroïsme noble et un héroïsme roturier; mais rien aussi de moins clairement démontré

par le drame. Xou seulement la naissance royale du prétendu Carlos est reconnue au dénouement, mais tout est combiné de façon à faire prévoir et désirer cette découverte. Les femmes qui l'aiment, les rivaux qui lui portent envie, le peuple qui l'acclame, tous sont d'accord sur ce point : il est trop généreux de cœur pour ne l'être pas de race. Eu vain il proteste; on ne l'en croit pas lui-même. Et lui-même, d'ailleurs, se sent roi, lui-même parle en roi. S'il n'était pas, au cinquième acte^ salué roi d'Aragon par don Piaimond de Moncade, le drame aboutirait à une immense déception, ou plutôt n'aurait plus de sens. Ainsi, loin d'être une conclusion indifférente, cette reconnaissance inévitable donne le mot d'une énigme dont la plupart des personnages et des spectateurs avaient déjà percé le mystère assez transparent. Carlos ne peut pas ne pas être don Sanche; on ne le permettrait point, car on le sent prédestiné. On le voit, ce n'est point parce qu'il est héros qu'il mérite d'être prince; c'est parce qu'il est prince qu'on s'explique qu'il soit un liéros.

Une partie de la lettre à M. de Zuylichem reste donc comme un essai curieux et hardi de théorie du drame, mais d'un drame dont Corneille ne nous a pas donné l'exemple. Mais, comme cette théorie n'est, au fond, qu'un moyen hal)ilement indirect de justifier sa « comédie héroïque », 1 autre partie de cette lettre se rapporte plus directement à Don Sanche même, et nous perdons ici de vue le drame bourgeois pour nous rapprocher du drame tel que les poètes du xixc siècle l'ont conçu.

On est surpris de ne pas voir Don Sanche cité et loué à côté de Nicomède, dans la fameuse Préface de Cronnvell Victor Hugo y oppose pourtant « la tragi-comédie hautaine,.

démesurée, espagnole et sublime » de Corneille à la tragédie amoureuse, idéale et divinement élégiaque de Racine. Il regrette que les censeurs pédautesques du *Cid* aient rejeté le poète du côté de la tragédie purement classique, sans s'apercevoir que Corneille n'a fait que traverser la tragédie classique, pour revenir ensuite à la tragi-comédie, qu'il n'avait pas abandonnée sans esprit de retour. On oublie trop que *Don Sanche* n'est pas un accident exceptionnel dans son théâtre. Jeune, il écrivait *Clitandre*, cet incroyable j[^]êlemêle d'aventures romanesques hors de toute vraisemblance; à la veille même du *Cid*, il donnait l'*Illusion comique*, autre roman dramatique découpé en tableaux, très supérieur pour la forme, mais presque aussi confus pour le fond. Et qu'est le *Cid*, après tout, sinon la plus magnifique des tragi-comédies? On oublie trop aussi la vogue extraordinaire de la tragi-comédie à cette époque de la Fronde, si éminemment tragi-comique. L'année même où *Don Sanche* fut représenté, Corneille perdait son meilleur ami, *Rotrou*, mort en héros cornélien. Si Corneille a droit au titre de créateur du drame moderne, *Rotrou* ne pourrait-il pas revendiquer sa part dans cette gloire? Sans parler de *Saint Genest* et de *Venceslas*, *Laure persécutée* et *Don Bernard de Cahrère* sont déjà de vrais drames, au sens moderne du mot, et, notons-le, des drames antérieurs. N'en concluons pas que Corneille a imité *Rotrou*, mais seulement qu'il n'a pas été un novateur aussi téméraire qu'il semble l'avoir cru lui-même.

Au fond, ce drame n'est « d'une espèce nouvelle » qu'à un point de vue : tout y est inventé. *Rodogune*, *Héraclius* . tant d'autres tragédies cornéliennes, ne sont guère historiques que de nom; mais ce ne sont pas de purs romans, comme l'est *Don Sanche*. Voilà où est la vraie nouveauté. Encore le poète pouvait-il invoquer, pour justifier sa hardiesse, le témoignage de cet *Aris-*

tote que ses adversaires lui opposaient souvent : « Même dans les tragédies, il n'y a quelquefois qu'un ou deux noms connus; les autres sont inventés. Quelques-unes même n'offrent pas un seul nom connu. Telle est, par exemple, la Fleur d'Agathon : là, en effet, tout est inventé, les choses et les noms, et la pièce n'en est pas moins intéressante. Il ne faut donc pas chercher à rester toujours dans le cercle des traditions dont s'occupe ordinairement la tragédie ; bien plus, cela serait ridicule, car les

noms connus eux-mêmes ne sont connus que du petit nombre, ce qui n'empêche pas que l'intérêt ne soit pour tous [^]. » C'est en ce sens seulement, ce nous semble, que l'idée exposée dans la lettre à M. de Zuylichem est originale et féconde. On abusait trop vraiment au théâtre des Labdacides et des Alrides, ou même, en général, des Grecs et des Romains. Corneille élargit le domaine du drame ; il nous apprend que pour émouvoir l'homme il suffit d'être homme. L'aventurier Carlos entre en vainqueur dans l'histoire, avec d'autant plus de sécurité, il est vrai, que tout à l'heure Carlos échangera son nom contre celui de don Sanche. Ainsi comprise, la tragédie perd quelque chose de sa forte précision, de son unité sévère, mais gagne un charme d'imprévu et de fantaisie, charme épique à la fois et romanesque, dont les modernes sont plus touchés.

Est-ce à dire que Corneille soit un poète « romantique », comme on la prétendu? Non, sans doute. Il est de son temps, d'un temps qu'on a le tort de confondre trop souvent avec celui de Racine. Être romantique, être classique, qu'est-ce que cela? On ne le savait pas beaucoup en 1830; j'imagine qu'en 1650 on ne le savait pas du tout. Très facilement Bon Sanche eût pu être, sinon pour le cadre, du moins pour le fond, une tragédie pure : car, on

l'a remarqué plus d'une fois, telle situation du drame cornélien n'est pas sans analogie avec la situation d'Œdipe, un parvenu lui aussi, et qui ne connaît point ses parents, mais que la révélation de sa naissance rend infortuné pour toujours, tandis que le coup de théâtre final assure la gloire et le bonheur de Carlos. A la sombre tragédie Corneille a voulu substituer un éclatant roman d'aventures, très peu vraisemblable, mais émouvant et surtout amusant. Lui-même confesse que le dénouement est assez mal rattaché à l'action principale, et il condamne cette intervention du pêcheur ex machina.

Nos drames contemporains, même les drames dits historiques, sont le plus souvent des romans; à ce titre, ils peuvent revendiquer la paternité cornélienne. Des deux côtés, mêmes complications de lintrigue, mêmes coups de théâtre surprenants, mêmes mouvements passionnés, mêmes apostrophes retentissantes :

Poétique, IX, tr. Egger

Eh bien, s'avez-vous donc, marquis de Santillane, Comte de Peñafiel, gouverneur de Burgos.

{Don Sumhc, I, 3.}

Allons, relevez-vous, duchesse de Segorbe, Comtesse Albatra, marquise de Monroy.

[Heniani, IV, 4.]

Mais là s'arrête la ressemblance : même dans la comédie héroïque », Corneille se montre moins préoccupé de l'extérieur des événements que de l'intérieur de l'homme, et nous avons essayé de montrer combien fine était, dans ce drame du XVII^e siècle, l'analyse de certains sentiments. Quoi qu'on ait dit de la souplesse avec laquelle Corneille pénétrait dans l'esprit des nations mortes, nous craignons qu'il n'ait surtout peint des Romains, et, le plus souvent, des Romains d'Espagne. Dans un drame purement espagnol il se trouvait à l'aise. De là cette « couleur locale » qui fait peut-être la principale originalité de *Don Sanche*. Carlos n'a jamais les ridicules fanfaronnades, mais il a jadis le verbe haut du matamore. Cette reine si romanesque, ces grands seigneurs si entichés de leur grandesse, ces querelles de préséance, ces duels proposés, ce je ne sais quoi d'éblouissant dans l'impossible, tout nous avertit que nous avons passé les Pyrénées. Mais le grand poète qui devait, deux siècles après Corneille, les faire passer une seconde fois au drame français, écrivait : « Le caractère du drame est le réel; le réel résulte de la combinaison toute naturelle des deux types, le sublime et le grotesque ^ ». La « comédie » cornélienne ne cesse jamais d'être « héroïque »; à aucun moment elle n'est grotesque. Une familiarité, qui n'est point la trivialité et garde toujours un air de distinction facile, y tempère ce que la solennité tragique pourrait avoir d'un peu raide et monotone. Mais les contrastes n'y sont point heurtés, et l'ensemble, malgré des inégalités trop visibles, a de l'harmonie. *Ilernani* et *Ruy-Blas* — *Ruy-Blas* surtout — doivent beaucoup à *Don Sanche* ^ mais *Don Sanche* reste une œuvre du xvii^e siècle.

CONSEILLER ET SECRETAIRE DE MONSEIGNEUR LE PRINCE DORANGE

Monsieur,

Voici un poème d'une espèce nouvelle, et qui n'a point d'exemple chez les anciens. Vous connaissez l'humeur de nos Français; ils aiment la nouveauté; et je hasarde non tant *meliora quam nova*, sur l'espérance de les mieux divertir. C'était l'humeur des Grecs dès le temps d'Eschyle, apuâ (/nos

Illecebris erat et grata novitate morandus Spectator *.

Et. si je ne me trompe, c'était aussi celle des Romains :

Nec minimum meruere decus, vesligia Græca

Ausi deserere

Vel qui praetextas, vel qui docuerc togatas '.

Ainsi j'ai du moins des exemples d'avoir entrepris une chose qui n'en a point. Je vous avouerai toutefois qu'après

1. Corneille avail écrit dans l'avis Au lecteur du Menteur : « Je me défierais peutêtre de l'estime extraordinaire que j'ai pour ce poème, si je n'y étais confirmé par celle qu'en a faite un des premiers hommes de ce siècle, et qui non seulement est le protecteur des savantes muses dans la Hollande, mais fait voir encore par son propre exemple que les grâces de la poésie ne sont pas incompatibles avec les plus hauts emplois de la politique et les plus nobles fonctions d'un homme d'Etat. Je parle de M. de Zuylichem, secrétaire des commandements de monseigneur le

prince d'Orange. » — Constantin de Iluyghens de Zuylichem est le père du fameux astronome Christian Iluyghens.

Né à la Haye en 1596, il mourut fort âgé en 1687, après avoir publié 14 livres de poésies latines, Momentn desultorin, et des poésies flamandes. L'importance de son rôle politique est exagéré par Cijrneille reconnaissant : nous savons seulement qu'il fut secrétaire des con>mandements de Henri-Frédéric, prince d'Orange, puis de Guillaume II et de Guillaume III.

Ibid., vers

lavoii* faite je me suis trouvé fort embarrassé à lui choisir un nom. Je n'ai jamais pu me résoudre à celui de tragédie, n'y voyant que les personnages qui en fussent dignes. Cela eût suffi au bon homme Plante *, qui n'y cherchait point d'autre finesse : parce qu'il y a des dieux et des rois dans son Ampliitryon, il veut que c'en soit une, et parce qu'il y a des valets qui bouffonnent, il veut que ce soit aussi une comédie, et lui donne l'un et l'autre nom, par un composé qu'il forme exprès, de peur de ne lui donner pas tout ce qu'il croit lui appartenir. Mais c'est trop déférer aux personnages, et considérer trop peu l'action. Aristote en use autrement dans la définition qu'il fait de la tragédie ^, où il décrit les qualités que doit avoir celle-ci, et les effets qu'elle doit produire, sans parler aucunement de ceux-là; et j'ose m'imaginer que ceux qui ont restreint cette sorte de poème aux personnes illustres n'en ont décidé que sur l'opinion qu'ils ont eue qu'il n'y avait que la fortune des rois et des princes qui fût capable d'une action telle que ce grand maître de l'art nous prescrit. Cependant,

quand il examine lui-même les qualités nécessaires au héros de la tragédie, il ne touche point du tout à sa naissance, et ne s'attache qu'aux incidents de sa vie et à ses mœurs. Il demande un homme qui ne soit ni tout méchant ni tout bon ^ ; il le demande persécuté par quelqu'un de ses plus proches; il demande qu'il tombe en danger de mourir par une main obligée à le con-

1. Le bon homme Plaute » n'était 2. Poétique, ch. vi. Corneille n'a pas point si naïf : il savait le goût de la toujours accepté en aveugle les règles plébe romaine pour les personnages établies par Aristote ; il écrit dans les moins relevés de la comédie, esclal'Epître dédicatoire de la Suwanle : ves, parasites, etc., et, quand il intro- « Savoir les règles, et entendre le séduisait des dieux, il prenait ses pré- cret de les apprivoiser adroitement avec cautions pour ne pas déplaire. C'est notre théâtre, ce sont deux sciences Mercure qui fait ici le prologue: bien différentes ; et peut-être que pour

Quid contraxistis frontom? quia tragoediam

faire maintenant réussir une pièce, ce

DrxriuIÛ7amiïanc?DrursamrcommuïaVc7^ n'est pas assez d'avoir étudié dans les

Faciaiii ut commixta sit tragi-comedia : livres d'Aristote et d'Horace. >>

ISam me perjjetuo facere ut ait comoedia, 3. « Il reste à trouver un milieu

Keges quo veniant et di, non par arbitrer. entre ces deux extrémités par le choix

(< Pourquoi froncer les sourcils? parce d'un homme qui ne soit ni tout à fait

que j'ai dit que ce serait une tragédie? bon, ni tout à fait méchant, et qui, par

Je suis dieu, et je puis en faire autre une faute, ou faiblesse humaine, tombe

chose.... Je ferai que ce soit une pièce dans un malheur qu'il ne mérite pas. »

mélangée, une tragi-comédie, car faire {Corne'iUc, Discours de la tr«-cW£C.) Voir

une comédie, d'un bout à l'autre, d'une "ussi Racine, première préface d'^»-

pièce où interviennent des rois et des dromaejue ; et Boileau , Art poétique, m ;

dieux, je ne crois pas que ce soit [faiblesses

juste. » Toutefois aux grands cœurs donnez quelque;

server : et je ne vois point pourquoi cela ne puisse arriver qu'à un prince, et que dans un moindre rang on soit à couvert de ces malheurs. L'histoire dédaigne de les marquer, à moins qu'ils aient accablé quelqu'une de ces grandes têtes, et c'est sans doute pourquoi jusqu'à présent la tragédie s'y est arrêtée. Elle a besoin de son appui pour les événements qu'elle traite: et comme ils n'ont de l'éclat que parce qu'ils sont hors de la vraisemblance ordinaire, ils ne seraient pas croyables sans son autorité, qui agit avec empire, et semble commander de croire ce qu'elle veut persuader. Mais je ne comprends point ce qui lui défend de des-

cendre plus bas, quand il s'y rencontre des actions qui méritent qu'elle prenne soin de les imiter; et je ne puis croire que l'hospitalité violée en la personne des lîUes de Scédase *, qui n'était qu'un paysan de Leuctres, soit moins digne d'elle que l'assassinat d'Agamemnon par sa femme, ou la vengeance de cette mort par Oresle sur sa propre mère; quitte pour chausser le cothurne un peu plus bas :

Et tragicus plcrumque tlolet sermonc pcedstri ^.

Je dirai plus, Monsieur : la tragédie doit exciter de la pitié et de la crainte, et cela est de ses parties essentielles, puisqu'il entre dans sa définition ^. Or, s'il est vrai que ce dernier sentiment ne s'excite en nous par sa représentation que quand nous voyons souffrir nos semblables, et que leurs infortunes nous en font appréhender de pareilles, n'est-il pas vrai aussi qu'il y pourrait être excité plus fortement par la vue des malheurs arrivés aux personnes de notre condition, à qui nous ressemblons tout à fait, que par l'image de ceux qui font trébucher * de leurs trônes les plus grands

1. Voir dans Alexandre Hardy, de quant ensuite ce qu'Aristote entend M. Riiral, p. 283-286, l'analj-se de cette par « nos semblables », Corneille tragL-dic « qui dépasse en horreur et ajoute : » Ce n'est pas une nécessité en réalisme brutal les plus sombres de ne mettre que les iniortunes des d'entre nos drames », et, dans Ni^^elle rois sur le théâtre. Celles des autres de la Cliniissée cl la comédie InrmuyaiUe, hommes y trouveraient place, s'il leur de M. Laoson, ch. i, 2" partie. en arrivait d'assez illustres et d'assez

2. Horace, Art poétique, \cvh 95, extraordinaires pour le mériter, et

3. Puisqu'il entre, puisque cela entre. que l'histoire eût assez de soin d'eux « La pitié d'un malheur où nous voyons pour nous les apprendre. Scédase n'é-

tomber nos semblables nous porte à la tait qu'un paysan de Leuctres »

crainte d'un pareil pour nous. » (Cor- 4. Treburlicr avait alors le sens de

neille, Discours de la tragédie.) Expli- tomber, surtout au moral, quand il s'a-

monarques, avec qui nous n'avons aucun rapport qu'en tant que nous sommes susceptibles des passions qui les ont jetés dans ce précipice ; ce qui ne se rencontre pas toujours ^ ? Que si vous trouvez quelque apparence en ce raisonnement, Et ne désapprouvez pas qu'on puisse faire une tragédie entre des personnes médiocres ^, quand leurs infortunes ne sont pas au-dessous de sa dignité, permettez-moi de conclure, a simili, que nous pouvons faire une comédie entre des personnes illustres, quand nous nous en proposons quelque aventure qui ne s'élève point au-dessus de sa portée. Et certes, après avoir lu dans Aristote que la tragédie est une imitation des actions, et non pas des hommes ^, je pense avoir quelque droit de dire la même chose de la comédie, et de prendre pour maxime que c'est par la seule considération des actions, sans aucun égard aux personnages, qu'on doit déterminer de quelle espèce est un poème dramatique. Voilà, Monsieur, bien du discours, dont il n'était pas besoin * pour vous attirer à mon parti, et gagner votre suffrage en faveur du titre que j'ai donné à Don Sanche. Vous savez mieux que moi tout ce que je vous dis; mais comme j'en fais confidence au public, j'ai cru que vous ne

vous offenseriez pas que je vous fisse souvenir des choses dont je lui dois quelque lumière. Je continuerai donc, s'il vous plaît, et lui dirai que Bon Sanche est une véritable comédie, quoique tous les acteurs y soient ou rois ou grands d'Espagne, puisqu'on n'y voit naître aucun péril par qui nous puissions être portés à

git d'une chute où l'orgueil est brus- moins attachantes que celles des sou-

quement abaissé : vcrains, dont le sort entraîne celui

'trébuche '^'^ nations. Un bourgeois peut être

Ce n'est pas tout d'un coup que tant d'orgueil assassiné comme Pompée ; mais la mort

{Rodogune, laOit.) de Pompée fera toujours un tout autre

rtierté! eU'et que celle d'un bourgeois. » L'au-

Tremble, et crois voir bientôt trébucher ta teur de 5rt/7Mvr//f 1730), l'anglais Lillo, la

{SertoriuB, 'i\'.)

Chaussée, Diderot, Beaumarchais, rai-

1. Le tragi-comique Hardy faisait sonneront tout difTéremment. — » Cor-

aussi intervenir des personnages « mé- neille pressent ici le drame bourgeois;

diocres » dans des actions pathétiques ; mais il s'en tient à ce pressentiment,

Mairet, au contraire, dans le discours- Il est trop épris de grandeur extérieure

préface de sa *Silvanire* (1625), définis- pour quitter ses empereurs et ses rei-

sait la tragédie une « représentation nés. » (J. Lemaître, *Corneille et la Poc-*

d'une aventure liéroïque dans la mi- tique d'Aristote.)

sère 11, et, par suite, y voulait des 2. Médiocres, de médiocre fortune,

grands pour personnages. Voltaire est sens latin,

de son avis : « Il peut arriver sans '.\'. Voélique, ch. vi.

doute des aventures très funestes à de 4. Vah. (1650, in-S") : dont il n'est

simples citoyens ; mais elles sont bien pas besoin.

la pitié ou à la crainte. Noti'e aventurier Carlos n y court aucune risque ^ Deux de ses rivaux sont trop jaloux de leur rang pour se commettre avec lui, et trop généreux pour lui dresser quelque supercherie. Le mépris qu'ils en font, sur 1 incertitude de son origine, ne détruit point en eux l'estime de sa valeur, et se change en respect sitôt qu'ils le peuvent soupçonner d'être ce qu'il est véritablement, quoiqu'il ne le sache pas. Le troisième lie la partie avec lui -, mais elle est incontinent rompue par la reine; et quand même elle s'achèverait par la perte de sa vie, la mort d'un ennemi par un ennemi n'a rien de pitoyable ^ ni de terrible, et par conséquent rien de tragique. Il a de grands déplaisirs * et qui

semblent vouloir quelque pitié de nous, lorsqu'il dit lui-même à une de ses maîtresses :

Je plaindrais un amant qui souffrirait mes peines «J ;

mais nous ne voyons autre chose dans les comédies que des amants qui vont mourir, s'ils ne possèdent ce qu'ils aiment •', et de semblables douleurs ne préparent aucun effet tragique; on ne peut dire qu'elles aillent au-dessus de la comédie. Il tombe dans l'unique malheur qu'il appréhende : il est découvert pour fils d'un pêcheur; mais, en cet état même, il n'a garde de nous demander notre pitié, puisqu'il s'offense de celle de ses rivaux. Ce n'est point un héros à la mode d'Euripide, qui les habillait de lambeaux pour mendier les larmes des spectateurs"; celui-ci soutient sa disgrâce avec tant de fermeté, qu'il nous imprime plus d'admiration de son grand courage, que de compassion de son infortune. Nous la craignons pour lui avant qu'elle arrive,

1, Vab. (16.jo in-8») : aucun risque. vorable, mais voulait dire alors, tantôt Dans la Suite du menteur (379), Cor- digne de pitié, tantôt capable de pitié. ncille avait employé déjà le mot ri,,ue 4. ^^^ ,e g^^B. autrefois si fort, du au féminin. Uichelet (1680j constatait. ^«^ déplaisir, voir les notes de nos trente ans après, qu'on le faisait « un éditionsd'//o,flrr,U5y,et /W<:.'»;<e,1814. peu plus souvent masculin que fémi- -^ . 11

nin ... Jusqu'en 1762, remarque Littré, •^ - ^'^^^^ *' ^*-'- j^' 'o^l'Académie, tout en faisant ristjue mas- 6. Et Corneille lui-même s'était culiii, conservait le féminin dans la plus d'une fois épayé dans ses cornélocution à toute risque. dics aux dépens de ces « mourants »

Cette partie ainsi liée n'est pas imaginaires

un jeu. Voyez acte I. se. V, comment 7. C'est ce que déjà lui reprochait

Don Alvar << lie la partie » avec Carlos. Aristophane, dans les Grenouilles et

W. l'iloinlile n'est ilus employé au- ailleurs. Corneille aime pou les héros

jourd'hui que dans une acception défa- qui mendent les larmes.

mais cette crainte n'a sa source que dans l'intérêt que nous prenons d'ordinaire à ce qui touche le premier acteur, et se peut ranger inter communia utriusque dramatis, aussi bien que la reconnaissance qui fait le dénouement de cette pièce. La crainte tragique ne devance pas le malheur du héros, elle le suit; elle n'est pas pour lui, elle est pour nous; et se produisant par une prompte application que la vue de se& malheurs nous fait faire sur nous-mêmes, elle purge en nous les passions que nous en voyons être la cause. Enfin je ne vois rien en ce poème qui puisse mériter le nom de tragédie, si nous ne voulons nous contenter de la définition qu'en donne Averroès ^, qui l'appelle simplement « un art de louer ». Ence cas, nous ne lui pourrions dénier ce titre sans nous aveugler volontairement, et ne vouloir pas voir que toutes ses parties. ne sont qu'une peinture des puissantes impressions que les rares qualités d'un honnête homme ^ font sur toutes sortes d'esprits, qui est '■^ une façon de louer assez ingénieuse et hors du commun des panégyriques. Mais j'aurais mauvaise grâce de me prévaloir d'un auteur arabe, que je ne connais que sur la

foi d'une traduction latine ; et, puisque sa paraphrase abrège le texte d'Aristote en cet article, au lieu de l'étendre, je ferai mieux d'en croire ce dernier, qui ne permet point à cet ouvrage de prendre un nom plus relevé que celui de comédie. Ce n'est pas que je n'aie hésité quelque temps, sur ce que je n'y voyais rien qui pût émouvoir à rire. Cet agrément a été jusqu'ici tellement de la pratique de la comédie, que beaucoup ont cru qu'il était aussi de son essence; et je serais encore dans ce scrupule, si je n'en avais été guéri par votre Heinsius, de qui je viens d'apprendre heureusement que *Movere risum non constituit comoediam, sed plehis aucupium est, et abusus* ^ . Après

1. Ce philosophe et médecin arabe en ce sens dans VExainen. Voyez notre est né à Cordoue et mort à Maroc édition du Menteur, 69.

dans les dernières années du xii^e siècle. .3. Qu^e est, ce qui est.

Il est envisagé ici comme auteur d'un 4. « Émouvoir le rire ne constitue

commentaire encyclopédique sur Aris- pas la comédie : c'est l'amusement,

tote, où il est philosophe d'ailleurs au- c'est la nourriture de la foule. » [Ad

tant qu'érudit ; mais une partie des Iloralii de Plauto et Terentii iudicium

docteurs du moyen âge virent en lui D/ssc;rr/u'«.) Daniel Heinsius (1580-1665)

le plus redoutable des incrédules. On avait aussi écrit un traité de la comédie d'après Aristote, 1611. Ce

à un bon travail d'Ernest Pienan sur tragica secundum Aristotelem, 1611. Ce

Averroès et l'averroïsme. livre, qui réduisait considérablement

2. Honnête homme, ce mot reviendra les commentaires de Scaliger, rendi t

Tautilité d'un si grand homme, je serais capable de chercher d'autres raisons, et de craindre d'être mal fondé à soutenir que la comédie se peut passer du ridicule. J'ajoute à celle-ci l'épithète de héroïque, pour satisfaire aucunement à la dignité de ses personnages, qui pourrait sembler profanée par la bassesse d'un titre que jamais on n'a appliqué si haut. Mais, après tout, Monsieur, ce n'est qu'un intérim, jusqu'à ce que vous m'ayez appris comme j'ai dû l'intituler. Je ne vous l'adresse que pour vous l'abandonner entièrement; et si vos Elzéviens se saisissent de ce poème, comme ils ont fait de quelques-uns des miens qui l'ont précédé, ils peuvent le faire voir à vos provinces sous le titre que vous lui jugerez plus convenable, et nous exécuterons ici l'arrêt que vous en aurez donné. J'attends de vous cette instruction avec impatience, pour m'affirmer dans mes premières pensées, ou les rejeter comme de mauvaises tentations : elles flotteront jusque-là ; et si vous ne me pouvez accorder la gloire d'avoir assez appuyé une nouveauté,

Heinsius populaire en France parmi les lettrés de la première partie du siècle. Il y revendiquait les droits et même la liberté des poètes contre les règles trop étroites. Dans son Examen de Polyucte, Corneille parle avec admiration du « célèbre Heinsius »,

de son traité et aussi de sa tragédie latiae, Htrodes infanticida, et il y revient dans l'avis Au lecteur du Menteur, à propos de la querelle qui avait divisé long:temps Heinsius et Balzac, et où M. de Zuylichem était vainement intervenu.

En le combattant, Balzac écrivait :

a Je sais qu'il est le docteur de notre eiècle et qu'il le sera de notre postérité ; je ne dis pas que j'ai de l'estime, ce terme est inférieur à notre sentiment, mais j'ai une espèce de dévotion pour tous ses ouvrages. »

Aucunement, en quelque façon

Nicot (1606) le traduit quodammodn.

Voir notre édition du Menteur, 654.

— « Bien qu'il y ait de grands intérêts d'Etat dans un poème, et que le soin qu'une personne royale doit avoir de sa gloire fasse taire sa passion, comme en Don Sanche, s'il ne s'y rencontre point de péril de vie, de pertes d'Etats, ou de bannissement, je ne pense pas qu'il ait droit de prendre un nom plus relevé que celui de comédie ;

mais pour répondre aucunement à la dignité des personnes dont celui-là représente les actions, je me suis hasardé d'y ajouter l'épithète d'héroïque pour le distinguer des comédies ordinaires. Cela est sans exemple parmi les anciens. » (Corneille, Discours du poème dramatique.) « Ces lignes ne sont-elles pas admirables de scrupule, de bonhomie, de prudhomie, et, vers la fin, de naït"

contentement de soi ? Et, ce qui est plus singulier, Corneille, que nous verrons, dans ses deux autres Discours, s'entêter à respecter les règles les plus douteuses et les plus sibyllines posées par Aristote, invente ici tout un genre inconnu de l'antiquité (du moins, il croit l'inventer, car on avait fait des « comédies héroïques ») avant Zola (« 5a/ic/je »), — et il s'en montre fier ! (Juel divertissant mélange de timidité et de hardiesse, d'humilité et d'orgueil ! »

(J. Lemaître, Corneille et la Poétique d'Aristote.)

2. Dans l'avis Au lecteur, en tête du Menteur, Corneille mentionne une édition de cette pièce imprimée chez les Elzéviers, à Leyde.

li. Vau. (165.3) : ils le peuvent faire voir.

'i. Var. (1650, in-S") : et si vous ne pouvez m'accorder

vous me laisserez du moins celle d'avoir passablement détenu un paradoxe. Mais quand même vous m'ôterez * toutes les deux, je m'en consolerais fort aisément, parce que je suis très assuré que vous ne m'en sauriez ôter une qui m'est beaucoup plus précieuse ; c'est celle d'être toute ma vie,

Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

Corneille.

1. C'est le texte de toutes les éditions — est toujours d'un agrément qui ne se

tions publiées du vivant de Corneille, peut comparer à nul autre, quand même

M^{'''} de Sévigné écrit à Bussy (2 sept. votre cœur n'est pas de la partie. » 1687) : « Tout ce que vous touchez

Don Fernand, roi d'Aragon, chassé de ses États par la révolte de D. Garcie d'Ayala, comte de Fuensalida, n'avait plus sous son obéissance que la ville de Gatalaïud et le territoire des environs, lorsque la reine D. Léonor, sa femme, accoucha d'un fils, qui fut nommé D. Sanche, Ce déplorable prince, craignant qu'il ne demeurât exposé aux fureurs de ce rebelle, le fit aussitôt enlever par D. Raymond de Moncade, son confident, afin de le faire nourrir secrètement. Ce cavalier, trouvant dans le village de Bubierca la femme d'un pêcheur nouvellement accouchée d'un enfant mort, lui donna celui-ci à nourrir, sans lui dire qui il était; mais seulement qu'un jour le roi et la reine d'Aragon le feraient Grand lorsqu'elle leur ferait présenter par lui un petit écrin, qu'en même temps il lui donna. Le mari de cette pauvre femme était pour lors à la guerre, si bien que, revenant au bout d'un an, il prit aisément cet enfant pour sien, et l'éleva comme s'il en eût été le père. La reine ne put jamais savoir du roi où il avait fait porter son fils ; et tout ce qu'elle en tira, après beaucoup de prières, ce fut qu'elle le reconnaîtrait un jour quand on lui présenterait cet écrin où il aurait mis i leurs deux portraits, avec un billet de sa main et quelques autres pièces de remarque - ; mais, voyant qu'elle continuait toujours à en vouloir savoir davantage, il arrêta sa curiosité tout d'un coup, et lui dit qu'il était mort. Il soutint après cela cette malheureuse guerre encore trois ou quatre ans, ayant toujours quelque nouveau désavantage, et mourut enfin de déplaisir •* et de fatigue, laissant ses affaires désespérées, et la reine grosse, à qui il conseilla d'abandonner entièrement l'Aragon et se réfugier en Gastille : elle exécuta ses

1. Var. (1G50, in- 12, 1C54-1CJ6) : où .3. Sur le sens du mot déplaisir vov. il avait mis. la p. 29, note 4, de la lettre à M. de

2. Pièces dignes de rcmarciue, pic- Zuylichem. ces de marque.

ordres, et y accoucha d'une fille nommée D. Eivire, qu'elle y éleva jusqu'à l'âge de vingt ans. Cependant le jeune prince D. Sanche, qui se croyait fils d'un pêcheur, dès qu'il en eut atteint seize, se dérobe de ses parents et se jette dans les armées du roi de Castille, qui avait de grandes guerres contre les Maures i ; et, de peur d'être connu 2 pour ce qu'il pensait être ^, il quitte le nom de Sanche qu'on lui avait laissé, et prend celui de Carlos. Sous ce faux nom, il fait tant de merveilles, qu'il entre en grande considération auprès du roi D. Alphonse, à qui il sauve la vie en un jour de bataille ; mais comme ce monarque était près de le récompenser, il est surpris de la mort, et ne lui laisse autre chose que les favorables regards de la reine D. Isabelle, sa sœur et son héritière, et de la jeune princesse d'Aragon, D. Eivire, que l'admiration de ses belles actions avait portées toutes deux jusques à l'aimer *, mais d'un amour étouffé par le souvenir de ce qu'elles devaient à la dignité de leur naissance. Lui-même avait conçu aussi de la passion pour toutes deux, sans oser prétendre à pas une, se croyant si fort indigne d'elles. Cependant tous les grands de Castille ne voyant point de rois voisins qui pussent épouser leur reine, prétendant à l'envi l'un de l'autre à son mariage, et étant près de former une guerre civile pour ce sujet, les Etats du royaume la supplient de choisir un mari, pour éviter les malheurs qu'ils en prévoyaient devoir naître. Elle s'en excuse comme ne connaissant pas assez particulièrement le mérite de ses prétendants, et leur commande de choisir a eux-mêmes les trois qu'ils en jugent les plus dignes, les assurant que, s'il se rencontre q uel-

qu'un entre ces trois pour qui elle puisse prendre quelque inclination, elle l'épousera. Ils obéissent, et lui nomment D. Manrique de Lare, D. Lope de Gusman, et D. Alvar de Lune, qui, bien que passionné pour la princesse D. Eivire, eût cru faire une lâcheté, et offenser sa reine, s'il eût rejeté l'honneur qu'il recevait de son pays par cette nomination. D'autre côté 6^ les Aragonais, ennuyés "^ de la tyrannie de D. Garcie et de D. Ramire, son fils, les chassent de Saragosse, et, les ayant assiégés dans la for-

1. « L'impression de 1650 in-4° donne 4. Var, (1650, in-S") : jusqu'à l'aiseule ici Mores. Dans les vers de la mer.

pièce, où le mot revient plusieurs fois, 5, Var. (1650, in-4" et in-8") : cl

certaines éditions donnent Maures , leur commande choisir,

d'autres Mores. De 1663 à 1692 aucune 6. D'autre côté pour d'un autre càlc '

n'a constamment partout la même ortho- j, ^, ^, .; , ^ ^ ^ ^ - ^ - ^ ^
^ j - ^ gg, ..., i, j ^ , , , , , ^

graphe pour ce mot. » (Marty-Laveaux.) Qu'awfre bras que le mien purtât le premier

2. Connu pour reconnu ; très fréquent [coup. alors en ce sens : {Pompée, 160.)

Aussitôt qu'il me voit, il daigne me con- T. On verra dans le cours de cette

[nattre. pièce, par divers exemples, combien

(Pompée, vm.) ^, ^ ^ ^ affaibli, depuis Corneille, le sen&

3. L'édition de 1600 ia-8» donne : jj.^ ^^^^ ^ „„„-^ eiminjer.
connu ce qu'il pensait être.

teresse de Jaca, envoient des députés à leurs princesses, réfug-
giées 1 en Castille, pour les prier de revenir prendre possession !

d'un royaume qui leur appartenait. Depuis leur départ, ces
deux 1

tyrans ayant été tués en la prise de Jaca, D. Raymond, qu'ils y
tenaient prisonnier depuis six ans, apprend à ces peuples que D.
Sanche, leur prince, était vivant, et part aussitôt pour le]

chercher à Bubierca, où il apprend que le pêcheur, qui le
croyait j

son fils, l'avait perdu depuis huit ans, et l'était allé chercher en
,

Castille, sur quelques nouvelles qu'il en avait eues par un soldat
qui avait servi sous lui contre les Maures. Il pousse aussitôt
de ce côté-là, et joint les députés comme ils étaient près d'arriver.
C'est par son arrivée que l'aventurier Carlos est reconnu pour le
prince D. Sanche; après quoi la reine D, Isabelle se donne à lui,
du consentement même des trois que ses États lui avaient nom-
més; et D. Alvar en obtient la princesse D. Elvire, qui, par cette
reconnaissance, se trouve être sa sœur.

Var. (1650, ia-8°) : à leurs princesses, en Castille

Cette pièce est toute d'invention, mais elle n'est pas toute de la mienne. Ce qu'a de fastueux i le premier acte est tiré d'une comédie espagnole, intitulée el Palacio confuso-; et la double reconnaissance qui finit le cinquième est prise du roman de D. Pelage. Elle eut d'abord grand éclat sur le théâtre; mais une disgrâce particulière fit avorter toute sa bonne fortune. Le refus d'un illustre suffrage -^ dissipa les applaudissements que le public lui avait donnés trop libéralement, et anéantit si bien tous les arrêts que Paris et le reste de la cour avaient prononcés en sa faveur, qu'au bout de quelque temps elle se trouva reléguée dans les provinces, où elle conserve encore son premier lustre.

Le sujet n'a pas grand artifice. C'est un inconnu, assez honnête homme '■* pour se faire aimer de deux reines. L'inégalité des conditions met un obstacle au bien qu'elles lui veulent durant quatre actes et demi; et quand il faut de nécessité finir la pièce, un bon homme semble tomber des nues -J pour faire développer le secret de sa naissance, qui le rend mari de l'une, en le laissant reconnaître pour frère de l'autre :

Hœc eadem a summo exspectes minimoque poeta 1.

1. De fastueux, d'un peu trop éclatant, à l'espagnole. Corneille, pourtant, ne hait pas le « pompeux ».

2. El Falacin confuso est attribué par les uns à Mira de Mes-cua; par les autres, à Lope. Dom Pelage, ou l'entrée des Maures en Espagne est un roman du sieur de Juvenel, publié à Paris chez Guillaume Macé, 1645, 2 vol.

in-8°. L'arrivée imprévue du vieillard et la reconnaissance du 5^e acte sont empruntés en partie à ce dernier livre. Voltaire demande assez plaisamment pourquoi Corneille va choisir une comédie espagnole, un roman espagnol (le sujet seul l'est) pour ses modèles au lieu de choisir dans l'histoire romaine et dans la fable grecque. M. Deschanel, qui voit ces modèles cités par Voltaire, et qui n'a pas lu, sans doute, l'Examen de Corneille, écrit : « Corneille, (qui indique ordinairement ses sources, n'a point indiqué celles-là. »

3. Voyez l'Introduction. Corneille avait dédié Eodogine à Condé. Il lui disait, dans l'Épître dédicatoire : « C'est à votre illustre suffrage qu'elle est obligée de tout ce qu'elle a reçu d'applaudissement. »

4. C'est-à-dire, comme on le verra par la pièce tout entière, que malgré sa naissance inconnue, il a laissé de— Ainer, par la distinction de ses manières et par sa bravoure, qu'il était de sang généreux. « Je lui trouvai l'air d'un honnête homme, je veux dire d'un homme qui a de la naissance. » (Marivaux, le Paxjsan parvenu.) Voir notre édition du Menteur, 69.

5. Voir la note du vers 1580.

6. Développer, c'est expliquer, c'est-à-dire déployer, débrouiller, ouvrir et dérouler une chose enveloppée.

Juvénal, Sat., I, 14, dit : *Exspectesadem a summo*

EXAMI'N DE DON SAN C HE D ARAGON 37

Don Raimond et ce pêcheur no suivent point la règ-le que j'ai voulu établir, de n'introduire aucun acteur qui ne fût insinué dès le premier acte, ou appelé par quelqu'un de ceux qu'on y a connus. Il m'était aisé d'y faire dire à la reine D. Léonor ce qu'elle dit à l'entrée du quatrième; mais si elle eût fait savoir qu'elle eût un fils, et que le roi, son mari, lui eût appris en mourant que D. Raimond avait un secret à lui révéler, on eût trop tôt deviné que Carlos était ce prince. On peut dire de D. Raimond qu'il vient avec les députés d'Aragon dont il est parlé au premier acte, et qu'ainsi il satisfait aucunement i à cette règle ; mais ce n'est que par hasard qu'il vient avec eux. C'était le pêcheur qu'il était allé chercher, et non pas eux; et il ne les joint sur le chemin qu'à cause de ce qu'il a appris chez ce pêcheur, qui, de son côté, vient en Castille de son seul mouvement, sans y être amené par aucun incident dont on ait parlé dans la protase -; et il n'a point de raison d'arriver ce jour-là plutôt qu'un autre, sinon que la pièce n'aurait pu finir s'il no fût arrivé.

L'unité de jour y est si peu violentée, qu'on peut soutenir que l'action ne demande pour sa durée que le temps de sa représentation. Pour celle de lieu, j'ai déjà dit que je n'en parlerais plus sur les pièces qui restaient à examiner en ce volume 3. Les sentiments du second acte ont autant ou plus de délicatesse qu'aucuns que j'aie mis sur le théâtre. L'amour des deux reines pour Carlos y paraît très visible, malgré le soin et l'adresse que toutes les deux apportent à le cacher dans leurs différents caractères, dont l'un

marque plus d'orgueil, et l'autre plus de tendresse. La confidence qu'y fait celle de Castille avec Blanche est assez ingénieuse; et, par une réflexion sur ce qui s'est passé au premier acte, elle prend occasion de faire savoir aux spectateurs sa passion pour ce brave inconnu, qu'elle a si bien vengé du mépris qu'en ont fait les comtes. Ainsi on ne peut dire qu'elle choisisse sans raison ce jour-là plutôt qu'un autre pour lui en confier le secret, puisqu'il paraît qu'elle le sait déjà, et qu'elles ne font que raisonner ensemble sur ce qu'on vient de voir représenter.

1. Auriinement ; voyez la note 1 de l'exposition du sujet, (lue la protase... ? » la p. 'M. De rncême dans la iiréfacc de Dérê-

2. La protase, c'est la partie du nire. Racine s'égaiera aux dépens de poème dramatique « où doit se faire l'abbé de Villars, (lui parle de protase la proposition et l'ouverture du sujet ». comme s'il entendait ce mot. (CornclUe, Disroiir.'! rtiî pncmr (Irnmatiqiir.) 3. Var. (1692) : qui restaient à On sait comment Molière, dans la Cri- examiner. — « Il lui faut la même tique rie l'Ecole des femmes, s'éjraie aux indulgence pour l'unité de lieu qu'à dépens des pédants qui ont la bouche Rodogune. La plu])art des poèmes qui rcmj)lie de ces grands mots : " Pensez- suivent en ont besoin, et je me disvous (|u"un nom grec donne plus de penserai de le ré|>éter en les examipoids .1 vos raisons? et n<' trouveriez- nant. » (Examen d'Héracliîis.)

vous pas qu'il fût aussi beau de dire

PERSONNAGES

D. ISABELLE, reine de Gastille. i

D. LÉON OR, reine d'Aragon. i

D. EL VIRE, princesse d'Arag-on. j BLANCHE, dame l'honneur de la reine de Gastille.

CARLOS, cavalier inconnu, qui se trouve être D. Sanche, roi '< d'Aragon.

D. RAI MON D DE MONGADE, favori du défunt roi d'Aragon.
J

D. LOPE DE GUSMAN,) i

D. MANRIQUE DE LARE, [grands de Gastille. \

SCENE PREMIERE

D. LÉONOR. D. ELYIRE

A-près tant de malheurs, enfin le ciel propice s'est résolu, ma fille, à nous faire justice : Xotre Aragon, pour nous presque tout révolté, Enlève à nos tyrans ce qu'ils nous ont ôté. Brise les fers honteux de leurs injustes chaînes, je remet sous nos lois, et reconnaît ses reines; Et par ses députés, qu'aujourd'hui l'on attend. Rend d'un si long exil le retour éclatant.

Comme nous, la Castille attend cette journée Qui lui doit de sa reine assurer l'hyménée :

1. Imprimé à l'ouen, et se vend à Paris, chez Augustin Courbé, au l'alais, IG.ŏO. — Il Le théâtre est un palais. Il faut, au premier acte, un trône et trois fauteuils, et six sièges ou deux bancs ; une bague » (Manuscrit Mahelotj.

2. ((Voilà une mère et une fille dont on ne connaît les noms que dans la liste imprimée des acteurs. Comment les deviner? comment savoir que la scène est à Valladolid ? » (Voltaire.) La critique est dure ; mais il est cer-

tain que ce début est assez vague et abstrait.

8. Hend éclatant le retour d'un si long exil ; Tinversion paraît forcée. « Il semble, dit Voltaire, que ce soit l'exil qui retourne. »

Dans le Discours des trois unités

Corneille observe que « c'est un grand ornement pour un poème que le choix d'un jour illustre et attendu depuis quelque temps h, et il cite Horace, Rodogune, Andromède et Don Sanche.

Nous Talions voir ici faire choix d'un époux.

Que ne puis-je, ma fille, en dire autant de vous!

Nous allons en des lieux sur qui vingt ans d'absence

Nous laissent une faible et douteuse puissance :

Le trouble règne encore où vous devez régner; 15

Le peuple vous rappelle, et peut vous dédaigner.

Si vous ne lui portez, au retour de Gastille,
Que l'avis d'une mère et le nom d'une fdle.
D'un mari valeureux les ordres et le bras
Sauraient bien mieux que nous assurer vos Etats, 20
Et par des actions nobles, grandes et belles,
Dissiper les mutins, et dompter les rebelles.
Vous ne pouvez manquer d'amants dignes de vous;
On aime votre sceptre, on vous aime; et, sur tous.
Du comte don Alvar la vertu non commune 25
Vous aima dans l'exil et durant l'infortune.
Qui vous aima sans sceptre, et se fit votre appui.
Quand vous le recouvrez, est bien digne de lui.
Ce comte est généreux, et me l'a fait paraître; Aussi le ciel
pour moi l'a voulu reconnaître, 30
Puisque les Castillans l'ont mis entre les trois Dont à leur
grande reine ils demandent le choix;

Je voudrais que le premier 23. Var

acte contint le fondement de toutes Et vous ne manquez pas
d'amants digDe^ de

les actions, et fermât la porte à tout /ic-n • p 7^o ^

ce qu'on voudrait introduire d'ailleurs ^ ' ^ ' ^ "

dans le reste du poème.... Je souhaite- 24. Sur tous, par-dessus tous, autre

rais qu'on observât inviolablement incorrection selon Voltaire; très fran-

cette rèj ^ le quand on fait concurrer (;ais, en réalité.

deux actions différentes, bien qu'en- 28. Dn lui, de votre sceptre... « Lui suite elles se mêlent ensemble... Dans ne se dit pas des choses inanimées à Don Sanche, le choix que la reine de la fin des vers. » (Voltaire.) Nous Gastille doit faire d'un mari, et le écrivions plutôt aujourd'hui : en est rappel de celle d'Arajjon dans ses bien digne. Il est vrai que, comme Etats, sont deux choses tout à fait dif- l'observe M. Marty-Laveaux, (l'orférentes : aussi sont-elles proposées neille se sert du pronom lui, en par-toutes deux au premier acte et quand lant des choses, quand il est question on introduit deux sortes d'amours, il d'objets matériels dont le nom est pris ne faut jamais y manquer. (Corneille, dans un sens figuré, comme tronc, Diacoura du poème dramatique.) sceptre, «[ui représentent la puissance ;

17. De Cnsiille, de la Gastille. Est-ce royale. Littré exige que l'objet puisse ■ cette suppression de l'article qui fait être person-nifié, mais M. Godefroy dire à Voltaire que cet hémistichle n'est cite un exemple de Massillon, qui est pas français? analogue à ce-lui de Corneille.

ACTE I, SCENE

Et comme ses rivaux lui cèdent en mérite,

Un espoir à présent plus doux le sollicite :

Il régnera sans nous. Mais, Madame, après tout, 35

Savez-vous à quel choix TAragon se résout,

Et quels troubles nouveaux j'y puis faire renaître

S'il voit que je lui mène un étranger pour maître?

Montons, de grâce, au trône; et de là beaucoup mieux

Sur le choix d'un éj)oux nous baisserons les yeux. 40

D . L É o N O II Vous les abaissez trop; une secrète flamme A
déjà malgré moi fait ce choix dans votre âme : De l'inconnu Car-
los l'éclatante valeur Aux mérites du comte a fermé votre cœur.
Tout est illustre en lui, moi-même je l'avoue; 45

Mais son sang, que le ciel n'a formé que de boue, Et dont il
cache exjn^ès la source obslinchiient

Vous pourriez en juger plus favorablement;

Sa naissance inconnue est peut-être sans tache :

Vous la présumez basse à cause qu'il la cache; 50

Mais combien a-t-on vu de princes déguisés

Signaler leur vertu sous des noms supposés,

Dompter des nations, gagner des diadèmes,

Sans qu'aucun les connût, sans se connaître eux-mêmes !

."^4. Le sollicite, Jc pousse, l'anime :

l'a avantage égal pour eux me sollicite. (Rodogime, 3.'G.)

'tfl. llvirc est une àme dcdai^ncuse et un J)cu l'roidenient J)olitique, comme on en voit jilus d'nnc chez Corneille.

•42. (I Une secrète flamme qui fait un ilioix ! » (Voltaire.)
Flamme, pour amour, est un de ces mots fiiürés où l'image s'el-
lace bientôt pour ne laisser voir <|ue le sens abstrait; mais
l'exj>ression n'en est pas meilleure.

4'i. Héroïne cornélienne, Kivii-e aime dès tpi'elle admire.

40. Ici commence ù poindre le préjupré (ju'on verra se déve-
lopper j)endant tout le cours de la J)ii-ce : être « ijénéreux » c'est
être « bien né » ;

aussi la prénérosité de Carlos seniblra-t-elle inexplicable, jus-
qu'au jour où sera dévoilée son origine royale.

Ces àincs que le ciel ne forma que de boue, [l'ompée, 2G3.)

Massillon, plus j)liilosophe ou plus chrétien, raillait ces grands
à qui l'on persuade si aisément qu'ils sont pétris d'une autre liokc
que les autres liommes. I^Piospérilè tempor.)

50. A cause (lue... C'est le seul exemple de celtelocutlon que
M. Martv- Laveaux ait rencontré dans le théâtre de Corneille.

.54. l'^lvire a lu les romans du temps. C'est son imagination
plus q\io son ccrur (Jiii s'intéresse au mystérieux aventurier.

D. LÉONOR

Quoi! voilà donc enfin de quoi vous vous flattez! 55

D . ELVIRE

J'aime et prise en Carlos ses rares qualités.

Il n'est point d'âme noble à qui tant de vaillance

N'arrache cette estime et cette bienveillance;

Et l'innocent tribut de ces affections

Que doit toute la terre aux belles actions, 60

N'a rien qui déshonore une jeune princesse.

En cette qualité, je l'aime et le caresse;

En cette qualité, ses devoirs assidus

Me rendent les respects à ma naissance dus.

Il fait sa cour chez moi comme un autre peut faire : 65

Il a trop de vertus pour être téméraire;

Et si jamais ses vœux s'échappaient jusqu'à moi,

Je sais ce que je suis, et ce que je me doi.

D. LÉONOR

Daigne le juste ciel vous donner le courage

De vous en souvenir et le mettre en usage! 70

D . ELVIRE

Vos ordres sur mon cœur sauront toujours régner.

D . LÉONOR

Cependant ce Carlos vous doit accompagner,

Doit venir jusqu'aux lieux de votre obéissance

Vous rendre ces respects dus à votre naissance.

Vous faire, comme ici, sa cour tout simplement? 75

Vous me faites priser ce qui me déshonore! {Cinna, 1057.}

Aux mots aimer et priser correspondent, deux vers plus bas, les substantifs bienveillance et estime.

Var. : de ses affections (1650, in

02. Une caresse, c'est une marque de sympathie et d'estime, une faveur.

Dans le Cid (1184), le roi « caresse » Rodrigue vainqueur des Maures.

67. S'effleuraient, oseraient monter jusqu'à moi (en sortant des limites où le devoir les contient). Corneille dit de

même [Sériorius, 474) : s'échapper à un dessein, pour : s'y abandonner indiscrètement.

68. Cette suppression de Ys finale, (loi, i'oi. à la première personne du présent de l'indicatif dans les verbes de la troisième et de la quatrième conjugaison , est familière à Corneille comme à

tous ses contemporains, et d'ailleurs, conforme à l'étymologie latine.

Vai». : les respects

75. Tout simplement, c'est le ton de l'ironie familière et de la tra-gi-comédie.

ACTE I, SCÈNE II 43

De ses pareils la guerre est l'unique élément :

Accoutumés d'aller de victoire en victoire,

Ils cherchent en tous lieux les dangers et la gloire.

La prise de Séville, et les Mores défaits,

Laissent à la Gastille une profonde paix : 80

S'y voyant sans emploi, sa grande âme inquiète

Veut bien de don Garcie achever la défaite,

Et contre les efforts d'un reste de mutins

De toute sa valeur hâter nos bons destins.

Mais quand il vous aura dans le tronc affermie, 85

Et jeté sous vos pieds la puissance ennemie. S'en ira-t-il soudain aux climats étrangers Chercher tout de nouveau la s[^]loire et les dano-ers ?

[^]Madame, la Reine entre.

D. ISABELLE, D. LÉONOR, D. ELYRE, BLANCHE D. L É O N O R

Aujourd'hui donc, Madame, Vous allez d'un héros rendre heureuse la flamme, 90

Et, d'un mot, satisfaire aux plus ardents souhaits

"8. On dirait que D. Elvire trace ici le favorable : à cette âme active le repos

portrait de Condé. semble lâche.

79. Les Moifs r/r'/Vii«, pour : la défaite 82. « 11 faudrait que ce don Garcie

des Mores, construction familière à fût d'abord connu, » (Voltaire.)

Corneille : 86. Jeirr sous ses pieds, pour assujettir.

Après la mort du comte et les ^res défaites, f ^«""^ Voltaire. Il y a des locutions

(Ctrl. i.)23.) iatines analogues.

Mon sceptre dans ma mai» par la tienne 89. La reine entre fort à propos

[affermi pour dispenser U. Elvire de répondre

Et 1(8 Vore8 dbfaita.... ^ ;, une question embarrassante. « Quelle

' ' ' " ^ reine ? dit Voltaire : rien n'est annoncé,

81. Iiifjuiete est ici pris dans le sens rien n'est développé, n
Que poussent vers le ciel vos fidèles sujets.

D. ISABELLE

Dites, dites plutôt qu'aujourd'hui, grandes reines.

Je m'impose à vos yeux la plus dure des gênes,

Et fais dessus moi-même un illustre attentat 95

Pour me sacrifier au repos de l'Etat.

Que c'est un sort fâcheux et triste que le nôtre,

De ne pouvoir régner que sous les lois d'un autre;

Et qu'un sceptre soit cru d'un si grand poids pour nous,

Que pour le soutenir il nous faille un époux! 100

A peine ai-je deux mois porté le diadème, Que de tous les côtés j'entends dire qu'on m'aime. Si toutefois sans crime et sans m'en indigner Je puis nommer amour une ardeur de régner.

92. « Des soihails qu'on pousse ! et madame, qui va rendre heureuse la flamme....! » (Voltaire.) Le vers 90 est mauvais, et le mot « héros », appliqué aux prétendants, étonne; mais pousser, ayant pour régime un substantif qui exprime un sentiment passionné, n'est pas rare chez Corneille; voir le Cid, 760, Ciiiiui, 308 (pousser un désir) ; Pompée, 1080.

94. Gènes a ici presque toute l'énergie de son sens étymologique (voir les notes de Ci/ma, 694, et liodogune, 1695) : ce n'est

pas proprement une torture pour la reine de Gastille, mais c'est un tourment, un vrai sacrifice de soi-même qu'elle s'impose.

95. Dessus est ici préposition. Du temps même de Corneille, on préférait sur à dessus, et Corneille, pour se conformer à la règle établie par les grammairiens, modifia plusieurs vers de ses premières œuvres; mais il dut y renoncer bientôt, car il aurait eu trop à faire. — Il \iso et abuse de l'adjectif illustre pour exprimer toute grandeur morale : le dernier soupir de Pompée « est un soupir illustre ». Grand en effet est le sacrifice que D. Isabelle lait de sa liberté de choisir, et même, comme on le verra bientôt, de ses inclinations secrètes. Pour faire un iitieiltdt sur, voir Nicn-mi'de, 849, 151". On dirait que Thomas Corneille s'est souvenu de ces vei'S, et de bien d'autres, où la raison d'Etat est en conflit

avec les sentiments individuels, quand il a écrit dans Maximiau (II, 2), tragédie représentée en 1602 :

Je sais qnB plus le rang approche des C(ju- [ronnes.

Plus sa fière grandeur asservit nos personnes : Mais je ne sais pas moins quel injuste atlenlnl Font souvent sur nos cœurs ces maximes [d'Etat.

Voyez sur les raisons d'Etat les vers 1431 et 1432.

L'hymen des rois doit être au-dessus de l'amour.

{Sophonishe, V. 6.) Le peuple est en ce point plus heureux que les [rois Qu ils n'ont point comme lui la liberté du [choix ■ Qu'attachés par leur rang au bien de leurs [provinces.

Ils épousent en serfs, et leurs sujets en princes. (Rolrou, Laure pemécutée, I, 'J.J 100. Il est curieux de voir D. Isabelle se faire ici

l'avocat des droits de la femme. Corneille d'ailleurs, on le sait, a une tendance à prêter l'énergie virile à la femme. Racine, ou, du moins, Matian, dira, au contraire, d'une reine à qui l'énergie ne semble pas manquer :

Elle Motte, ello hésite; en un mot elle est

[femme.

{Alhalifi, 876.)

ACTE I, SCENE II

L'ambition des grands, à cet espoir ouverte. 105

Semble pour m'acquérir s'apprêter à ma perte;

Et pour trancher le cours de leurs dissensions,

Il faut fermer la porte à leurs prétentions;

Il m'en faut choisir un; eux-mêmes m'en convient,

Mon peuple m'en conjure, et mes Etats m'en prient; 110

Et même par mon ordre ils m'en proposent trois.

Dont mon cœur à leur gré peut faire un digne choix.

Don Lope de Gusman, don Manrique de Lare,

Et don Alvar de Lune, ont un mérite rare;

Mais que me sert ce choix qu'on fait en leur faveur, 115

Si pas un d'eux enfin n'a celui de mon cœur?

On vous les a nommés, mais sans vous les prescrire ; On vous obéira, quoi qu'il vous plaise élire : Si le cœur a choisi, vous pouvez faire un roi.

1). ISABELLE

Madame, je suis reine, et dois régner sur moi. 120

Le rang (que nous tenons, jaloux de notre gloire, Souvent dans un tel choix nous défend de nous croire. Jette sur nos désirs un joug impérieux. Et dédaigne l'avis et du cœur et des yeux.

Qu'on ouvre. Juste ciel, vois ma peine et m'inspire 125 Et ce que je dois faire, et ce que je dois dire!

Il ne faut pas voir une iïtèn- laisse voir la femme

l'ironie dans iicrjiierlr, employé 118. « Quoi qu'il vous plaise élire;

pour rf»; »Y(/e;-(/- avec un nom de personne cela n'est ni élégant ni harmonieux. »

pour régime. Dans Cinna (-"jG) .Ilmilie (Voltaire.) Uemarquez quoi employé en

dit que la tête d'Auguste est le seul parlant d'une personne,

prix dont Cinna puisse s'enquérir et, 120). Toujours la raison d'Etat! La

dans la même tragédie, ce mot. avec ce fierté de ces reines cornéliennes semble

sens, est répété aux vers 712 et TTO. invulnérable. Par bonheur, si l'atti-

107. On arrête un cours, observe Inde est d'une héroïne, la conduite M. Godefroy, on ne le tranche pas. sera d'une femme, moins sûre d'elle-

116. Ou devine la vérité; la reine ici même qu'elle ne voudrait l'être.

SCENE III

D. ISABELLE, D. LÉONOR, D. ELVIRE, BLANCHE D. LOPE, D. MANRIQUE, D. ALVAR, CARLOS

D . ISABELLE

Avant que de choisir je demande un serment,

Comtes, qu'on agréera mon choix aveuglément;

Que les deux méprisés, et tous les trois peut-être.

De ma main, quel qu'il soit, accepteront un maître : 130

Car enfin je suis libre à disposer de moi;

Le choix de mes Etats ne m'est point une loi;

D'une troupe importune il m'a débarrassée,

Et d'eux tous sur vous trois détourné ma pensée.

Mais sans nécessité de l'arrêter sur vous. 135

J'aime à savoir par là qu'on vous préfère à tous;

Vous m'en êtes plus chers et plus considérables :

J'y vois de vos vertus les preuves honorables;

J'y vois la haute estime où sont vos grands exploits.

Mais, quoique mon dessein soit d'y borner mon choix, 140

Le ciel en un moment quelquefois nous éclaire.

Je veux, en le faisant, pouvoir ne le pas faire.

Et que vous avouiez que, pour devenir roi.

Quiconque me plaira n'a besoin que de moi.

129. Tous les trois, \oilîi (jui éclaire capable de blesser de moins susceptibles

d'un jour j)lus net la situation et les que don Manrique.

sentiments de D. Isabelle, malgré le 138. Considérables, liono-
rahles ; A-ers

peil-èlre prudent et délicat. médiocrement rimes : si le
premier

i,,i , ., ,,, , , mot peut avoir encore le sens de diiriies

l.il. LiOre a, libre pour, libre de ,,,^ ' -i- . ^- ■ i j

.,,p ' . , d être considères, estimates, le second a

disposer, (c lu seras sans moi iilus , , , , / •

, •, ■, ., /y^ , ■ rn\ Il beaucoup 7)erdu de sa lorce (qui

Uore a lui parler » (Galerie, 52). J avoue , i • \

1 • • • »/r Air . honore, içlorieux).

ne lias bien voir T)our(|uoi M. Marty- ... t " • , /• • •

, ' . . ' , 1 . / 141. Le ciel est ici invoque a propos.

Laveaux, qui cite ce dernier exemple, „n t\ i i '- • ir i» •

l , „„- , „ <■ , 142. (■ Quel vers! » s ecrite Voltaire,

en rapproche le vers .iC) de L'o« Saiulie, ^, ^ , ., ■ . „ „,

. 1 ■' ^ , , „„„, ' C est un vers de comédie, qui, d ail-

ou ie tour est très dillerent. i , , j - i • ■

leurs, ne semble pas déplace ici, car

1.35. Elle tient à réserver sa liberté, la situation n'a rien de tragique et

elle le fait fièrement, sans raideur, D. Isabelle mêle à beaucoup de fierté

mais peut-être avec une insistance royale un peu de diplomatie féminine.

ACTE I, SCENE III

D. LOPE

C'est une autorité qui vous demeure entière;
Votre Etat avec vous n'agit que par prière,
Et ne vous a pour nous tait voir ses sentiments
Que par obéissance à vos commandements.
Ce n'est point ni son choix ni l'éclat de ma race
Qui me font, grande reine, espérer cette grâce :
Je l'attends de vous seule et de votre bonté,
Comme on attend un bien qu'on n'a pas mérité,
Et dont, sans regarder service, ni famille.
Vous pouvez faire part au moindre de Castille.
C'est à nous d'obéir, et non d'en murmurer;
Mais vous nous permettrez toutefois d'espérer
Que vous ne ferez choir cette faveur insigne.
Ce bonheur d'être à vous, que sur le moins indigne;

148. Don Lope est souple et sait faire plier sa fierté devant les circonstances : il est moins intraitable que Don Manrique et moins détaché que Don Alvar.

149. « Ce n'est point est ici un solécisme ; il faut : ce n'est ni son choix.... » (Voltaire.) Aujourd'hui, en effet, nous supprime-

rions la négation dans ce cas, mais ce n'est pas seulement Corneille (voir Ciil, 1780; Nivome.nc, 89 et 1010) qui écrivait ainsi, c'étaient Racine et Boileau :

Mais l'un ni l'autre enûn n'était point néccs-

(Ua,azet, 981.) Je n'ai point exigé ni serment ni promesses.
(Lutrin, II.)

M. Marty-Laveaux observe que supprimer la négation surabondante dans les exemples de cette nature c'est affaiblir l'expression. M. Godefroy accumule les exemples, en vers et en prose, de cette tournure énergique et conclut : « On ne doit pas appeler barbarisme une forme qui donnait habituellement une grande énergie à la phrase, et qui ne demanderait pour être reprise, au moins dans certains cas, qu'un peu d'intelligence et de hardiesse. » Théophile Gautier l'a reprise, en effet, dans les Grotesques.

152. Ici la souplesse confine à la platitude. Toutefois, comme on va le

voir presque aussitôt, Don Lope se défie.

153. Var. : Ser[^]ices, au pluriel, dans les éditions 1650 in-4 et 1653-55 in-12.

154. « Au moindre de Castille est un barbarisme ; il faut : au moindre guerrier, au moindre gentilhomme de la Castille. » (Voltaire.) Pourquoi le moindre ne serait-il pas pris substantivement ? Corneille écrit encore « le moindre du peuple » dans Aicomède, 1142, et d'Aubignac lui-même ([^]Pratique du théâtre, III, 2) : « C'est ce que le moindre du peuple condamne tous les jours sur nos théâtres. »

On s'illustre à braver un lâche conquérant,
Et le moindre du peuple en devient le plus
[grand.

(V. Hugo, Châtiments.)

loi. Que vous ne ferez choir, que vous
ne laisserez tomber. « Ces deux mots,
venus l'un du latin, l'autre des idiomes
germaniques, expriment exactement la
même idée, comme on le voit dans ce
vers de Corneille :

Tout va choir en ma main ou tomber en la [vôtre.

{Rodogune, 180.)

La seule différence, c'est que choir vieillit, tandis que tomber
est en plein usage. » (Littré.)

Quand m me sur ma tûte il ferait choir l'em- ■pire....

(Théodore, 1)12.)

Et que votre vertu vous fera trop savoir

Qu'il n'est pas bon d'user de tout votre pouvoir. 160

Voilà mon sentiment.

D. ISABELLE

Parlez, vous, don Manrique.

D. MANRIQUE

Madame, puisqu'il faut qu'à vos yeux je m'explique,

Quoique votre discours nous ait fait des leçons

Capables d'ouvrir l'âme à de justes soupçons,

Je vous dirai pourtant, comme à ma souveraine, 165

Que pour faire un vrai roi vous le fassiez en reine;

Que vous laisser borner, c'est vous-même affaiblir

La dignité du rang qui le doit ennoblir;

Et qu'à prendre pour loi le choix qu'on vous propose,

Le roi que vous feriez vous devrait peu de chose, 170

Puisqu'il tiendrait les noms de monarque et d'époux

Du choix de vos Etats aussi bien que de vous.

Pour moi, qui vous aimai sans sceptre et sans couronne. Qui
n'ai jamais eu d'yeux que pour votre }ersonne. Que même le feu
Roi daigna considérer 175

Jusqu'à souffrir ma flamme et me faire espérer, J'oser.ii nie
promettre un sort assez propice De <;e1 aveu d'un frère et quatre
ans de service; Et sur ce doux espoir dussé-je me trahir.

159. On voit combien étendu et sou- Mnis snns voire congé
mon sang n'ose sortir: vent vague est le sens du mot ce/l;/ : Coi-
nine il vous appartient, votre arer* doit se

il y a ici l'idée de raison mêlée à celle „„.Jj'^^^^"-

, •' , , , . (Horace, 1.j87.

de générosité. ^ ' '

Vah. : De est souvent sous-entendu chez Cor

n . , , „ . . . neille avant un second complément :

Puisque vous m ordonnez, Reine, que je m ex- ^

[plique. Je remets à Ion choix de parler ou le Inire. (16;;0-06.)
{Menteur, 310.)

DonManrique.lui.ncrépondpassponta- 179. M. Godel'roy ex-
plique me liahir

nément; il faut l'y inviter. 11 est soup- par trahir mes intérêts
et met une virgule

çonneux et amer; les « levons » qu'il a après sur ce doux es-
poir, qui, dès lors,

cru voir dans le petit discours de la dépend de je jure d'ohéir.
M. Marl\ -La-

reine ont pi(jué au vif son orgueil. veaux n'en met pas, et il
faut construire,

17."). Il s'est ressaisi, et, le])remier si l'on accepte son texte :
Dussé-je me

moment de dépit jiasé, il plaide sa trahir (me tromper, Ctre déçu) sur ce

cause, non sans adresse. doux espoir... C'est le texte de l'édition

178. At'eu ou co?if(é, mots vieillis qui delG5()chez Augustin Courbé. Il y a pour-

valaient bien autorisation, permission. tant une virgule dans l'édition de 1682.

SCENE

Puisque vous le voulez, je jure d'obéir. 180

D . ISABELLE

C'est comme il faut maimer. Et don Alvar de Lune?

D. ALVAR

.le ne vous ferai point de harangue importune. Choisissez hors des trois, tranchez absolument: Je jure d'obéir, Madame, aveuglément.

D . I s A î E L L E

Sous les profonds respects de cette déférence 185

Vous nous cachez peut-être un peu d'indifférence; Et, comme votre cœur n'est pas sans autre amour, Vous savez des deux parts faire l)ien votre cour.

iNIadame...

D. ISABELLE

C'est assez ; que chacun prenne place.

(/c/ les trois reines prennent chacune un fauteuil, et, après que les trois comtes et le reste des grands qui sont présents se sont assis sur des bancs préparés exprès, Carlos, y voyant une place vide, s'y veut seoir,, et D. Mdnriqne l'en enipéclic.)

[audace? 190 Tout beau, tout l)eau, Carlos ! d'où vous vient cette

Puisque vous le voulez ; on sent Teflort

181. Au vers 1567, on verra comme employé pour comment; ici, le sens est : voilà coMiinciit. A'auirclas condamnait cet emploi de comme. — D. Isabelle dit ce vers avec un sourire.

184. C'est trop montrer qu'il est prétendant pour la l'orme. Plus tard il expli(juera (|uc l'honneur qu'on lui a l'ait en le désignant au choix de la reine lui impose le devoir d'aspirer, au moins en apparence, à la main de D. Isabelle, au risque de l'obtenir.

Mais ce devoir, il l'accomplit avec plus de résignation ([ue d'enthousiasme. La fine Isabelle, qui sait tout, raille cette docilité qui ressemble à de l'indilTé-

rence, mais, au fond, elle lui en sait gré plus qu'à don Lope de sa souplesse ambitieuse, et, à don Manri(jue, de son àpreté. D'a-

vance, elle l'excite, et le réserve à D. Elvire. Tout ce manège est charmant, et rappelle les plus spirituels dialogues du Menteur.

190. « Tout heui, tout beau, pourrait être ailleurs bas et familier; mais ici je le (serais bien placé ; cette manière de parler est assez convenable, d'un seigneur très fier à un soldat de fortune. Cela forme une situation singulière et intéressante inconnue jusque-là au théâtre. Elle donne lieu naturellement à Carlos de parler dignement de ses grandes actions. La vertu qui s'élève quand on veut l'avilir]>roduit presque

DON SANCHE D'ARAGON

Et quel titre en ce rang a pu vous établir?

CARLOS

J'ai vu la place vide, et cru la bien remplir.

D. MANRIQUE

Un soldat bien remplir une place de comte !

CARLOS

Seigneur, ce que je suis ne me fait point de honte. Depuis plus de six ans il ne s'est fait combat

Qui ne m'ait bien acquis ce grand nom de soldat : J'en avais pour témoin le feu Roi votre frère, Madame; et par trois fois...

D. MANRIQUE

Nous vous avons vu faire.

Et savons mieux que vous ce que peut votre]>ras.

D. ISABELLE

Vous en êtes instruits, et je ne la suis pas : 200

toujours de belles choses. » (Voltaire.) Voir les notes de nos éditions d'Horure, 1009; Cinna, 12Ô; Polijcucie, 121b ; Pompée, 881 ; Nicomede, 1388.

Var. : a su vous établir

193. On sent bien, dans ce vers, quelle différence profonde sépare, du moins aux j^eux de l'orgueilleux don Manrique, un soldat (mercenaire) d'un comte {cornes régis).

196. Carlos et don Manrique semblent personnifier deux âges : pour don Manrique le soldat n'est qu'un chef militaire ou un subalterne à la solde d'un prince comme l'étaient les condottieri du moyen âge; pour Carlos, un soldat, c'est un homme d'épée, l'égal des plus grands. Un proverbe, recueilli par Leroux de Lincy, disait : « De charron soldat, de soldat gentilhomme, et puis marquis, si fortune en dit. » Précisément, en cette scène, Carlos deviendra, de soldat, marquis.

Racine n'aurait jamais dit

Nous i>(ius avons vu faire... » (Voltaire.) C'est que Racine n'écrivait pas de tragicomédies. Mais il a écrit dans une lettre à Boileau (15 juin 1692) : « Monsieur le duc fit à la Condé, c'est tout dire. » Ayez soin que tous deux fassent en gen?. de [cœur.

(Cid, 1435.)

199. Mieux que vous. Don Manrique a une façon désagréable de rendre justice aux gens.

200. Les éditions de 1660, 1663 et 1692 donnent : et je ne le suis pas.

Vous êtes satisfaite, et je ne la suis pas. (Pompée, 1576.)

En condamnant cette façon de parler, Vaugelas se résignait d'avance à voir l'usage prévaloir sur la règle, « puisque toutes les femmes, aux lieux où l'on parle bien, disent la ». M^{re} de Sévigné, dit M. Godefroy-, aurait trouvé ridicule d'employer le dans des cas pareils :

elle se serait crue transformée en homme. Bossuet écrivait comme elle.

C'est seulement à la fin du xviii^e siècle que la règle fut définitivement admise.

— (' Elle devrait certainement le savoir : Carlos est à sa cour; Carlos a fait des actions connues de tout le monde, il a sauvé la Castille, et elle dit qu'elle n'en sait rien ! Il était aisé de sauver cette faute, et la reine, qui a de l'inclination pour Carlos, pouvait prendre un autre tour.» (Voltaire.) C'est précisément parce que la reine « a de l'inclination pour Carlos » qu'elle aime à se faire répéter ce qu'elle peut savoir déjà, mais avec moins de précision que les comtes.

Laissez-le me l'apprendre. Il importe aux monarques Qui veulent aux vertus rendre de dignes marques, De les savoir

connaître, et ne }as ignorer Ceux d'entre leurs sujets qu'ils doivent honorer.

Je ne me croyais pas être ici pour l'entendre. 205

D. ISABELLE

Comte, encore une fois, laissez-le me l'apprendre. Nous aurons temps pour tout. Et vous, parlez, Carlos.

CARLOS

Je dirai qui je suis. Madame, en peu de mots. On m'appelle soldat : je fais gloire de l'être; Au feu R.oi par trois fois je le fis bien paraître. 210

L'étendard de Castille, à ses yeux enlevé, Des mains des ennemis par moi seul fut sauvé : Cette seule action rétablit la bataille, Fit rechasser le More au pied de sa muraille, Et, rendant le courage aux plus timides cœurs, 215

Rappela les vaincus, et délit les vainqueurs. Ce même Roi me vit dedans l'Andalousie Dégager sa personne en prodiguant ma vie, Quand, tout percé de coups, sur un monceau de morts, Je lui fis si longtemps bouclier de mon corps 220

202. Rendre (le (lignes marques {mavques Mais Carlos fait songer ici plutôt à lia dhonneur) n'est pas un barbarisme, Nieonière qu'à un Duguesclin. A sa comme le croit Voltaire, mais c'est une fierté légitime se mêle un peu de jacte ces expressions vagues et commodes tance, et même ça et là de bravade : dont Corneille se sert trop pour rimer Par trois fois... l'ar moi seul... Cette avec monarques. seule action... Le premier... Tel me

El ne pas; sur l'ellipse, voir la voit

note du vers 178. 214. Rechasser, repousser jusqu'à ses

205. « C'est un solécisme; il faut : murs. Littré en cite des exemples de

je ne croyais pas être ici... » (Voltaire.) Lanoue, Pellisson, Racine et Montes-

C'est un latinisme, et Corneille écrit de cjuieu.

même : « Il la crut être morte (Meliie, 215. Courage est-il rapproché à des-

1520). Je les souffre régner)i {Illusion, sein par Corneille de cwurs. dont il est

32Tj. Le caractère de don Manrique se dérivé et dont souvent même il est

révèle de plus en plus. le synonyme dans le théâtre clas-

Z)ef/«;i.s-, préposition comme dessus

Vous m'appellez soldat, cl je le sui. sans voir levers 05 et la note.

"^ '^doulc. --^- Boucher, un bouclier; on a déjà

(Voltaire, Don l'édre, IV, 2.) vu l'article indéfini omis au vers 207.

Qu'enfin, autour de lui ses troupes ralliées, :

Celles qui l'enfermaient furent sacrifiées; {
Et le même escadron qui vint le secourir i
Le ramena vainqueur, et moi prêt à mourir. }
Je montai le premier sur les murs de Séville, 225 1
Et lins la brèche ouverte aux troupes de Gastille. 1
Je ne vous parle point d'assez d'autres exploits, j Qui n'ont pas
pour témoins eu les yeux de mes rois. :
Tel me voit et m'entend, et me méprise encore, |
Qui gémirait sans moi dans les prisons du More. 230 i
Nous parlez-vous, Carlos, pour don Lope et pour moi? \

CARLOS

Je parle seulement de ce qu'a vu le R.oi, '
Seigneur; et qui voudra parle à sa conscience.
Voilà dont le feu Roi me promet récompense ; Mais la mort le
surprit comme il la résolvait. 235

D . ISABELLE

Il se fût acquitté de ce qu'il vous devait; "
Et moi, comme héritant son sceptre et sa couronne, I
Je prends sur moi sa dette, et je vous la fais bonne. Semez-
vous, et quittons ces petits différends.

221. Ce vers forme une proposition absolue, analogue à l'ablatif absolu des Latins.

Carlos n'est pas un matamore

alors même qu'il répond superbement aux outrages, il sait se contenir.

233. Par deux fois, dans son Lexique, M. Godcfroy explique parle a sa consrie/ice]]ar parle selon sa conscience. Il est un autre sens qui s'offre naturellement : Carlos dédaigne de rappeler des souvenirs gênants pour ses adversaires, mais il les laisse libres d'écouter la voix de leur conscience, qui leur rappellera les services rendus.

23't. Vnili dont, voilà de quoi..., n'est point un solécisme, quoi que dise

Voltaire ; c'est une tournure vieillie dont on trouve plusieurs exemples chez Cor-

ille.

Mnis qu'il m'y donne part, c'est dont j'ose [douter.

{Piilchérie, I, 3.)

235. C'est-à-dire au moment même où il allait s'acquitter de sa dette.

Hériter est pris ici activement

Voir le vers 'J3.3.

Vous avez hérité ce nom de vos aïeux.

{Sertoï-ias, 843.)

238. u Je vous la fais bonne est trop trivial, c'est le style des marchands, t (Voltaire.) Dans le commerce, en effet, faire une dette bonne, c'est la garantir,, s'en porter caution. La métaphore de « dette », qui donne de la noblesse à la première partie du vers, entraîne et sauve la seconde.

SCENE II

Souffrez qu'auparavant il nomme ses parents. 240

Nous ne contestons J]oint l'honneur de sa vaillance, Madame;
et, s'il en faut notre reconnaissance, Nous avouerons tous deux
qu'en ces combats derniers L'un et l'autre, sans lui, nous étions
prisonniers; Mais enfin la valeur, sans l'éclat de la race, 245

N'eut jamais aucun droit d'occuper cette place.

CARLOS

Se pare qui voudra du nom de ses aïeux :

Moi, je ne veux porter que moi-même en tous lieux;

Je ne veux rien devoir à ceux qui m'ont fait naître,

Et suis assez connu sans les faire connaître. 250

Mais, pour en quelque sorte obéir à vos lois,

Seigneur, pour mes parents je nomme mes exploits ;

Ma valeur est ma race, et mon bras est mon père.

D . LOPE

Vous le voyez. Madame, et la j[^]reuve en est claire : Sans doute il n'est pas noble.

Eh bien! je l'anoblis, 255 Quelle que soit sa race et de qui qu'il soit fils.

246. Don Lope, plus galant homme que don Manricjue, rend plus franchement hommage à la vaillance de Carlos ; mais, au fond, il n'est pas moins obstiné dans son préjugé aristocratique.

24!t. Un peu de jactance encore se Iraiiit dans ce langage si plein et si fier; mais on s'en aperçoit à peine, tant la réplique de Carlos est attendue et tant elle résonne avec magnificence.

Il est difficile de ne pas se rappeler ici ce (juc l'auteur de Don Stinclie avait dit autrefois de lui-même, sur le même ton : Je ne doi-; qu'à moi s-oul loule ma renummée.

251. Pour rn quelque sorte alourdit ce couplet si vif et si viril. « Quand pour est suivi d'un verbe, il ne faut ni adverbe entre eux, ni rien qui tienne lieu d'adverbe. » (Voltaire.) Ces construrrtrtions hardies, où la pré]osition est séparée par plusieurs mots de l'in-finitif qu'elle régit étaient condamnées par

A'augelas. Corneille, suivant une longue tradition (cf. (Jode-froy, Lexique, II, 106), les emploie pourtant sans scrupule.

Voir notre «'dilion de Pompée, 1176.

M. Godcfioycite de nombreux exemples de tournures semblables, même eu prose.

25:}. « Cette tirade était digne d'être imitée par Corneille, et l'on voit ([ue, si elle n('tait pas dans l'espagnol, il l'aurait faite. Il est vrai que mon liras est mon pcre est trop forcé. » (^'oltaire.) Cela est, en elfet, bien espagnol; mais Carlos est ici dans le ton de son rôle et de sa situation. Voir la note du vers 1614.

2'>.""). Toutes les éditions])ubliées du vivant de Corneille donnent ennoblir.

On ne distinguait pas alors entre les deux orlhogra|)hes et les deux sens, propre et figuré.

2)6. De qui qu'il..., cacophonie, (lit Voltaire, et Voltaire n'a])as tort, malgré l'usage favorable à Corneille,

Qu'on ne conteste plus.

D. MANRIQUK

Encore un mot, de grâce.

D. ISABELLE

Don Manrique, à la lin, c'est prendre trop d'audace. Ne puis-je l'anoblir si vous n'y consentez?

D . MANRIQUE

Oui, mais ce rang n'est dû qu'aux hautes dignités; 260 Tout autre qu'un marquis ou comte le profane.

D. ISABELLE, <i CcirloS

Eh bien! seyez-vous donc, marquis de Santillane, Comte de Peùafiel, gouverneur de Burgos. Don Manrique, est-ce assez pour faire seoir Carlos? Vous reste-t-il encor quelque scrupule en l'âme? 265 [D. Manrique et D. Lope se lèvent, et Carlos se sied.)

D. MANRIQUE

Achevez, achevez; faites-le roi. Madame :

Par ces marques d'honneur l'élever jusqu'à nous,

C'est moins nous l'égalier que l'approcher de vous.

Ce préambule adroit n'était pas sans mystère;

Et ces nouveaux serments qu'il nous a fallu faire 270

Montraient bien dans votre âme un tel choix préparé.

Enfin vous le pouvez, et nous l'avons juré.

Je suis prêt d'obéir; et, loin d'y contredire,

Je laisse entre ses mains et vous et votre empire.

257. Don Manrique est toujours des 264. Ce beau mouvement dramatique,

trois le j[^]lus revêche. qui humilie les comtes en exallant

258. On aime cette révolte fière de D. Isabelle : c'est la reine qui parle,

Carlos, est aussi un trait de caractère : c'est la revanche d'un cœur délicat

„ autant (tue hier. L'apostrophe à don

.j^is une rcinc qui est aussi une femme Manrique souligne, par son ironie,

oliensL-e. cette petite vengeance. On remarquera

261. Don Manri([ue, intelligence à la précision et la vérité des jeux de

part, est le Saint-Simon de la Cas- scène. Corneille ne dédaignait pas ces

tille : la hiérarchie n'a pas de secret détails extérieurs, sans lesquels la pein-

pour lui. Le plaisant, c'est que D. Isa- ture de l'intérieur de l'âme resle tou-

l)elle va J)réciqément, soit par malice, jours un peu abstraite,

soit J)ar colère et amour tout à la fois, 266. Toujours don Manrique ! et

faire Carlos marquis, c'est-à-dire lui toujours même maladresse agressive

conférer Je tilrc immédiatement supé- dans l'expression de son orgueil. Il

rieur

:elui de comte. n'a pas le sens du ridicule.

ACTEI, SCENEIII 55

Je sors avant ce choix, non que j'en sois jaloux, 275
Mais de peur que mon front n'en rougisse pour vous.

D . ISABELLE

Arrêtez, insolent : votre reine pardonne
Ce qu'une indigne crainte imprudemment soupçonne;
Et, pour la démentir, veut bien vous assurer
Qu'au choix de ses États elle veut demeurer; 280
Que vous tenez encor même rang dans son âme;
Qu'elle prend vos transports pour un excès de flamme,
Et qu'au lieu d'en punir le zèle injurieux,
Sur un crime d'amour elle ferme les yeux.
Madame, excusez donc si quelque antipathie 285

D . ISABELLE

Ne faites point ici de fausse modestie; J'ai trop vu votre orgueil pour le justifier. Et sais bien les moyens de vous humilier.

Soit que j'aime Carlos, soit que par simple estime Je rende à ses vertus un honneur légitime, 290

Vous devez respecter, quels que soient mes desseins. Ou le choix de mon cœur, ou l'œuvre de mes mains. Je lai fait votre égal; et, quoiqu'on s'en mutine.

280. L'édition de 1G55 donne « aux rompu. » (^Voltaire.) La critique qui

choix ». Selon Voltaire, demeurer au porte sur la forme est un peu dure;

choix est un barbarisme. Le sens de celle qui porte sur la suite des idées

s'en tenir a est pourtant bien clair et ne ne paraît pas juste : don Manrique,

paraît pas incorrect : demeurer un vloioi.i, embarrassé, parle dantipathie, pour

c'est se renfermer f/«H5 les limites de ce ne pas laisser accuser son orgueil

choix. jaloux; D. Isabelle lui fait entendre

284. « Cette réplique de don Isabelle quelle a jcnétre ses vrais sentiments, n'est-clle pas jolie? bien espa}j;nole, et 289. Elle tient à réserver l'avenir, bien féminine? m (E. Deschanel, le Non seulement elle a la possession de Romuulismc des classiques.) soi-même, mais elle raisonne comme

285. Devant la fermeté de D. Isa- raisonnent les femmes de Corneille, belle, don Manrique bat en retraite; 293. Quoiqu'on s'en jtiutine, quand on mais il n'est pas moins maladroit à devrait se révolter contre les honneurs reculer qu'à attaquer, et le mot d'«;)- que je lui destine. Voir Cinnu, 1090; tipatliie, qu'il prononce, découvre le Kodo^une, 1217; A'iroméde, 388. Cette fond de son àme envieuse, attitude énergique, un peu mena(.ante

286. « Faire de fausse modestie, barba- même, ne doit pas nous cacher ce risnic. Il faut : n'a/fectez point ici de qu'elle est destinée à cacher aux comtes : fausse modestie. Mais il ne s'agit pas de la rare ingéniosité de l'artifice par modestie quand Manricje parle d'an- le quel U. Isabelle va sortir d'omt

ipalliie : c'est jouer au propos inter- bar

Sachez qu'à plus encor ma faveur le destine.

Je veux qu'aujourd'hui même il puisse plus que moi

J'en ai fait un marquis, je A'eux qu'il fasse un roi.

S'il a tant de valeur que vous-mêmes le dites,

Il sait quelle est la vôtre, et connaît vos mérites,

l'^t jugera de vous avec plus de raison

Que moi, qui n'en connais que la race et le nom.

Marquis, prenez ma bague, et la donnez pour marque

Au plus digne des trois que j'en fasse un monarque.

Je vous laisse y penser tout ce reste du jour.

Rivaux ambitieux, faites-lui votre cour : Qui me rapportera l'anneau que je lui donne R.ecevra sur-le-champ ma main et ma couronne.

Allons, reines, allons, et laissons-les juger De quel coté l'amour avait su m'engager.

301. K La bague du marquis vaut bien l'anneau royal d'As- trate. Cela est tout espagnol. » (Voltaire.) Corneille écrit une tra-

gi-comédie, mais il est loin d'être un Quinault. Ces sortes de ressorts dramatiques ne sont absolument blâmables, ce semble, que lorsqu'ils dispensent le poète de nouer el.

de dénouer les situations. Ici, le don de l'anneau à Carlos prépare une situation dont l'auteur lui-même reconnaîtra la nouveauté.

30-2. On ne peut accepter ici la ponctuation de l'édition des Grands Ecrivains :

Au plus digne des trois, que j'en fasse naître [monarque.

Si on l'acceptait: on tomberait sous le coup de l'arrêt, d'ailleurs risiblement sévère, de Voltaire : « Barbarisme et solécisme! » Il est clair qu'après avoir

critiqué, comme nous l'avons fait déjà, {

le sens trop vague du substantif marque "

il faut supprimer la virgule et com-

prendre : à celui des trois qui est le -

plus digne d'être choisi par moi. Il n'y a pas de virgule dans l'édition de 1650.

304. Ici encore, je modifie la ponctuation de l'édition des Grands Ecrivains, et je lis : « Rivaux ambitieux... », 1 sans virgule, comme dans l'édition publiée en 1650 chez Aug. Courbé et dans l'édition de 1682. — M. Marty-Laveaux rapproche de cette fin de scène la première scène du troisième acte des Amants magnifiques. .

D. MANRIQUE. D. LOPE. D. ALVAR, CARLOS

D. LOPE Eh bien! seigneur marquis, nous direz-vous, de grâce, Ce que, pour vous gagner, il est besoin qu'on fasse ? 310 Vous êtes notre juge, il faut vous adoucir.

CARLOS

Vous y pourriez peut-être assez mal réussir. Quittez ces contre-temps de froide raillerie.

D. MANRIQUE

Il uen est pas saison, quand il faut qu'on vous prie.

CARLOS

Xe raillons, ni prions, et demeurons amis. 315

Je sais ce que la Reine en mes mains a remis; J'en userai fort bien : vous n'avez rien à craindre; Et pas un de vous trois n'aura lieu de se plaindre.

Je n'entreprendrai point de juger entre vous Qui mérite le mieux le nom de son époux : 320

Je serais téméraire, et m'en sens incapable; Et peut-être quel-qu'un m'en tiendrait récusable. Je m'en récusé donc, afin de vous donner Un juge que sans honte on ne peut soupçonner :

Var. : leurs par l'insistance outragusc tlti

Eh bien: seigneur marquis qu'e>t-il bosoin comte, a ses raisons pour garder une

■qu'on lasse réserve un peu raide.

Pour avoir quelque part en votre bonne grâce? 314. // n'en est pas saison, ce n"en

(1650-56.) est pas le moment.

Le caractère de don Lope se soulicit: Seigneur, il n'est saison que de verser des

moins maussade et plus maître de lui [larmes.

<|ue don Manrique, ce comte est un OEdipe, 19*6.)

•< honnêlc homme » qui sait flatttr Don Manrique est trop guindé dans

tour à tour et railler. son orgueil pour rivaliser heureusement

•U3. C'est-à-dire : ces railleries (jui d'ironie avec don Lope.

viennent mal à propos. Si le brillant 321. A son tour, il se dérobe, par

don Lope, avec une bonne humeur une fuite non moins habile, au fond,

dédaigneuse, a pris son j)arti de sa «jue celle de la reine; mais, en véri-

■ <léconvei)uc, Carlos, plus soldat que table héros cornélien, «
il fuit pour

<o\irlisan, profondément blessé d'ail- mieux combattre ».

58 DON SANCHK D ARAGON

Ce sera votre épée, et votre bras lui-même. 325

Comtes, de cet anneau dépend le diadème : Il vaut bien un
combat; vous avez tous du cœur, Et je le garde....

D . LOPE

A qui, Carlos?

CARLOS

A mon vainqueur.

Qui pourra me l'ôter lira rendre à la Reine : Ce sera du plus
digne une preuve certaine. 330

Prenez entre vous l'ordre et du temps et du lieu; Je m'y ren-
drai sur l'heure, et vais l'attendre. Adieu.

SCENE V D. MANRIQUE, D. LOPE, D. ALVAR

D. LOPE

Vous voyez l'arrogance.

D. ALVAR

Ainsi les grands courages Savent en généreux repousser les outrages.

D . MANRIQUE

Il se méprend pourtant, s'il pense qu'aujourd'hui 335 Nous daignons mesurer notre épée avec lui.

D . ALVAR

Refuser un combat!

328. « Gela est digne de la tragédie en l'oiis oijcz. » (Marty-Laveaux la plus sublime. Uès qu'il s'agit de grandeur, il y en a toujours dans les pièces espagnoles. » (Voltaire.) C'est bien louer les Espagnols, mais ce n'est pas louer assez Corneille.

331. C'est-à-dire : réglez entre vous l'heure et le lieu de ces trois rencon- 330. A force d'être infatué de sa

très successives. grandeur, don Manrique en devient

333. Vail. : Voyez-vous l'arrogance ? ridicule. La contagion de son arrogance (1G5()-Ô6.) « Thomas Corneille, dans *gagne don Lope*, qui avait paru moins l'édition de 1692, a changé vous voyez aveuglé par les préjugés.

334. Parla sympathie qu'il manifeste envers Carlos, don Alvar se concilie de J)lus en plus la nôtre. Seul, il ic daignera » se mesurer avec cet aventurier.

ACTE I , S C E N i: V

D . LOPE

Des généraux d'armée, Jaloux de leur honneur et de leur renommée. Ne se commettent point contre un aventurier.

D. ALVAR

Ne mettez point si bas un si vaillant guerrier : 340

Qu'il soit ce qu'en voudra présumer votre haine, Il doit être pour nous ce qu'a voulu la Reine.

D . LOPE

La Reine qui nous brave, et, sans égard au sang. Ose souiller ainsi l'éclat de notre rang!

D . ALVAR

Les rois de leurs faveurs ne sont jamais comptables , 345 Ils font, comme il leur plaît, et défont nos semblables.

Envers les majestés vous êtes bien discret. Voyez-vous cependant qu'elle l'aime en secret?

D. ALVAR

Dites, si vous voulez, qu'ils sont d'intelligence, Qu'elle a de sa valeur si haute confiance 350

Qu'elle espère par là faire approuver son choix, Et se rendre avec gloire au vainqueur de tous trois.

339. Dans l'Épître de Don Sunchc , Corneille écrit : " Deux de ses rivaux sont trop jaloux de leur rang pour se commettre avec lui. »

Vah. : Il doit être pour vous

345. On trouvera plus loin (vers 3T4) comptable employé dans un sens analogue : les rois n'ont pas de compte à rendre.

Il est de tout son sang comptable à sa patrie. (Horace, 1027. i

« Cela n'était pas vrai dans ce temps-là : un roi de Castille ou d'Aragon n'avait pas le droit de destituer un homme titré. » (Voltaire.) Cela avait dû être vrai sous Louis XIII ou plutôt sous Richelieu. Au reste, ce sont là

des maximes qu'on retrouve à foison chez Rotrou et les contemporains :

Dans les desseins d'un roi, coïncident dans ceux des dieux.

De fidèles sujets doivent fermer les yeux, Et, soumettant leur sens au pouvoir des couronnes.

Quelles que soient les lois, croire qu'elles sont [bonnes.

(Rotrou, Antigone, IV, ri.) Les rois mêmes s'expliquer doivent être obéis. (Id., Heureuse constance, II, 2.)

La volonté des rois par l'effort seul s'explique: On suit leur passion aveugle ou tyrannique. Et toujours un sujet se porte justement à l'exécution de leur commandement.

(Id., Heureux naufrage, V, 2.)

C'est aux sujets enlin dobéir et se taire. (Id., Coéroès, IH, 1.)

V.vR. : Envers leurs majestés, (16U

DON SANCHI-: D ARAGON

Qu'elle nous hait dans l'âme autant qu'elle l'adore : C'est à nous d'honorer ce que la Reine honore.

D. IMANRIQUE

Vous la respectez fort; mais y prétendez-vous? 355

On dit que l'Aragon a des charmes si doux

D. ALVAR

Qu'ils me soient doux ou non, je ne crois pas sans crime

Pouvoir de mon pays désavouer l'estime;

Et, puisqu'il m'a jugé digne d'être son roi.

Je soutiendrai partout l'état qu'il fait de moi. 360

Je vais donc disputer, sans que rien me retarde, Au marquis don Carlos cet anneau qu'il nous garde; Et, si sur sa valeur je le puis emporter, J'attendrai de vous deux qui voudra me l'ôler : Le champ vous sera libre. 365

D. LOPE

A la bonne heure, comte; Nous vous irons alors le disputer sans honte : Nous ne dédaignons point un si digne rival ; Mais, pour votre marquis, qu'il cherche son égal.

353. Hait semble bien fort : don Alvar, ■ désintéressé, exagère comme à plaisir pour exciter la jalousie de don Manrique. Mais celui-ci se défie de don Alvar, comme il s'est déjà défié de la reine, et il le lui fait sentir par une insinuation, d'ailleurs inoll'ensive.

3Go. L'état, l'estime : voir nos éditions d'Horace, 538; Ciiinti, 11 o; Nicnniède, 539, 1453, et le vers 408 de Doit Sanchn. C'est par point d'honneur que ■ lion Alvar fait ligure de prétendant.

36.5. On se souvient ici du jeune et vaillant don Sanche qui disputa Cliimène à Rodrigue : « Faites ouvrir le a;hamp ! »

368. Mauvaise défaite : don Manrique est, des trois prétendants, celui que la fin du premier acte laisse en moins bonne posture. — « Voilà le premier acte : charmant, vif, grandiose, bien coupé, bien posé, et des plus émou-

Ah

pièce

continuait

du même train dont elle commence, elle serait une des plus captivantes et des plus j)opulaires du théâtre de Corneille. Mais il était bien difficile de se soutenir à celte hauteur. Nous devons aller jusqu'au cinquième acte retrouver un intérêt égal. » (E. Deschanel , le Romantisme des classiques, l'"" série.)

D. ISABELLE. BLANCHE

D. ISABELLE

Blanche, as-tu rien connu d'égal à ma misère?

Tu vois tous mes désirs condamnés à se taire, 370

Mon cœur faire un beau choix sans l'oser accepter,

Et nourrir un beau feu sans l'oser écouter.

Vois par là ce que c'est, Blanche, que d'être reine :

Comptable de moi-même au nom de souveraine,

Et sujette à jamais du trône où je me voi, 375

Je puis tout pour tout autre, et ne puis rien pour moi.

o sceptres! s'il est vrai que tout vous soit possible, Pourquoi ne pouvez-vous rendre un cœur insensible?

369. « Cette scène et toutes les longues dissertationâ sur l'amour et la fierté ont toujours un défaut; et ce vice, le plus grand de tous, c'est l'ennui. On ne va au théâtre que pour être ému... Les scènes suivantes de cet acte sont à peu près dans le même goût, et tout le nœud consiste à différer le combat annoncé, sans aucun événement qui attache, sans aucun sentiment qui inti-resse. » (Voltaire.) Plus loin, Voltaire ajoute avec un dédain ([ui passe vraiment les bornes : « Que dire d'un pareil galimatias ?

Il faut se taire et ne pas continuer d'inutiles remarques sur une pièce

qu'il n'est pas possible de lire. » Cet acte, assurément, ne vaut pas le premier; il est froid et souvent précieux; c'est peut-être le moins bon de la pièce. Mais il est curieux dans sa subtilité et rappelle les anciennes comédies de Corneille, (|ui en vante la » délicatesse » dans son Examen.

Voilà, voilà que c'est, Blanche, que d'être reine. (tCïO-GO.)

Voi, sans s, ici comme (loi au vers

62 DON S ANCHE d'aRAGON

Pourquoi permettez-vous qu'il soit d'autres appas,
Ou que l'on ait des yeux pour ne les croire pas? 380

BLANCHE

Je présumais tantôt que vous les alliez croire :
J'en ai plus d'une fois tremblé pour votre gloire.
Ce qu'à vos trois amants vous avez fait jurer
Au choix de don Carlos semblait tout préparer :
Je le nommais pour vous. Mais enfin par l'issue 385
Ma crainte s'est trouvée heureusement déçue;
L'effort de votre amour a su se modérer :
Vous l'avez honoré sans vous déshonorer,
Et satisfait ensemble, en trompant mon attente,

La grandeur d'une reine et l'ardeur d'une amante. 390

D, ISABELLE

Dis que, pour honorer sa générosité.

Mon amour s'est joué de mon autorité,

Et qu'il a fait servir, en trompant ton attente,

Le pouvoir de la Reine au courroux de l'amante.

D'abord par ce discours, qui t'a semblé suspect, 395 Je voulais
seulement essayer leur respect. Soutenir jusqu'au bout la dignité
de reine; Et, comme enfin ce choix me donnait de la peine,
Perdre quelques moments, choisir un peu plus tard : J'allais
nommer pourtant, et nommer au hasard; 400 Mais tu sais quel
orgueil ont lors montré les comtes, Combien d'affronts pour lui,
combien pour moi de hontes.

^'"* 394. Nous sommes en plein courant

Les trônes bien souvent portent des malhea- de galanterie
précieuse : ces conver-

[reuse; Qui, sous le joug brillant de leur autorité,

sations, ces analyses, ces distinctions,

Ont beaucoup de ?ujels et peu de liberté. ^^ ^^ rencontre a
chaque pas dans les

(Rotrou, Venceslas, U, 2.) romans du temps.

382. On sait ce qu'est la « gloire » 402. A propos des vers de
Pompée

pour une héroïne comédienne : c'est le (V, 3) et Rodogune (IV, 3), Voltaire

sentiment très vil" de ce qu'impose affirme à tort que l'un ne doit pas

l'honneur ou le devoir. Le devoir de avoir de pluriel, du moins dans le

D. Isabelle lui est dicté par sa fierté style noble. Sur cet emploi pluriel des

de reine. termes abstraits, si familier à Corneille,

388. Cette suivante, qui si ingénieu- et usité dès les temps les plus anciens

sèment entrechoque les mots les uns de la langue, M. Godefroy écrit seize

contre les autres, a dû connaître l'hôtel pages curieuses (Lexique I p 350-

de Rambouillet. 366). » ' i •

SCENE I

Certes, il est bien dur à qui se voit régner

De montrer quelque estime, et la voir dédaigner.

Sous ombre de venger sa grandeur méprisée, 405

L'amour à la faveur trouve une pente aisée;

A l'intérêt du sceptre aussitôt attaché,
Il agit d'autant plus qu'il se croit bien caché.
Et s'ose imaginer qu'il ne fait rien paraître
Que ce change de nom ne fasse méconnaître. 410
J'ai fait Carlos marquis, et comte, et gouverneur;
Il doit à ses jaloux tous ces titres d'honneur :
M'en voulant faire avare, ils m'en faisaient prodigue;
Ce torrent grossissait, rencontrant cette digue :
C'était plus les punir que le favoriser. 415
L'amour me parlait trop, j'ai voulu l'amuser;
Par ces profusions j'ai cru le satisfaire,
Et, l'ayant satisfait, l'obliger à se taire;
Mais, hélas! en mon cœur il avait tant d'appui
Que je n'ai pu jamais prononcer contre lui, 420
Et n'ai mis en ses mains ce don du diadème
Qu'afin de l'obliger à s'exclure lui-même.
xVinsi, pour apaiser les murmures du cœur,
]Mon refus a porté les marques de faveur;
Et, revêtant de gloire un invisible outrage, 425
De peur d'en faire un roi, je l'ai fait davantage :

406. Elle raisonne et disserte ; encore une des « beautés » de la conversation et du roman au xvii^e siècle.

410. Cliau[^]c se disait pour changement surtout quand il s'agissait d'exprimer un changement de sentiments. Toutefois, on le trouve pris dans un sens tout semblable à celui-ci, au vers 816 à! Horace. Voyez notre édition.

412. Il les doit aussi un peu à une certaine inclination secrète, faite de beaucoup d'admiration et déjà d'un peu d'amour, que D. Isabelle ose à peine s'avouer à elle-même.

414.- Rencontrant, en rencontrant, parce qu'il rencontrait ; voyez le vers 4.57. Elle s'analyse et s'explique elle-même, avec précision à la fois et ingénuité, car clic veut se tromper.

416. L'amuser, le tromper en le détournant sur un autre objet. Vove/.

Rodoirune, 1438. Cf. le vers 1423.

417. Ces profusions, cette profusion de lavesurs; encore un pluriel de nom abstrait.

Var. : en ces mains... (1650-53, et

424. C'est-à-dire : mon refus a pris les apparences de la faveur. On remarquera, à la fin du vers, cette omission de l'article.

425. L'outrage sensible ou insensible, c'est celui c|u'elle croyait faire à Carlos en l'excluant du nombre des prétendants ;

elle l'a « revêtu de gloire » en accordant à Carlos une compensation glorieuse. Ce style est bien alambiqué.

Outre qu'indifférente aux vœux de tous les trois J'espérais que
Tamour pourrait suivre son choix, Et que le moindre d'eux, de
soi-même estimable, Recevrait de sa main la qualité d'aimable.
430

Voilà, Blanche, où j'en suis; voilà ce que j'ai fait; Voilà les vrais
motifs dont tu voyais l'effet : Car mon âme, pour lui quoique ar-
demment j'essée, Ne saurait se permettre une indigne pensée ;
Et je mourrais encore avant que m'accorder 435

Ce qu'en secret mon cœur ose me demander. Mais enfin je
vois bien que je me suis trompée De m'en être remise à qui porte
une épée. Et trouve occasion, dessous cette couleur, De venger le
mépris qu'on fait de sa valeur. 440

Je devais par mon choix étouffer cent querelles; Et l'ordre que
j'y tiens en forme de nouvelles, Et jette entre les grands, amou-
reux de mon rang. Une nécessité de répandre du sang.

Mais j'y saurai pourvoir.

BLANCHE

C'est un pénible ouvrage 445 D'arrêter un combat qu'autorise
l'usage, Que les lois ont réglé, que les rois vos aïeux Daignaient
assez souvent honorer de leurs yeux : On ne s'en dédit point sans
quelque ignominie, Et l'honneur aux grands cœurs est plus cher
que la vie. 450

Vau

N'a consenti jamais à la moindre penscn. (1650-56.)

Nous déplaçons la virgule, que l'édition de 1682, suivie par Marty-Laveaux, met après pour lui. Cette ponctuation ne se comprend rien qu'avec le texte de 1650 donné par la variante : la moins pensée pour lui.

436. C'est ce (luc déclare aussi, avec la même hauteur d'orfeuil royal, l'italienne, aux vers 11-12 du Cid.

415'J. Drssous, préposition, (l'omine dethiri/i et dessus aux vers 95 et 21".

UenHOUH cette couleur il parle. il sollicite. [Suite du Menteur, 260.)

Couleur, prétexte, apparence. Nous

disons encore : sous couleur de...

Var. : Ont daigné bien souvent

450. C'est parler en suivante cornélienne. A Rodrigue, à tous les personnages héroïques de ce théâtre l'honneur est « plus cher que le jour ». Pour 31 ans, elle répète sous une autre forme ce qu'a dit plus haut 1). Isabelle.

D. ISABELLE

Je sais ce que tu dis, et n'irai pas de front

Faire un commandement qu'ils prendraient pour affront.

Lorsque le déshonneur souille l'obéissance,

Les rois peuvent douter de leur toute-puissance :

Qui la hasarde alors n'en sait pas bien user; 455

Et qui veut pouvoir tout ne doit pas tout oser.

Je romprai ce combat, feignant de le permettre,

Et je le tiens rompu si je puis le remettre.

Les reines d'Aragon pourront même m'aider.

Voici déjà Carlos que je viens de mander : 460

Demeure, et tu verras avec combien d'adresse

Ma gloire de mon âme est toujours la maîtresse.

D. ISABELLE. CARLOS, BLANCHE

D . ISABELLE

Vous avez bien servi, marquis, et jusqu'ici

Vos armes ont pour nous dignement réussi :

Je pense avoir aussi bien payé vos services. 465

Malgré vos envieux et leurs mauvais offices, J'ai fait beaucoup pour vous, et tout ce que j'ai fait Ne vous a pas coûté seulement un souhait. Si cette récompense est pourtant si petite

451. Z'e/io/it, directement, en les abor- 4Ô7. Feiptaut, en feignant, comme au

dant, en les heurtant de front, eu face, vers 414. Sur rompre, pour empêcher,

45i. « A une représentation de la annuler, voyez nos éditions classiques

pièce dont nous fûmes témoins, et qui ^e Cmn», 1j80; PoUj-ciule, 56, 1710;

eut lieu k l'époque où les parlements ^K^omcde, 20, 280.

refusaient d'enregistrer quelques édils 4o8. \ ah. : si je le puis remettre,

de Louis XV, ces vers furent applaudis {16oO-.}6.j

de manière à donner de l'inquiétude 4ul. \ au gouvernement, qui les fit supprimer

Demeure et sois témoin avec combien d'adresse (lf.50-oG.)

à la représentation suivante. .. (Paii.;,sot.) i^^. Elle répond à ce que Blanche lui

*""• a dit de sa « gloire » un moment me-

II sied moins d'offenser à qui tout est permis, née par son amour.

^ . (Rolrou, IpUigénie, II. 2.) 46.-, La situation est embarrassante.

Qui peut impunément prendre toute licence p Isabelle y fait preuve de beaucoup

Doit d'autant moins vouloir nu il a plus «le . ' ^ " • ' " ^ ' ^ . y • i ...

\

nuisiance. * ^ ^ sang-froid : cet exorde insinuant

(Id., Don Bernard, IV, i.; n'est pas sans finesse.

Qu'elle ne puisse aller jusqu'à votre mérite, 470

S'il vous en reste encor quelque autre à souhaiter, Parlez, et donnez-moi moyen de m'acquitter.

CARLOS

Après tant de faveurs à pleines mains versées, Dont mon cœur n'eût osé concevoir les pensées, Surpris, troublé, confus, accablé de bienfaits, 475

Que j'osasse former encor quelques souhaits!

D . ISABELLE

Vous êtes donc content; et j'ai lieu de me plaindre.

CARLOS

De moi ?

D . ISABELLE

De VOUS, marquis. Je vous parle sans feindre : Ecoutez. Votre bras a bien servi l'Etat, Tant que vous n'avez eu que le nom de soldat; 480

Dès que je vous fais grand, sitôt que je vous donne Le droit de disposer de ma propre personne, Ce même bras s'apprête à trou-

bler son repos, Comme si le marquis cessait d'être Carlos, Ou que
cette grandeur ne fût qu'un avantage 485

Qui dût à sa ruine armer votre courage. Les trois comtes en
sont les plus fermes soutiens : Vous attaquez en eux ses appuis et
les miens; C'est son sang le plus pur que vous voulez répandre;
Et vous pouvez juger l'honneur qu'on leur doit rendre, 490
Puisque ce même Etat, me demandant un roi, Les a jugés eux
trois les plus dignes de moi.

Peut-être un peu d'orgueil vous a mis dans la tête Qu'à venger
leur mépris ce prétexte est honnête : Vous en avez suivi la pre-
mière chaleur; 495

Mais leur mépris va-t-il jusqu'à votre valeur?

MO. C'est tout un discours, et qui se Voyez le Cid, 838, 873,
1253; Horace,

déploie avec autant de souplesse que 17(!; Pompée, 1449;
Meilleur, 840;

de diabolité habile. Holé, 1016, 14C7 ; Mcomède, 635.

Var

C'est d'un nouveau chrûen la première cha- . . . , . i . ,

\leur ^""^"" oot""^ méprise vous et votre valeur .'

{Polycucte, 936.

(IGoO, in-8o.)

ACTEII, SCENEII 67

X'en ont-ils pas rendu témoignage à ma vue?

Ils ont fait peu d'état d'une race inconnue,

Ils ont douté d'un sort c|ue vous voulez cacher :

Quand un doute si juste aurait dû vous toucher, 500

J'avais pris quelque soin de vous venger moi-même.

Remettre entre vos mains le don du diadème,

Ce n'était pas, marquis, vous venger à demi.

Je vous ai fait leur juge, et non leur ennemi;

Et, si sous votre choix j'ai voulu les réduire, 505

C'est pour vous faire honneur et non pour les détruire.

C'est votre seul avis, non leur sang que je veux ;

Et c'est m'entendre mal c|ue vous armer contre eux.

N'auriez-vous point pensé que, si ce grand courage Vous pouvait sur tous trois donner quelque avantage, 510 On dirait que l'État, me cherchant un époux, N'en aurait pu trouver de comparable à vous? Ah! si je vous croyais si vain, si téméraire

Madame, arrêtez là votre jusle colère;

Je suis assez coupable, et n'ai que trop osé, 515

Sans choisir pour me perdre un crime supjiosé.

Je ne me défends point des sentiments d'estime Que vos moindres sujets auraient pour vous sans crime. Lorsque je vois en vous les célestes accords Des grâces de l'esprit et des beautés du corps, 520

Je puis, de tant d'attraits l'âme toute ravie, Sur l'heur de votre époux jeter un œil d'envie;

498. Peu d'ëuil, peu de cas; voyez le J'épouse une princssi-e en qui les rfou.!: «records

vers ."ÎGO ^ ^"" grâces de l'esprit ai-ec celles dit corps

508. Sur ce témoin D. Isabelle est forment le plus brillant et plus ""O •"•^em-

très forte, car le nouveau marquis q^-^ ^^-.^^ orner une âme et parer un visage*!

semble être dans son tort; mais il tort qu'en apparence et elle est au fond

(Suréna. '■iS'i.j

sa complice. , •'--• ^F""^' * ^'«"gclas, La lîruyère

513. Mal-rc elle, elle v revient; elle (^ ^? <l"elques ,««-.5) regrettait la dispa-

veut savoir jusqu'à quel" point il a été "'.'«^ ^f ^' ^ " ^°* ^} français heur, qu. a

téméraire, et il ne lui déplaira peut- a.t /o«A.»/- et qu. sub-siste encore dans

être pas qu'il l'ait été à l'excès. '=' locution heur et malheur.
Dans la se-

51<J. Les accords, l'harmonie, exprès- """/.V" >;•!."!': du
xvii*' siècle, il avait

sion banale empruntée au langage de vieilli. Mais .1 survit en
des vers fameux

Ja galanterie .ontemporaine. '^ ^ "TM""* ^ _ '^ ^ ^ ^ " ^ "" ^ ^ ^ _

68 DON SAXCHI: D ARAGON

Je puis contre le ciel en secret murmurer

De n'être pas né roi pour pouvoir espérer;

Et, les yeux éblouis de cet éclat suprême, 525

Baisser soudain la vue, et rentrer en moi-même :

Mais que je laisse aller d'ambitieux soupirs,

Un ridicule espoir, de criminels désirs!...

Je vous aime, Madame, et vous estime en reine;

Et, quand j'aurais des feux dignes de votre haine, 530

Si votre âme, sensible à ces indignes feux,

Se pouvait oublier jusqu'à souffrir mes vœux;

Si, par quelque malheur que je ne puis comprendre.

Du trône jusqu'à moi je la voyais descendre.

Commençant aussitôt à vous moins estimer, 535

Je cesserais sans doute aussi de vous aimer.

L'amour que j'ai pour vous est tout à votre gloire : Je ne vous prétends point pour fruit de ma victoire; Je combats vos amants, sans dessein d'acquérir Que l'heur d'en faire voir le plus digne, et mourir; 540 Et tiendrais mon destin assez digne d'envie. S'il le faisait connaître aux dépens de ma vie. Serait-ce à vos faveurs répondre pleinement Que hasarder ce choix à mon seul jugement? 11 vous doit un époux, à la Castille un maître : 545

Je puis en mal juger, je puis les mal connaître. Je sais qu'ainsi que moi le démon des combats Peut donner au moins digne et vous et vos Etats; Mais du moins, si le sort des armes journalières

536. Voilà Ijien une idée toute cor- que le génie des anciens, l'esprit, bon

nélienne. L'amour, tel que l'entend ou mauvais, qui préside à la destinée

Corneille, est l'ait d'estime, d'admira- de chaque individu, ou même d'un

rien; chacun met plus de sa « gloire » État? « Ce démon de l'empire. » [Pul-

que de son c«-ur. chérie, 1002.)

538. Préléidre était alors actif et S}'- Leur chef nous a paru le démon des combats.

nonyme de réclamer ambitionner: u o((c (Toison, 3 V'».)

pouvez-vous méiendre-^ » (Cid, 1G05.) •^^^ - Journalières,
dont les succès va-

540. Sur heur, voyez la note du vers »"<^" ^^^^ JO"" " 1'^""*! ' ■

522. Dans l'Epître dédicatoire de Don La euerre &sl journa-
lière el sa. vicissitude

ς,,,,,i „ (■••II . •. TVT Laisse tout avenir dedans 1 incerliludc.

.>a«c/te, (jorneille écrit : «Nous ne voyons ISoukoninbc 187)

autre chose dans les comédies que des „_ La fortune est
souvent journalière'.

amants qui vont mourir s'ils ne possè- {Toison d'or, I, 2.)

dent ce (ju'ils aiment... » « Les armes sont yo(/rH«/jére5 »
(Fénelon,

Ce démon, qu'est-ce autre chose Dialogues des morts

ACTEII, SCÈNEII 60

En laisse par ma mort de mauvaises lumières, 550

Elle m'en ôtera la honte et le regret;

Et même, si votre âme en aime un en secret,

Et que ce triste choix rencontre mal le votre,

Je ne vous verrai joint, entre les bras d'un autre,

Reprocher à Carlos par de muets soupirs 555

Qu'il est l'unique auteur de tous vos déplaisirs.

D. ISABELLE

Je ne cherche point d'excuse à douter de ma flamme, Marquis;
je puis aimer, puisqu'enfin je suis femme; Mais, si j'aime, c'est
mal me faire votre cour Qu'exposer au trépas l'objet de mon
amour; 560

Et toute votre ardeur se serait modérée xV m'avoir dans ce
doute assez considérée : Je le veux éclaircir, et vous mieux éclair-
cir, Afin de vous apprendre à me considérer.

Je ne le cèle point; j'aime, Carlos, oui, j'aime; 565 Mais
l'amour de l'État, plus fort que de moi-même, Cherche, au lieu de
l'objet le plus doux à mes yeux, Le plus digne héros de régner en
ces lieux ; l'État, craignant que mes feux osassent me séduire, J'ai
voulu m'en remettre à vous pour m'en instruire. 570 Mais je crois
qu'il suffit que cet objet d'amour Perde le trône et moi, sans
perdre encor le jour : Et mon cœur, qu'on lui vole, en souffre as-
sez d'alarmes Sans que sa mort pour moi me demande des
larmes.

550. Lumières dans le sens de clairs, sens de en suivi du par-
ticipe présent,

indices, preuves plus ou moins claires A me défendre mal je
les aurais trahis, ou obscures. On verra ce mot pris dans , (Cid,
1+88.)

un sens analogique au vers 1147. 566. Cette raison d'Etat, trop sou-

556. /)(Y''''S'''. cf. la note 4 de la p. 29. vent invoquée, refroidit un peu des

560. Cola est bien « enveloppé »; sentiments d'ailleurs très délicats, bien

mais la situation est délicate, et L). Isa- ((uc l'expression en soit curieusement

belle ne peut s'expliquer plus clairement- subtile. }>1. Cioticfroy critique, comme

ment. D'ailleurs, elle semble lire des irrégulières, les tournures plus fort

tout plaisir tout féminin et romanesque à que l'aniour) de moi-même, et dans le

com|)li(|uer encore des énièmes galantes, vers suivant, le plus divin héros de /c^'/ic/-,

562. C'est-à-dire : si, dans ce doute pour : le héros le plus digne de ré-

ou vous étiez sur la nature de mes gner. C'est une inversion forcée, sentiments, vous aviez plus songé à 569. Hicci mauvais style abstrait,

nioi. Il y a, chez Corneille, d'inconnu- pour : craignait d'être égarée par mes

brables exemples de à employé dans le sentiments.

CARLOS

Ah ! si le ciel tantôt me daignait inspirer 575 J

En quel heureux amant je vous dois révéler, j

Que par une facile et soudaine victoire j

D.ISABELLE

Ne pensez qu'à défendre et vous et votre gloire. '

Quel qu'il soit, les respects qui l'auraient épargné

Lui donneraient un prix qu'il aurait mal gagné; 580

Et céder à mes feux plutôt qu'à son mérite

Ne serait que me rendre au juge que j'évite.

Je n'abuserai point du pouvoir absolu |

Pour défendre un combat entre vous résolu; I

Je blesserais par là l'honneur de tous les quatre : 585 | Les lois
vous l'ont permis, je vous verrai combattre; \

C'est à moi, comme reine, à nommer le vainqueur. j

Dites-moi, cependant, qui montre plus de cœur? Qui des trois
le premier éprouve la fortune ?

CARLOS I

Don Alvar. |

D . ISABELLE

Don Alvar!

CARLOS i

Oui, don Alvar de Lune. 590

D. ISABELLE j

On dit qu'il aime ailleurs.)

CARLOS

On le dit; mais enfin 'i

Lui seul jusqu'ici tente un si noble destin. a

D.ISABELLE I

Je devine à peu près quel intérêt l'engage; 1

Et nous verrons demain quel sera son courage. î

577. Carlos n'a pas compris les sous- d'un passage, s'est corrigé dans les j entendus de D, Isabelle, ou est trop éditions postérieures. J

respectueux pour comprendre à demi- Ce n'est pas, en effet, ce qui plus m'embarrasse-

mot.

asse.

{Sertorius, IV, 2.j

Var. : Ne songez qu'à défendre..

in-4° et in-8°.)

/lus, \)Our]c plus, très fréqueii -hez Corneille, qui pourtant,
en plus " ' (16bO-50.)

.>88. / lus,pour \cph,s, très irequent ^i-^^^ ,1^ m,,iug jus-
qu'ici lui seul s'est engagé.

ACTE II, SCENE III

CARLOS

Vous ne m'avez donné que ce jour pour ce choix. 595

D. ISABELLE

J'aime mieux au lieu d'un vous en accorder trois.

CARLOS

Madame, son cartel marque cette journée.

D. ISABELLE

C'est peu que son cartel, si je ne l'ai donnée :

Qu'on le fasse venir pour la voir différer.

Je vais pour vos combats faire tout préparer. GOO

Adieu. Souvenez-vous surtout de ma défense;

Et vous aurez demain l'honneur de ma présence.

SCENE III

Consens-tu qu'on diffère, honneur? le consens-tu?

Cet ordre n'a-t-il rien qui souille ma vertu?

N'ai-je point à rougir de cette déférence 005

Que d'un combat illustre achète la licence ?

Tu murmures, ce semble? Achève; explique-toi.

La Reine a-t-elle droit de te faire la loi ?

Tu n'es point son sujet, l'Aragon m'a vu naître.

O ciel! je m'en souviens, et j'ose encor paraître! 610

Et je puis, sous les noms de comte et de marquis.

D'un malheureux pêcheur reconnaître le fils !

60: ^ . Ces apostrophes tout abstraites, cette forme active empruntées à nos

dont Corneille abuse un peu, ont été vieux auteurs.

ridiculisées par Scarron . Jodclet 604. Sa « vertu », c'est ici son hon-

s'adresse à ses dents qu'il nettoie : neur, sa renommée de bravoure. C'est

Soyez nettes, mes dents, l'honneur vous le le sens latin. Voyez le même mot dans

[commande, un sens analogue au vers 159.

Dans un monologue burlesque en 606. A' vu. : (^hj d'un combat... (1055.)

stances, Béatrix s'écrie de même : Il faut avouer qu'avec qui le sens pa-

Pleurez, pleurez, mes yeux: l'honneur vous le raîtrait plus clair : cette déférence au

[commande, prix de laquelle j'achète le droit de

On trouvera encore consentir pris acti- me battre.

vement aux vers 1009 et 1444. InL Go- 609. Var. : L'Aragon t'a vu naître.

defroy cite de nombreux exemples de (1055.)

Honteuse obscurité, qui seule me fais craindre ! Injurieux destin, qui seul me rends à plaindre ! Plus on m'en fait sortir, plus je crains d'y rentrer. Et crois ne t'avoir fui que pour te rencontrer. Ton cruel souvenir sans fin me persécute; Du rang où l'on m'élève il me montre la chute. Lasse-toi désormais de me faire trembler ; Je parle à mon honneur, ne viens point le troubler. Laisse-le sans remords m'approcher des couronnes, Et ne viens point m'ôter plus que tu ne me donnes. Je n'ai plus rien à toi : la guerre a consumé Tout cet indigne sang dont tu m'avais formé; J'ai quitté jusqu'au nom que je tiens de ta haine, 025

Et ne puis.... Mais voici ma véritable reine.

D. ELVIRE, CARLOS

D. ELVIRE

Ah! Carlos, car j'ai peine à vous nommer marquis,

Non qu'un titre si beau ne vous soit bien acquis,

Non qu'avecque justice il ne vous appartienne.

Mais parce qu'il vous vient d'autre main que la mienne, 630

Et que je présumais n'appartenir qu'à moi

D'élever votre gloire au rang où je la voi.

(ilo. Ou n'aime pas ce mot de hoiitciisr, <jui semble dicté par un mauvais sentiment, pas plus que plus bas :

((<et indigne sang ». Mais cette naissance n'est « lionteusc » que rclali veulent aux dignités que Carlos a déjà reçues et aux ambitions qu'il peut nourrir encore. Il ne faut pas oublier ff[u'il (Init avoir les senliments et \\n peu les préjuges du milieu où bientôt il j)rendra sa place naturelle.

<i20. Var. :Ne le viens J)ioit troubler. l(jô0-56.) — Rien n'est plus artificiel

(jiie cette sorte de monologue-dialogue.

(j'2C>. Ma véritable reine, la reine future de l'Aragon où il est né.

621). Vaugelas et Ménage autorisaient avccqtie devant une consonne, mais Corneille est un des poètes qui l'emploient le plus rarement au xvii^e siècle, et qui J)rérùreut, même devant une

consonne, wcc, seul usité de nos jours. \\ a corrigé un certain nombre de vers où nvecqiie était employé. Voyez potirtant le CiJ, 8b7.

ACTE II , SCENE IV

Je me consolerais toutefois avec joie

Des faveurs que sans inoi le ciel sur vous déploie,

Et verrais sans envie agrandir un héros, G35

Si le marquis tenait ce qua promis Carlos,

S'il avait comme lui son bras à mon service.

Je venais à la Reine en demander justice;

!Mais, puisque je vous vois, vous m'en ferez raison.

Je vous accuse donc, non pas de trahison, 640

Pour un cœur généreux cette tache est trop noire, Mais d'un peu seulement de manque de mémoire.

CARLOS

Moi, Madame?

D. EL VI RE

Ecoutez mes plaintes en repos.

Je me plains du marquis, et non pas de Carlos. Carlos de tout son cœur me tiendrait sa parole ; 645 Mais ce qu'il ma donné, le

marquis me le vole; C'est lui seul qui dispose ainsi du bien d'autrui, Et prodigue son bras quand il n'est plus à lui. Carlos se souviendrait que sa haute vaillance Doit ranger don Garcie à mon obéissance; 650

Qu'elle doit aliermir son sceptre dans ma main ; Qu'il doit m'accompagner peut-être dès demain; Mais ce Carlos n'est plus, le marquis lui succède, Qu'une autre soif de gloire, un autre objet possède. Et qui, du même bras que m'engageait sa foi, 655

Entreprend trois combats pour une autre que moi. Hélas! si ces honneurs dont vous comble la Reine Réduisent mon espoir en une attente vaine ;

Gilô. Ce n'est pas le seul exemple, chez Corneille ni , d'ailleurs , aii XVII'- siècle, d'agrriiidir avant pour régime un nom de personne.

Elle a voulu le perdre, et non pnf m'agrnrndir. {.Mcomede. iVoS,j

o39. J'ou.<t m'en ferez raison, vous m'en rendrez compte; ceci est ironique et dit avec \in f-ourirc. Au vers 1342 on trouvera se faire rnison avec une nuance dilTércnte de sens.

Var

Carlos de tnut .^ou cœur me garderait parole. (1650-6J.) 605. Vau. :

Et qui. du même bras qui m'était cnpapé, Entrepreuil troi;-combats, même sans mon [congé, (1650-56.) 6j8. a propos du

vers 386 de

Si les nouveaux desseins que vous en concevez
Vous ont fait oublier ce que vous me devez, 660
Rendez-lui ces honneurs qu'un tel oubli profane,
Rendez-lui Peùafiel, Burgos, et Santillane;
L' Aragon a de quoi vous payer ces refus.
Et vous donnei' encor quelque chose de plus.

c A R [. o s Et Carlos, et marquis, je suis à vous, Madame. 665

Le changement de rang ne change point mon âme ; Mais vous
trouverez bon que, pai' ces trois défis, Carlos tache à payer ce que
doit le marquis. Vous réserver mon bras noirci d'une infamie, At-
tirerait sur vous la fortune ennemie, 670

Et vous hasarderait, par cette lâcheté.

Au juste châtiment qu'il aurait mérité.

Quand deux occasions pressent un grand courage. L'honneur
à la plus proche avidement l'engage. Et lui fait préférer, sans le
rendre inconstant, 675

Celle qui se présente à celle qui l'attend. Ce n'est pas, toute-
fois. Madame, qu'il l'oublie; Mais, bien que je vous doive immoler
don Garcie, J'ai vu que vers la Reine on perdait le respect, Que
d'un indigne amour son cœur était sus]ect; 680

Nicomcdr, Voltaire conteste <iii"oii puisse dire réduire en
pour réduire a. M. GodcfrOY cite pourtant plusieurs exemples de
cette tournure eniprunt(-s aux meilleurs auteurs.

6C4 . Quel intérêt pou\oiis -nous prendre à cette l'roide jalou-
sie ? à ces promesses indécises dans rcxi)ressioa et pourtant sui-
Tisamment claires au fond ? Il est heureux ([u'on ne puisse
sou])çonner encore c|u"Elvire va se trouver la sœur de Carlos.

(168. IVirher de est aujourd'hui))his usité que lâcher li. Cor-
neille emploie; les deux tournures, et f^itln; repousse la distinc-
tion ([uc. les j;raniniariens ont essaye: d'établir entre elles.

O rage! ù dé.-^espoir l ù vieilies^r ennemie I (t'id. 2J7.İ

Var

Je sais que je vous dois le sang- de don Garcie, IMais j'ai vu qu'à
la reine on perdait le respect, Que d'une iudiy ne amour son cœur
était suspect. (IG:.o-r5o.)

o79. J'ers,))our envers, très frécpient chez Corneille et très
français :

Aujourd'hui seulement on s'acquitte vers eux.

{Horace, IVJ'i.) Littré remarque que vers et envers sont éty-
niologiquement le même mot; les meilleui'S auteurs, Pascal, Mo-
lière, Hacine, Voltaire, ont employé l'un))our l'autre. Voyez les
vers 698, 718, 7;J7. 789. i:}Jo.

o80. M. Godcl'roy signale cet « emploi remarquable » do sus-
pect. Il n'a rien, ce nous sembJe, d'extraordinaire.

l^our m'avoir honoré je l'ai vue outragée,

Et ne puis m'acquitter qu'après l'avoir vengée,

D . E L ^ I I I E

C'est rae faire une excuse où je ne comprends rien, Sinon que son service est préférable au mien. Qu'avant que de me suivre on doit mourir pour elle, 085 Et qu'étant son sujet, il faut mètre infidèle.

c A I I L o s Ce n'est point en sujet que je cours au combat : Peut-être suis-je né dedans quelque autre lùat; Mais, par un zèle entier et pour lune et pour l'autre, J'embrasse également son service et le vôtre; 090

Et les plus grands périls n'ont rien de hasardeux Que j'ose refuser pour aucune des deux. Quoique engagé demain à combattre pour elle. S'il fallait aujourd'hui venger votre querelle. Tout ce que je lui dois ne m'empêcherait pas 095

De m'exposer pour vous à plus de trois combats. Je voudrais toutes deux pouvoir vous satisfaire, ^ous, sans manquer vers elle; elle, sans vous déplaire : Cependant je ne i)uis servir elle ni vous Sans de l'une ou de l'autre allumer le courroux. 700

Je plaindrais un amant qui souffrirait mes peines, Et, tel pour deux beautés que je suis pour deux reines, Se verrait déchiré par un égal amour.

Tel que sont mes respects dans l'une et l'autre cour : L'âme d'un tel amant, tristement balancée, 705

Sur d'éternels soucis voit flotter sa pensée; Et, ne pouvant résoudre à quels vœux se borner, N'ose rien acquérir, ni rien abandonner : Il n'aime qu'avec trouble, il ne voit qu'avec crainte;

086. A'ah. : Et qu'étant mon sujet... mais (-'est un jicii lui (jui la crée cti

(IGTiô et 56.) sObtinant à aimer et à servir deu.x

688. Dedans, employé rommc pié- femmes, deux princesses à la fois. loi,

position; voyez le vers 217. «railleurs, il descend au-dessous de

61)7. X\K. : Vous pouvoir satisfaire, hii-même en J)renant le ton d'un

Oui, sa situation est lamentable

Tout ce qu'il entreprend donne sujet de plainte; 710

Ses hommages partout ont de fausses couleurs,

Et son plus grand service est un grand crime ailleurs.

Aussi sont-ce d'amour les premières maximes

Que partager son âme est le plus grand des crimes.

Un cœur n'est à personne alors qu'il est à deux; 715

Aussitôt qu'il les offre il dérobe ses vœux;

Ce qu'il a de constance, à choisir trop timide.

Le rend vers l'une ou l'autre incessamment perfide;

Et, comme il n'est enfin ni rigueurs, ni mépris

Qui d'un pareil amour ne soient un digne prix, 720

Il ne peut mériter d'aucun œil qui le charme,
En servant, un regard; en mourant, une larme.

CARLOS

Vous seriez bien sévère envers un tel amant.

Allons voir si la Reine agirait autrement,

S'il en devrait attendre un plus léger supplice. 725

Cependant don Alvar le j:remier entre en lice ; Et vous savez
l'amour qu'il m'a toujours fait voir.

CARLOS

Je sais combien sur lui vous avez de pouvoir.

D. ELVIRE

Quand vous le combattrez, pensez à ce que j'aime,

Et ménagez son sang comme le vôtre même. 730

CARLOS

Quoi! m'ordonneriez-vous qu'ici j'en fisse un roi?

D. ELVIRE

Je vous dis seulement que vous pensiez à moi.

711. Couleurs, apparences; voyez le est de la quintessence de
galanterie,

vers 439. L'esprit y est partout, le sentiment

Vak. : vrai nulle part

121 sa Irisle constance, à choisir Irop timide. 723. Vab. :

(ICSO-oG.) Vous seriez bien sévère envers ce pauvre amaas.

719. Rigueur est au singulier dans (IGoO-tiS.) les éditions de 1663 et 1664. 727. Var. :

720. Var. : Vous savez quel amour il m'a toujours fait voir. Qui pour un tel amant ne soient un digne prix. „ x- • i t^ „, '.*®'^'^'^',

ffioO, in-V» e(in-S".) '32. Evidemment, D. Elvire est plus

722. Tout ce couplet de D. Elviro line que le vaillant Carlos.

SCENE PREMIERE

D. ELYIRE, D. ALYAR

Vous pouvez donc m'airer, et d'une âme bien saine

Entreprendre un combat pour acquérir la Reine!

Quel astre agit sur vous avec tant de rigueur 735

Qu'il force votre bras à trahir votre cœur?

L'honneur, me dites-vous, vers l'amour vous excuse.

Ou cet honneur se trompe, ou cet amour s'abuse;

Et je ne comprends point, dans un si mauvais tour,

Xi quel est cet honneur, ni quel est cet amour. 740
 Tout l'honneur d'un amant, c'est d'être amant fidèle;
 Si vous m'aimez encor, que prétendez-vous d'elle?
 Et si vous l'acquérez, que voulez-vous de moi?
 Aurez-vous droit alors de lui manquer de foi ?
 La mépriserez-vous quand vous l'aurez acquise? 745

D . A L V A II

Qu'étant né son sujet jamais je la méprise!

Que me voulez-vous donc? Vaincu par don Carlos,
 73"). L'astre qui influe sur la deslinée, 1^9. Matiiias tour serait
 aujourd'hui

la destinée elle-même. liurement comique. D. Elvire accuse
 Sous quel astre eniieini faut-il que je sois née? 'ci les mauvais
 subterfuges de

(Rttcioe, Mitliridate, I. 2.) D. Alvar. Voj-cz lâche tour au vers
 7.37. Sur ver.'! pour envers, voyez la 1To4. note du vers G79.

Aurez-vous quelque grâce à troubler mon repos? En serez-
 Vous plus digne? et, par cette victoire, Répandra-t-il sur vous un
 raj-on de sa gloire? 750

J). ALVAR

Que j'ose présenter ma défaite à vos yeux î
Que me veut donc enfin ce cœur ambitieux ?

D . ALVAR

Que vous preniez pitié de l'état déplorable
Où votre long refus réduit un misérable.
Mes vœux mieux écoutés, J)ar un heureux effet, 755
M'auraient su garantir de l'honneur qu'on m'a fait;
Et l'Etat par son choix ne m'eût pas mis en peine
De manquer à ma gloire, ou d'acquérir ma reine.
Votre refus m'expose à cette dure loi
D'entreprendre un combat qui n'est que contre moi; 760
J'en crains également l'une et l'autre fortune.
Et le moyen aussi que j'en souhaite aucune ?
Ni vaincu, ni vainqueur, je ne J)uis être à vous :
Vaincu, j'en suis indigne, et, vainqueur, son époux;
Et le destin m'y traite avec tant d'injustice 765
Que son plus beau succès me tient lieu de sup[pl]ice.
Aussi, quand mon devoir ose la disputer.
Je ne veux l'acquérir que pour vous mériter,
Que J)our montrer qu'en vous j'adorais la personne,

Et me pouvais ailleurs promettre une couronne. 770

Fasse le juste ciel que j'y puisse, ou mourir,

Ou ne la mériter que pour vous acquérir!

Ce sont vœux superflus de vouloir un miracle Où votre gloire
oppose un invincible obstacle;

748. C'est-à-dire : serez-vous l'ioi relié Carlos. Sait-elle bien
au juste ce

venue à... D. Alvar est ici un Jeu qu'elle veut et qui elle aime ?

sacrifié à Carlos, dont la victoire sur Ô4. Lui aussi, D. Alvar
est un

lui apparaît comme certaine. Mais « mourant » de tragi-
comédie.

U. Elvirc elle-même a mauvaise grâce 771. Var. :

à quereller D. Alvar après avoir que- Et plût au juste ciel si
j'y pusse...

(Ki.-io-.iG.)

Et la Reine pour moi vous saura bien payer 775

Du temps qu'un peu d'amour vous fit mal employer. Ma cou-
ronne est douteuse, et la sienne affermie; L'avantage du
château en ôte l'infamie. Allez; n'en perdez pas la digne occa-
sion, Poursuivez-la sans honte et sans confusion. 780

La légèreté même où tant d'honneur engage Est moins légè-
té que grandeur de courage; Mais gardez que Carlos ne me venge
de vous.

Ah! laissez-moi. Madame, adorer ce courroux.

J avais cru jusqu'ici mon combat magnanime; 785

^lais je suis trop heureux s'il passe pour un crime,

Et si, quand de vos lois lhonneur me fait sortir,

Vous mestimez assez pour vous en ressentir.

De ce crime vers vous quels que soient les supplices.

Du moins il ma valu plus que tous mes services, 790

Puisqu'il me fait connaître, alors qu'il vous déplaît.

Que vous daignez en moi prendre quelque intérêt.

Le crime, don Alvar, dont je semble irritée,

C'est qu'on me persécute après m'avoir quittée;

Et, pour vous dire encor quelque chose de plus, 795

Je me fâche d'entendre accuser mes refus.

Je suis reine sans sceptre, et n'en ai que le titre; Le pouvoir
m'en est dû, le temps en est l'arbitre. Si vous m'avez servie en gé-
néreux amant Quand j'ai reçu du ciel le plus dur traitement, 800

J'ai tâché d'y répondre avec toute l'estime

On a vu au vers 410 citante vers

pour rhan[^]emrnt, mais avec un sens ~92. l' rendre inierèl ni,
pouv prendre

tlifTercnt. Ici ce mot a le sens moral intérêt a.

ordinaire. L'Académie critique dans Si joso en ce liûros
prendre quelque

le Cid (1062) ce sens qui commençait [intérêt.

à vieillir. — D. Elvirc est donc jalouse [Suréna, IOJo.)

doublement? elle dispute à D. Isabelle M. Godefroy relève de
nombreux

et Carlos et D. Alvar. Lc([uel des exemples de cette locution
dans les

deux aime-t-elle vraiment ? Aucun auteurs du xvii^e et du
xviii^e siècle,

peut-être. 795. Ce vers est presque entièrement

Vers IOH.S-; voyez la note du pris au Cid

Que pouvait en attendre un cœur si magnanime.

Pouvais-je en cet exil davantage sur moi ?

Je ne veux point d'époux que je n'en fasse un roi;

Et je n'ai pas une âme assez basse et commune 805

Pour en faire un appui de ma triste fortune.
C'est chez moi, don Alvar, dans la pompe et l'éclat,
Que me le doit choisir le bien de mon Etat.
Il fallait arracher mon sceptre à mon rebelle,
Le remettre en ma main, pour le recevoir d'elle; 810
Je vous aurais peut-être alors considéré
Plus que ne m'a permis un sort si déploré;
Mais une occasion plus prompte et plus brillante
A surpris cependant votre amour chancelante;
Et, soit que votre cœur s'y trouvât disposé, 815
Soit qu'un si long refus l'y laissât exposé,
Je ne vous blâme point de l'avoir acceptée :
De plus constants que vous l'auraient bien écoutée.
Quelle qu'en soit pourtant la cause ou la couleur.
Vous pouviez l'embrasser avec moins de chaleur, 820
Combattre le dernier, et, par quelque apparence.
Témoigner que l'honneur vous faisait violence :
De cette illusion l'artifice secret
M'eût forcée à vous plaindre et vous perdre à regret;
Mais courir au-devant, et vouloir bien qu'on voie 825

Que vos vœux mal reçus m'échappent avec joie !

D . ALVAIL

Vous auriez donc voulu que l'honneur d'un tel choix Eût montré votre amant le plus lâche des trois ?

804. Elle aussi ! sa « j^loirc » le veut. Votre sort est (Vioheux, mais non pas déploré.

Notez qu'au dénouement elle épousera (Tl'- Corneilie, le Bn-y. extr., 3, 4.)

D. Alvar, qui ne sera pas alors roi C'est une expression toute latine,

plus qu'il ne l'est en ce moment. 814. Sur amour féminin, voyez la note

Pour le recevoir d'elle, do cette du vers

main à <]ui vous l'auriez rendu. Voyez 819. Var. : la cause et la couleur,

la note du vers28. Eu sommeD.Elvoire (1650-50.) La cause ou la couleur, U

reproche à D. Alvar de n'avoir pas été vraie cause ou le prétexte; voyez les

un héros. vers i'.Vd et 711.

812. Déplore, non pas « di'plorable », 820. Var. : Vous pouvez l'embrasser,

comme l'explique M. Godci'roy, mais (1653-1655.)

désespéré, comme le prouve l'autre 825. Qu'on i'oie ; c'est surtout une

exemple qu'il cite : question de vanité foinininc.

ACTE III, SCENE II

Que pour lui cette gloire eût eu trop peu d'amorces, Jusqu'à ce qu'un rival eût épuisé ses forces? Que....

Vous achèverez au sortir du combat, Si toutefois Carlos vous en laisse en état. Voilà vos deux rivaux avec qui je vous laisse, Et vous dirai demain pour qui je m'intéresse.

Héh

pour

le bien voir je n'ai que trop de jour. 83;

SGEXE II

D. MANRIQUE, D. LOPE, D. ALYAR D. MANRIQUE

Qui vous traite le mieux, la fortune, ou l'amour? La Reine
charme-t-elle auprès de donne Elvire?

Si j'emporte la bague, il faudra vous le dire.

D . LOPE

Carlos vous nuit partout, du moins à ce qu'on croit.

Il fait plus d'un jaloux, du moins à ce qu'on voit. 840

82'J. Amorce, l<jut ce qui amorce, tout ce qui attire; antorce
et uppitl dans ce sens sont très souvent employes chez Corneille.
Cf. H:»ace, 924 ; Ciun'a. 1G81 ; Pompée, 1333; Rjdo;;unc, 852.

Craignez d'ua vaia plaisir les trompeuses [nmorcci.

(Boileau, .4rt poeii^uc, I.) 834. El (je) vous dirai; ces ellipses
du pronon personnel ne sont pas rares chez Corneille. On a vu
plus haut s'intéresser en ; s'intéresser pour (à) n'est pas moins
usité : voyez le Cid, 429, Cinna, 1174. 13G1 ; Pxodapme, 1032,
Mon cœur, mon lâche cœur s'inléréase pour [lui.

(Andromaque, V, I.)

e pour

83"). Trep de jour, de li

y voir clair.

Ne me déguisez puiul ce que dacs cntle

[cour

Sur de pareils soupçons vous auriez eu de

'^jour.

(Suréna, :i80.)

837. Faut-il comprendre : quand on est auprès de D. Elvire, la reine peutelle encore charnier? ou auprès de a-t-i\ le sens de en comparaison de i Ce dernier sens paraît préférable, car D. Manrique, qui sait le secret de D, Alvar, s'él^aie de l'embarras où il est placé; la fortune, c'est la reine (la fortune du combat qui fera un roi du vainqueur); l'amour, c'est D. Elvire.

D . LO PE

Il devrait par pitié vous céder l'une ou l'auti'e.

Plaignant mon intérêt, n'oubliez pas le votre.

De vrai, la presse est grande à qui le fera roi.

Je vous plains fort tous deux, s'il vient à bout de moi.

D. MANRIQUE

Mais si vous le vainquez, serons-nous fort à plaindre ? 845

Quand je l'aurai vaincu, vous aurez fort à craindre.

Oui, de vous voir longtemps hors de combat pour nous.

Nous aurons essuyé les plus dangereux coups.

L'heure nous tardera d'en voir l'expérience.

On pourra vous guérir de cette impatience. 850

D. LOPE

De grâce, faites donc que ce soit promptement.

**D. ISABELLE, D. MANRIQUE, D. ALVAR, D.
LOPE**

D . ISABELLE

Laissez-moi, don Alvar, leur parler un moment : Je n'entreprendrai rien à votre préjudice;

S'il. Vak. : n'en pas i^^rnde a soupirer pour elle.

Il devrait par pitié vous quitter l'une

M'''« de Sévitrné, 12 avril 1680.) C'est

[l'autre, dans ces ironies surtout et dans ces

(lGoO-60.) familiarités de l'e.xpression que se

D. Lope fait ici le mauvais plaisant; révèle le caractère particulier de cette

il est de meilleur goût et de meilleur « comcdln héro'ique ».

ton d'ordinaire. 850. U. Alvar est bien fier et facile-

843. De vrai, à la vérité ; il y a ment irritable ; mais c'est qu'il est des

presse à le faire roi, beaucoup s'cm- trois prétendants celui dont la situation

present à le faire roi. « La presse est la plus fausse.

SCE^^E IV D. ISABELLE, D. MAXRIQUE, D. LOPE

D. ISABELLE

Comtes, je ne veux plus donner lieu qu'on murmure Que choisir par autrui c'est me faire une injure; Et, puisque de ma main le choix sera plus beau, Je veux choisir moi-même, et reprendre l'anneau. 860 Je ferai plus pour vous : des trois qu'on me propose, J'en exclus don Alvar; vous en savez la cause : Je ne veux point gêner un cœur plein d'autres feux, Et vous ôte un rival pour le rendre à ses vœux. Qui n'aime que par force aime qu'on le néglige; Et mon refus du moins autant que vous l'oblige. Vous êtes donc les seuls que je veux regarder : Mais, avant qu'à choisir j'ose me hasarder, Je voudrais voir en vous quelque preuve certaine Qu'en moi c'est moi qu'on aime, et non l'éclat de reine. L'amour n'est, ce dit-on, qu'une union d'esprits; Et je tiendrais des deux celui-là mieux épris

863. Gêner n'a pas ici toute rénergie de son sens primitif torturer, mais en a gardé quelfjue chose : cette situation, en effet, est déjà un vrai tourment])]Qur D. Alvar. Â'oyez le vers 94.

Var. : Je m'ose hasarder

87L Ces maximes, on l'a déjà vu, sont à la mode. Cf la note du vers 3-39 de Rodogunc et Théodore. IH, 3 : L'aïu.int «i forlemeal s'unit à ce qu'il aime

Qu'il eu fait dans son cœur une part de lui- [mème.

Unijtt d'esprits, de cœurs. Voyez les nombreux exemples cjue donnent de ce sens les Lp.rifjiies de M\[. Marty- Laveaux et Godfrey. Ce double sens du mot était propre à introduire quelque confusion dans le langage.

872. Mieux, le mieux, comme plus pour le plus, au vers .388, « Olivier Patru était l'homme du royaume qui savait mieux notre langue. » (Perrault, Hommes illustres.)

Si DON SANCHE DARAGON

(^ui favoriserait ce que je favorise,

Et ne mépriserait que ce que je méprise,

Qui prendrait en m'aimant même cœur, mêmes yeux : 875

Si vous ne m'entendez, je vais m'expliquer mieux.

Aux vertus de Carlos j'ai paru libérale : Je voudrais en tous deux voir une estime égale, Qu'il trouvât même honneur, même justice en vous. Car ne présumez pas que je prenne un époux 880

Pour m'exposer moi-même à ce honteux outrage Qu'un roi fait de ma main détruise mon ouvrage; N'y pensez l'un ni l'autre, à moins qu'un digne effet Suive de votre part ce que pour lui j'ai fait, Et que par cet aveu je demeure assurée 885

Que tout ce qui m'a plu doit être de durée.

D. MANRIQUE

Toujours Carlos, Madame! et toujours son bonheur Fait dépendre de lui le nôtre et notre cœur! Mais puisque c'est par là qu'il faut enfin vous plaire, Vous-même apprenez-nous ce que nous pouvons faire. 890

Nous l'estimons tous deux un des braves guerriers A qui jamais la guerre ait donné des lauriers; Notre liberté même est due à sa vaillance; Et, quoiqu'il ait tantôt montré quelque insolence, Dont nous a dû piquer l'honneur de notre rang, 895

Vous avez suppléé l'obscurité du sang.

Var. : je m'expliquerai mieux, vers 381 du Meilleur

(1650-56.) ^ ^ moins qu'à vos projets un plein effet

877. Libérale à, généreuse envers les [réponde... vertus, c'est-à-dire les mérites écla- 887. Toujours Carlos! Il faut avouer tants et vaillants de Carlos. « Et eer- que D. Manrique ici n'a pas tout à fait tainenient il est tout à fait libéral a tort, et que D. Isabelle, inconsciementfaire le dénoml)rement de mes fautes. » ment, revient toujours à Carlos.

f Descartes, Ecmurejues sur les 1" ^ objec- 895. C'est-à-dire : dont l'honneur de

lions.) notre rang a dû nécessairement s'of-

884. Bien qu'il y ait dans le théâtre fenser. de Corneille de nombreux exemples 896.

de « moins (jue non suivi de tie, la Ma jj^énéérns-itô

règle était déjà établie de son temps. Suppléera ce qui fait notre inéj,'alité. et elle n'a fait depuis que s'affermir : (Suivante, 118V.)

qu'un digne effet suive, à moins que, Apri's avoir cité des exemples de

de votre part, un acte ne réponde 5///;/;/«t'/- pris active-ment, empruntés aux

aux miens. On trouve la tournure et meilleurs auteurs du xvii^e siècle et

le même mot avec le même sens au même des siècles suivants, Littré ajoute :

ACTE III, S C E X K I

Ce qu'il vous plaît qu'il soit, il est digne de l'être. Nous lui devons beaucoup, et l'allions reconnaître. L'honorer en soldat, et lui faire du bien; jNlais après vos faveurs nous ne pouvons plus rien : 900 Qui pouvait pour Carlos ne peut rien j^our un comte; Il n'est rien en nos mains qu'il ne reçût sans honte; Et vous avez pris soin de le payer pour nous.

D. ISABELLE

Il en est en vos mains des présents assez doux,
Qui purgeraient vos noms de toute ingratitude, 905
Et mon âme pour lui de toute inquiétude;
Il en est dont sans honte il serait possesseur :
En un mot, vous avez l'un et l'autre une sœur;
Et je veux que le roi qu'il me plaira de faire
En recevant ma main, le fasse son beau-frère; 910
Et que par cet hymen son destin affermi
Ne puisse en mon époux trouver son ennemi.

Ce n'est pas, ajirès tout, que j'en craigne la haine; Je sais qu'en cet Etat je serai toujours reine, Et qu'un tel roi jamais, quel que soit son projet, 915. Ne sera sous ce nom que mon j^remier sujet; Mais je ne me plais pas à contraindre personne, Et moins que tous un cœur à qui le mien se donne. Pvépondez donc tous deux : n'y consentez-vous pas?

« Les grammairiens ont voulu distinguer suppléer actif de suppléer neutre, en disant que, avec le premier, c'est fournir ce (ju'il faut de surplus pour que la chose soit complète, tandis que, avec le second, c'est remplacer une chose par une autre qui en tient lieu, quoique d'une nature différente. Cette distinction n'a pas pour elle l'usage. »

89'J. En vérité, don Maurique est bien bon.

9(il. Var. : Ne peut plus pour un comte. (1650-G4.)

003. Qui vous préserveraient à l'avenir du reproche d'ingratitude. L'emploi »lu mot purger, purifier, indi(|ue, ce semble, qu'à ce moment ils ne sont pas à l'abri de cette accusation.

rs'est-ce pas un très ingénieux

artifice pour se débarrasser de tous deux ? Car elle les connaît, et elle J)révoit leur refus.

916. Il ne sera que le mari de la reine : voilà les comtes prévenus.

917. Pus... personne... touble négation. A propos de ces emplois de pus ou point dans des tours où, d'après l'usage actuel, ils sont surabondants, M. Marty-Laveaux rap]ielle que pas on point n'avaient à l'origine par euxmêmes aucun sens négatif et signifiaient simplement la valeur d'un pas, d'un point. Littré cite Bossuet : « Nou> n'avons pas le pouvoir de faire mourir personne » {Ilist., II, 10\ et La Bruyère {Tliéoplr., ih) : u II ne daigney;n5 attendre personne ».

D. MANRIQUE

Oui, Madame, aux plus longs et plus cruels trépas, 920 Plutôt qu'à voir jamais de pareils hyménées Ternir en un moment l'éclat de mille années. Ne cherchez point par là cette union d'esprits : Votre sceptre. Madame, est trop cher à ce prix; Et jamais —

D. ISABELLE

Ainsi donc vous me faites connaître 925

Que ce que je l'ai fait il est digne de l'être, Que je puis suppléer
l'obscurité du sang?

D . MANRIQUE

Oui, bien pour l'élever jusques à notre rang.

Jamais un souverain ne doit compte à personne

Des dignités qu'il fait, et des grandeurs qu'il donne : 930

S'il est d'un sort indigne ou l'auteur ou l'appui.

Comme il le fait lui seul, la honte est toute à lui.

Mais disposer d'un sang que j'ai reçu sans tache!

Avant que le souiller il faut qu'on me l'arrache;

J'en dois compte aux aïeux dont il est hérité, 935

A toute leur famille, à la postérité.

D. ISABELLE

Et moi, Manrique, et moi, qui n'en dois aucun compte. J'en
disposerai seule, et j'en aurai la honte. Mais quelle extravagance
a pu vous figurer

924. Bien que cet orgueil nobiliaire ••.. Les ordres des rois

ait quelque chose de puéril dans l'expres- l'èvent louto dé-
Ornse et passent toutes lois.

. ^ • j j AI • j ' i,, -t (Rotroii, hehsaire, V, h.)

sion, ce cri de don Manrique ne deplaxt „ , ^ ' „,- »

pas. L'intérêt n'est pas tout pour ^ oyez la note du vers 340. -
A|a-

, • ' raemnon repond a Achille, au vers \6io

lui. j>r J ■ ■

d Jpkigenie :

925. Ainsi donc équivaut à : est-ce [desseins. donc ainsi ?....
Seigneur, je ne rends point compte de mes

927. Voyez le vers 89G, que D. Isa- ^-^fi- C'est la même idée
ou le même belle rappelle ironiquement. orgueil aristocratique
qu'on trouve au

fond de quelques-unes des plus belles

928. Oui bien, oui, sans doute, s'il ne scènes du Cid : les des-
cendants sont s'agit que de... Mais... Voyez l'article solidaires des
aïeux, et Thonneur de Oui bien dans le Lexique Godefroy et];i
race est un héritage que les pères les nombreux exemples qu'il
donne de tiennent à transmettre intact aux (ils. ♦•cttc ancienne
locution. Seulement, ici, la cause de cette belle

■'^"- indignation n'a rien de tragique.

Un r<ji doit pouvoir tout.... ^•^^- Corneille écrit conte; c'est
son

{l'ertharitc, 1\', ;J.i orthographe constante.

ACTE III, SCENE IV

Que je me donne à vous pour vous déshonorer, 940

Que mon sceptre en vos mains porte quelque infamie ?

Si je suis jusque-là de moi-même ennemie,

En quelle qualité, de sujet, ou d'amant,

M'osez-vous expliquer ce noble sentiment?

Ah! si vous n'apprenez à parler d'autre sorte 945

D. LOPE

Madame, pardonnez à l'ardeur qui l'emporte; Il devait s'excuser avec plus de douceur.

?Sous avons, en effet, l'un et l'autre une sœur; Mais, si j'ose en parler avec quelque franchise,

[promise. 9r)O A d'autres qu'au marquis l'une et l'autre est

D . ISABELLE

A qui, don Lope?

D. MANIIQUE

A moi. Madame.

D. ISABELLE

Et l'autre?

D . LOPE

A moi.

D . ISABELLE

J'ai donc tort parmi vous de vouloir faire un roi.

xVllez, heureux amants, allez voir vos maîtresses;

Et, parmi les douceurs de vos dignes caresses.

N'oubliez J)as de dire à ces jeunes esprits 955

Que vous faites du trône un généreux mépris.

Je vous l'ai déjà dit, je ne force personne.

Et rends grâce à l'Etat des amants qu'il me donne.

D. LOPE

Ecoutez-nous, de grâce.

D . ISABELLE

Et que me direz-vous?

'J'46. Uon Lope, nous le savons tl<'jà. nure que son frère Tho-
mas jugeait,

est plus politique que don Manrique. il'après Chapelain, plus
éh'-gante, et

o50. En général. Corneille construit que Vauu'clas autorisait,
^'oir le vers

l'un et l'uiiuc avec le singulier, tour- 1252.

Que la constance est belle au jugement de tous ? 960 Qu'il n'est point de grandeurs qui la doivent séduire? Quelques autres que vous m'en saurez mieux instruire; Et, si cette vertu ne se doit point forcer, Peut-être qu'à mon tour je saurai l'exercer.

D . LOPE

Exercez-la, Madame, et souffrez qu'on s'explique. 905

Vous connaîtrez du moins don Lope et don Manrique,

Qu'un vertueux amour qu'ils ont tous deux j)our vous,

Ne pouvant rendre heureux sans en faire un jaloux.

Porte à tarir ainsi la source des querelles

Qu'entre les grands rivaux on voit si naturelles. 970

Ils se sont l'un à l'autre attachés par ces nœuds

Qui n'auront leur effet que pour le malheureux :

Il me devra sa sœur, s'il faut qu'il vous obtienne;

Et si je suis à vous, je lui devrai la mienne.

Celui qui doit vous perdre, ainsi, malgré son sort, 975

A s'approcher de vous fait encor son effort :

Ainsi, pour consoler l'une ou l'autre infortune,

L'une et l'autre est promise, et nous n'en devons qu'une.

Nous ignorons laquelle; et vous la choisirez.

Puisque enfin c'est la sœur du roi que vous ferez. 980

Jugez donc si Carlos en peut être beau-frère. Et si vous devez rompre un nœud si salutaire, Hasarder un repos à votre Etat si doux. Qu'affermir sous vos lois la concorde entre nous.

D . ISABELLE

Et ne savez-vous point qu'étant ce que vous êtes, 985 Vos sœurs, par conséquent, mes premières sujettes,

9C4. D. Isabelle, avec ses -rands 97G.

airs de fierté olVeisée. s'amuse évi<lcm- Couime vous l'"iiccii>ez. elle t'élite son effort

ment ici aux dépens de ses « amants » ^ rt-jclei- sur vous llioi-reur de cette raorl.

surpris. {Uodogune, 1797-98.)

Vau. : 981. En, de lui, son beau-frère

Ils se sont l'un i l'autre allacés par cps M- Marty-Lavcaux observe que cet

Inœuils. emploi de eu, très vivement blâmé par

(J650-6J.J Voltaire et par les grammairiens mo-

974. C'est un pacte chevaleresque et dernes, peut donner de la rapidité au

aussi un arrangement très ingénieux, style sans obscurcir la pensée.

Les donner sans mon ordre, et même malgré moi, C'est dans mon propre Etat m'oser faire la loi?

Agissez donc enfin, Madame, en souveraine.

Et souffrez qu'on s'excuse, ou commandez en reine; 990

Nous vous obéirons, mais sans y consentir;

Et pour vous dire tout avant que de sortir,

Carlos est généreux, il connaît sa naissance;

Qu'il se juge en secret sur cette connaissance;

Et s'il trouve son sano^dio^ne d'un tel honneur, 995

Qu'il vienne, nous tiendrons l'alliance à bonheur ;

Qu'il choisisse des deux, et l'épouse, s'il l'ose.

Nous n'avons plus, Madame, à vous dire autre chose : Mettre en un tel hasard le choix de leur époux,

[vous; 1000 C'est jusqu'où nous pouvons nous abaisser pour Mais, encore une fois, que Carlos y regarde. Et pense à quels périls cet hymen le hasarde.

D. ISABELLE

Vous-même gardez bien, pour le trop dédaigner. Que je ne montre enfin comme je sais régner.

988. Ici encore, le ton est tragique, qu'il a de sa basse origine,

mais le courroux Je la reine semble un 990. Nous tiendrons inlliance n hon-

peu affecté. Elle prend sa revanche, liour, nous la regarderons
comme un

et Jour elle-même et pour Carlos, de bonheur.

la hauteur dont les comtes ont fait Lc> plus grands y tiendront
votre amour à

preuve au premier acte. fbonhcie!-.

Carlos a la .< générosité » de {Polyeucle. 3!t2.i

l'âme , non celle de la naissance ; 1002. Menaces vagues autant
que

mais il est assez généreux par lame maladroites.

pour comprendre que cette première 1004. Mais elle a déjà
fort bien com-

noblesse ne suffit pas. Don Manrique mencié. Enfin est caractéristique : elle

l'invite donc à juger lui-même ce qu'il a hâte d'être tout à fait
reine.

doit faire d'après cette connaissance

ance

SO DON s ANCHE D ARAGON

SCÈNE V

D. ISABELLE

Quel est ce mouvement qui tous deux les mutine, 1005
Lorsque l'obéissance au trône les destine?
Est-ce orgueil? est-ce envie? est-ce animosité,
Défiance, mépris, ou générosité ?
N'est-ce point que le ciel ne consent qu'avec peine
Cette triste union d'un sujet à sa reine, lOio
Et jette un prompt obstacle aux plus aisés desseins
Qui laissent choir mon sceptre en leurs indignes mains ?
Mes yeux n'ont-ils horreur d'une telle bassesse
(^ue pour s'abaisser trop lorsque je les abaisse?
Quel destin à ma gloire oppose mon ardeur? 1015
Quel destin à ma flamme oppose ma grandeur?
Si ce n'est que par là que je m'en puis défendre.
Ciel, laisse-moi donner ce cjue je n'ose prendre;
Et puisque enfin J)our moi tu n'as point fait de rois,
Souffre de mes sujets le moins indigne choix. 1020

D. ISABELLE, BLANCHE

D. ISABELLE

Blanche, j'ai perdu temps.

Je l'ai perdu de même.

1005. Les niiliir , les' révolte; voyez rliosc, le second en renversant les

le vers 293. — Encore \in monologue termes. Rien n'est moins émouvant

inutile et froid. que ces jeux d'esprit.

1009. Consentir est pris ici active- 1019. C'est un regret, c'est aussi ment comme au vers G03. peut-être une A'ague prière : elle

1012. On a déjà vu que Corneille attend son roi.

employait indifféremment rh^iir ou 1020. « Le moins indigne», cela est

1f)nil)cr. — D. Isabelle veut mettre <■ le dur poiir les prétendants : l'enllion-

»,iel » de son paiti. siasme fait défaut à D. Isabelle.

1010. Ces deux vers disent la même 1021. J'ai />c/f/(/ /<'>;',>, j'ai perdu mon

D. ISABELLE

Les comtes à ce prix fuyent le diadème.

BLANCHE

Et Carlos ne veut point de fortune à ce prix.

D. ISABELLE

Rend-il haine poui' haine, et mépris pour mépris?

BLANCHE

Non, Madame, au contraire, il estime ces dames 1025 Dignes
des plus grands cœurs et des plus belles flammes.

D. ISABELLE

Et qui Tempêche donc d'aimer et de choisir?

BLANCHE

Quelque secret obstacle arrête son désir.

Tout le bien qu'il en dit ne passe point l'estime;

Charmantes qu'elles sont, les aimer c'est un crime. 1030

Il ne s'excuse point sur linégalité ;

Il semble plutôt craindre une infidélité;

Et ses discours obscurs, sous un confus mélange,

M'ont fait voir malgré lui comme une horreur du change,

Comme une aversion qui n'a pour fondement 1035

Que les secrets liens d'un autre attachement.

temps, ma peine; construction clip- Qi/(fait l'oiseau ? C'est le
plumage.

tique dont on trouve de fréquents (La Fontaine. Fables, IL o.)
exemples chez Corneille, qui disait 1029. Ne passe point, ne
surpasse, ne

aussi : f;agnrr temps {Polyeitvie, 1575). dépasse point, ne va
pas au delà de

Voyez les Lexiques Marty-Laveaux et l'estime.

Godefrov,

Ami, uutre bonheur passe notre espérance.

Monsieur, j-at perd« temps : votre 'nomme (^""^ du 3lentiur,
m:

,,,,, •, , , , 't*^ ^*''^'^- IOZO. Charmantes qu'elles sont. pniH- :

^Moherc, Etourdt. III. 2., ^^^^^^ charmantes qu'elles sont...

On remarquera que dans la réponse Faible qu'était ce prince à
résir tant rî'Klals,

de Blanche, le se rapporte au sub- u avait des appuis que ion
frère n'a pas.

stantif indéterminé temps. {Pulchérie, IV, 2.

1022. Finjent, avec la désinence ver- Vovcz une construction
analogue au

haie muette ent con»ptée pour une syl- vers 1098,

labe. Corneille ne faisait en cela 1034. Change, changement de
scnli-

qu'imiter tous ses prédécesseurs, et nient; voyez le vers 778.

particulièrement Hotrou. M. Martv- „, „ . . „ „■„„„„„ ;„/„;„,i
i,,

i ... , -- îs appelle point amour un change ineMlalilo.

Laveaux, qui cite des exemples analo- "" [Médée, 84').

gués empruntés à la Suite du Menteur, 1035. Vau. :

1014 Oo«e,,O. et à Médée, 73 [crient), ne Comme "une" aver-
sion qui pour tout fondon cni

cite pas celui-ci. ^-^ ^j^g i^^ nœud.- secrets d'un autre
allacli.-

1027. Qui semble équivaloir ici à nienl.

qu est-rr qui

D . ISABELLE

Il aimerait ailleurs !

BLANCHE

Oui, si je ne m'abuse, Il aime en lieu plus haut que n'est ce
qu'il refuse; Et si je ne craignais votre juste courroux, J'oserais
deviner, Madame, que c'est vous. 1040

D. ISABELLE

Ah! ce n'est pas pour moi qu'il est si téméraire;

Tantôt dans ses respects j'ai trop vu le contraire :

Si l'éclat de mon sceptre avait pu le charmer,

Il ne m'aurait jamais défendu de l'aimer.

S'il aime en lieu si haut, il aime donne Elvire ; 1045

Il doit l'accompagner jusque dans son empire,

Et fait à mes amants ces défis généreux.

Non pas pour m'acquérir, mais pour se venger d'eux.

Je l'ai donc agrandi pour le voir disparaître, Et qu'une reine,
ingrate à l'égal de ce traître, 1050

M'enlève, après vingt ans de refuge en ces lieux. Ce qu'avait
mon État de plus doux à mes yeux! Non, j'ai pris trop de soin de
conserver sa vie. Qu'il combatte, qu'il meure, et j'en serai ravie.
Je saurai par sa mort à quels vœux m'engager, 1055

Et j'aimerai des trois qui m'en saura venger.

Que vous peut offenser sa flamme ou sa retraite, Puisque vous
n'aspirez qu'à vous en voir défaite?

1040. Blanche est hardie parce (qu'elle sonne jjour réf^inie,
dans Je sens de

l)eiit Tètre impunément. rlever aux dignités; voyez le vers 635.

1014. Trait bien féminin : D. Isa- Elle a voulu le perdre, et non
pas m'a.^randn-.

belle veut bien défendre à Carlos de (Mcoméd,'. iVo8.)

l'aimer, espérant d'ailleurs n'être pas 1052. Elle se trahit ;
mais Blanche

trop fidèlement obéie . Ce qui lui n'a plus rien à apprendre,
déplaît, c'est que Carlos lui-même (vers 105C. Var. : Qui m'au-
ra su venger.

.530 à 536) semblait lui interdire un (1550-56.)

amour indigne de son rang. Cela ne 1057. Qkc, en (juoi ?

regarde qu'elle. Qnn le peut nuire enlin une telle tempête?

1048 . M'acquérir , conquérir mon (Corneille, Imitation. III,
46.)

cœur; voyez Ciinui, 56 et 712, et Don Doucement railleuse.
Blanche est une

Sanche, 106, 734, 745, 758, 768, 772. confidente, une amie,
plutôt qu'une

1049. Agrandi, avec un nom de per- suivante.

Je ne sais pas s'il aime ou donne Elvire ou vous,

Mais je ne comprends point ce mouvement jaloux. 1060

D . ISABELLE

Tu ne le comprends point! et c'est ce qui m'étonne :

Je veux donner son cœur, non que son cœur le donne;

Je veux que son respect l'empêche de m'aimer,

Non des flammes qu'une autre a su mieux allumer;

Je veux bien plus: qu'il m'aime, et qu'un juste silence 1065

Fasse à des feux pareils pareille violence;
Que l'inégalité lui donne même ennui;
Qu'il souffre autant pour moi que je souffre pour lui;
Que par le seul dessein d'affermir sa fortune.
Et non point par amour, il se donne à quelqu'une ; 1070
Que par mon ordre seul il s'y laisse obliger;
Que ce soit mobéir, et non me négliger;
Et que, voyant ma flamme à l'honorer trop prompte,
Il m'ôte de péril sans me faire de honte.
Car enfin il l'a vue, et la connaît trop bien; 1075
Mais il aspire au trône, et ce n'est pas au mien;
11 me préfère une autre, et cette préférence
Forme de son respect la trompeuse apparence :
Faux respect qui me brave, et veut régner sans moi!
I J L A N c H E
Pour aimer donne Elvire, il n'est pas encor roi. 1080
D. ISAnELLIÎ
Elle est reine, et peut tout sur l'esprit de sa mère.

BLANCHE

Si ce n'est un faux bruit, le ciel lui rend un frère. Don Sanche n'est point mort, et vient ici, dit-on, Avec les députés qu'on attend d'Aragon; C'est ce qu'en arrivant leurs gens ont fait entendre. 1085

l1G4. Vau. : Un autre. (1650-60.) qu'elle le croit ? Ou sait de combien de

1067. Même ennui, même tristesse, réticences et de sous-entendus elle a

Tous ces sentiments un peu compli- enveloppé cet aveu. En tout cas, il n'a

i(ués, mais naturels, au fond, sont pas semblé la voir, par une déférence

analysés avec une jrrande finesse : trop respectueuse au gré de 1). Isa-

D. Isabelle est là tout :i la fois reine belle.

et femme, femme surtout. 1081. Var. : Sur l'esprit d'une mire.

107Ô. L'a-t-il vue aussi clairement (1650-00.)

D. ISABELLE

Blanche, s'il est ainsi, que d'heur j'en dois attendre! L'injustice du ciel, faute d'autres objets, Me forçait d'abaisser mes yeux sur mes sujets, Ne voyant point de prince égal à ma naissance

[l'enfance; 1090 Qui ne fut sous l'hymen, ou More, ou dans Mais, s'il lui rend un frère, il m'envoie un époux.

Comtes, je n'ai plus d'yeux pour Carlos ni pour vous; Et, devant par là reine de ma rivale, J'aurai droit d'empêcher qu'elle ne se ravale. Et ne souffrirai pas qu'elle ait plus de bonheur 1095

Que ne m'en ont permis ces tristes lois d'honneur.

BLANCHE

La belle occasion que votre jalousie,

Douteuse encor qu'elle est, a promptement saisie!

D. ISADELLE

Allons l'examiner. Blanche; et tâchons de voir

Quelle juste espérance on peut en concevoir. 1100

108G. Hciir, pour Oonlu'ui-; voyez le (|iio tiarlos, s'il iTest pas à elle, n'est à

vci's 522. persoiino.

1092. L'orj^ucil de la reine a vite 101)."). Vaii. :

raison de la tendresse de la fciuiiic. e, lempèclierai bien d'avoir plus do bonbcur.

1094. Var. : (lG(i;!--GV.)

Je l'empêcherai bien qu'elle ne se ravale, 109". Doubteuse encor ; sur ce tour

Je l'empêcherai bien d'avoir plus âo. bonheur, elliptique, voyez la note du vers 1030.

(lGoO-60.) . — Blanche est décidément plus clair-

Etonnante logicpie dans la jalousie, voyante que respectueuse.

Elle empêchera sa rivale de se ravalier 1100. Var. :

(de déroger à son rang) en épousant Q^i^He juslo espérance il
en faut concevoir.

Carlos, et elle se consolera en voyant (lO-iO-iiG.)

SCENE PREMIÈRE D. LÉONOR, D. MANRIQUE. D. LOPE

D. MANRIQUE

Quoique l'espoir d'un trône et l'amour d'une reine Soient des
biens que jamais on ne céda sans peine. Quoiqu'il lun de nous
deux elle ait promis sa foi, Nous cessons de prétendre où nous
voyons un roi. Dans notre ambition nous savons nous connaître;
iiOr» Et, bénissant le ciel qui nous donne un tel maître. Ce prince
qu'il vous rend après tant de travaux Trouve en nous des sujets,
et non pas des rivaux : Heureux si l'Aragon, joint avec la Castille,
Du sang de deux grands rois ne fait qu'une famille! il 10

Nous vous en conjurons, loin d'en être jaloux. Comme étant
l'un et l'autre à l'Etat plus qu'à nous; Et, tous impatients d'en voir
la force unie Des Mores, nos voisins, dompter la tyrannie. Nous
renonçons sans honte à ce choix glorieux, 1115 Qui d'une grande
reine abaissait trop les yeux.

llo't. Piétendip, absolument : de la résignation; c'est j)resciue
niain-

„. ■ r. 1 1 • • . j • » j tenant du patriotisme. Cette sérénité

Mais connais Puichene, et cesse de prétendre- ,....' ,

{Héraclius l'»2) désintéressée nous étonne un peu chez

le maussade D. Manrique. 11 songe, uu

MOT. Var. : Ou'il nous rend. (165.5.) peu tard, mais enfin il
songe à l'cn-

Trintnif, peines, soullrancis, épreuves, uemi commun, aux
Maures.

sens du latin laliores. Voyez notre édi- 1110. Qui faisait tondier
trop bas le

lion d'Horaie, 194. choix de la reine. Voir les vers 40 et

1110. Ce n'était jusqu'à présent ([uc 41.

La générosité de votre déférence.

Comtes, flatte trop tôt ma nouvelle espérance : D'un avis si
douteux j'attends fort peu de fruit; Et ce grand bruit enfin peut-
être n'est qu'un bruit. 1120 Mais jugez-en tous deux, et me dai-
gnez apprendre Ce qu'avecque raison mon cœur en doit attendre.
Les troubles d'xVragon vous sont assez connus; Je vous en ai
souvent tous deux entretenus, Et ne vous redis point quelles
longues misères 1125

Chassèrent don Fernand du trône de ses pères. Il y voyait déjà
monter ses ennemis, Ce prince malheureux, quand j'accouchai
d'un fils : On le nomma don Sanche; et, pour cacher sa vie Aux
barbares fureurs du traître don Garcie, 1130

A peine eus-je loisir de lui dire un adieu Qu'il le fit enlever sans me dire en quel lieu; Et je n'en pus jamais savoir que quelques marques, Pour reconnaître un jour le sang de nos monarques. Trop inutiles soins contre un si mauvais sort! 1135

Lui-même au bout d'un an m'apprit qu'il était mort. Quatre ans après il meurt et me laisse une fille Dont je vins par son ordre accoucher en Castille. Il me souvient toujours de ses derniers propos; Il mourut en mes bras avec ces tristes mots : 1140

« Je meurs, et je vous laisse en un sort déplorable. Le ciel vous puisse un jour être plus favorable ! Don Raimond a }jour vous des secrets importants, Et vous les apprendra quand il en sera temps : Fuyez dans la Castille. « A ces mots il expire, 1145

Et jamais don Raimond ne me voulut rien dire.

1118. Il est certain que leur cnthoii- tifice. siasrne est quelque peu pronipl. W'.i. Loisir ; remarquez la suppression

1121. Var. : Mais jugez-ea voufs- de l'arlicle, déjà observée au vers 17. même... ^lO'iO-CO.) 1133. Ce sont les « pièces de reniar-

1122. Sur nverqiie, voyez la note du que n dont il est parlé dans l'Argumeiit. vers 020. 1140. Ce don Raimond est discret;

1128. Nous voici en plein récit Ira- il réserve ses révélations pour le dépique. Celui-ci est froid : on sent l'ar- nouement.

ACTE IV, SCENE I "J

Je }artis sans lumière en ces obscurités :

Mais, le voyant venir avec ces députés,
Et que c'est par leurs gens que ce grand bruit éclate
(Voyez qu'en sa faveur aisément on se flatte!], iloO
J'ai cru que du secret le temps était venu.
Et que don Sanche était ce mystère inconnu;
Qu'il l'amenait ici reconnaître sa mère.
Hélas! que c'est en vain que mon amour l'espère!
A ma confusion ce bruit s'est éclairci; 1155
Bien loin de l'amener, ils le cherchent ici;
Voyez quelle apparence, et si celte province
A jamais su le nom de ce malheureux prince.

D . L o P E Si vous croyez au nom, vous croirez son trépas,

[n'est pas; 1160 Et qu'on cherche don Sanche où don Sanche
Mais si vous en voulez croire la voix publique. Et que noire pen-
sée avec elle s'explique. Ou le ciel pour jamais a repris ce héros,
Ou cet illustre prince est le vaillant Carlos. Xous le dirons tous
deux, quoique suspects d'envie, 1165 C'est un miracle pur que le
cours de sa vie. Cette haute vertu qui charme tant d'esprits. Cette
fière valeur qui brave nos mépris. Ce port majestueux qui, tout
inconnu même, A plus d'accès que nous auprès du diadème; 1170

Deux reines qu'à l'envi nous voyons l'estimer. Et qui peut-être
ont peine à ne le pas aimer; Ce prompt consentement d'un
peuple qui l'adore : Madame, après cela j'ose le dire encore,

1147. Saix lumieie, sans renseigne- Muis Tapparence, ami,
que vous puissiez lui

ment qui put ni'éclairer. [^plaire... ?

1150. Voyez que, voyez comme. A [Cinna, iOl.)

propos du vers 128 à' Horace, Voltaire Chez Rotrou et Cor-
neille, piovince a

regrette la disparition de ce tour vif et souvent le sens iXèiit.

naturel. 1166. C'est un pur, un vrai niiracl»! ,

11.53. Vau. : Reconnaître une niùrc. c'est purement un mi-
racle. La cons-

(16.30-00.) truction est remarquable.

1157. Quelle nppnreinc^ s'il y a là 1174. Vak. : J'o."e vous dire
encore.

<iuelque vraisemblance. (1050-56.) On sait que Corneille
aime

Ou le ciel pour jamais a repris ce héros, 1175

Ou cet illustre prince est le vaillant Carlos.

Nous avons méprisé sa naissance inconnue;

Mais à ce peu de jour nous recouvrons la vue,

Et verrions à regret qu'il fallût aujourd'hui

Céder notre espérance à tout autre qu'à lui. 1180

D. LÉONOR

11 en a le mérite et non pas la naissance; Et lui-même il en donne assez de connaissance, Abandonnant la Reine à choisir parmi vous Un roi pour la Castille, et pour elle un époux.

D. MANRIQUE

Et ne voyez-vous pas que sa valeur s'apprête 1185

A faire sur tous trois cette illustre conquête?

Oubliez-vous déjà qu'il a dit à vos yeux

Qu'il ne veut rien devoir au nom de ses aïeux?

Son grand cœur se dérobe à ce haut avantage,

Pour devoir sa grandeur entière à son courage; 1190

Dans une cour si belle et si pleine d'appas,

Avez-vous remarqué qu'il aime en lieu plus bas?

D. LÉONOR

Le voici : nous saurons ce que lui-même en pense.

**D. LÉONOR, CARLOS. D. MANRIQUE. D.
LOPE CARLOS**

Madame, sauvez-moi d'un honneur qui m'offense :

Un peuple opiniâtre à m'arracher mon nom 1195

ces refrains; voyez les vers 304 et 044. — Ce sont là, pour don Lope, autant de marques certaines d'illustre origine. 11 ne peut même lui venir à l'esprit C[u]n roturier généreux pourrait les réunir, puisqu'un roturier ne saurait être, proprement, généreux.

11T8. Jniir, comme Uimicrr au vers 1147; voyez la note du vers 8:5>.

W^'A. Abundoiiuunt la reine a choisir....

isqi

il la

la

le soin de

Aussi a'aurais-jepas Abanrlojiric mon cœur à suivre ses appas. (Molière, EcnU- dus maris, U, 9.) 1192. Corneille dit fréquemment : aimer en même lieu, en d'autres lieux, en bon lieu.

Fu:Uz un Hou plus liant l'honneur de vos ca- [resses.

[Polyeucte, 38'J.)

Veut que je sois don Sanche, et prince d'Aragon. Puisque par sa présence il faut que ce bruit meure, Dois-je être, en l'attendant, le fantôme d'une heure? Ou, si c'est une erreur qui lui promet ce roi, Souffrez-vous qu'elle alnise et de vous et de moi? 1200

D . L i': o N o R Quoi que vous présumiez de la voix j^opulaire, Par de secrets rayons le ciel souvent l'éclairé : ^ous apprendrez par là du moins les vœux de tous, Et quelle opinion les peuples ont de vous.

D . L o 1' E Prince, ne cachez jilus ce que le ciel découvre; 1205

Xe fermez pas nos yeux quand sa main nous les ouvre. Vous devez être las de nous faire faillir. Nous ignorons quel fruit vous en vouliez cueillir, Mais nous avons pour vous une estime assez haute Pour n'être pas forcés à commettre une faute; 1210

Et notre honneur, au vôtre en aveugle opposé, Méritait par pitié d'être désabusé.

?sotre orgueil n'est pas tel qu'il s'attache aux personnes, Ou qu'il ose oublier ce qu'il doit aux couronnes; Et s'il n'a pas eu d'yeux pour un roi déguisé, 1215

Si l'inconnu Carlos s'en est vu méprisé, Nous respectons don Sanche, et l'acceptons pour maître, Sitôt qu'à notre reine il se fera connaître; Et sans doute son cœur nous en avouera bien. Hâtez cette union de votre sceptre au sien, 1220

Seigneur, et, d'un soldat quittant la fausse image.

1198. L'erreur passagère du j)euple fait de lui un iantùie de roi, puisqu'il n'a que l'apparence delà dignité royale <ju"on salue en lui.

1202. On connaît le proverbe : La voix du peuple est la Voix de Dieu. Il ne faudrait pas transformer Léonor «n reine « démocrate » : il n'est question ici que de l'insllnrt populaire, qui I rencontre souvent la vérité.

120". Ils r)nt « failli » lorsqu'ils ont traité en aventurier celui en qui main-

tenant ils saluent un prince : cette faute est une méprise.

1208. Cueillir, plus naturel et plus poétique, avec fruit, que notre recueillir. Voyez Ciiinrr, 876, où cueillir rime aussi avec faillir.

121.5. C'est un plaidoyer personnel, un peu contraint, mais sans bassesse.

121i). JS'oiis en avouera, nous en a])prouvera. On a d<'>jà vu le mot aveu au ver» 178. Vovez Cid. l'i71, et Horace.

DOX SANCHE D ARAGON

Recevez, comme roi, notre premier hommage,

CARLOS

Comtes, ces faux respects dont je me vois surpris

Sont plus injurieux encor que vos mépris.

Je pense avoir rendu mon nom assez illustre 1225

Pour n'avoir pas besoin qu'on lui donne un faux lustre.

Reprenez vos honneurs où je n'ai point de part.

J'imputais ce faux bruit aux fureurs du hasard,

Et doutais* qu'il pût être une âme assez hardie

Pour ériger Carlos en roi de comédie : 1230

Mais, puisque c'est un jeu de votre belle humeur,

Sachez que les vaillants honorent la valeur,

Et que tous vos pareils auraient quelque scrupule

A faire de la mienne un éclat ridicule.

Si c'est votre dessein d'en réjouir ces lieux, 1235

Quand vous m'aurez vaincu vous me raillerez mieux :

La raillerie est belle après une victoire;

On la fait avec grâce aussi bien qu'avec gloire.

Mais vous précipitez un peu trop ce dessein :

La bague de la reine est encore en ma main; 1240

Et l'inconnu Carlos, sans nommer sa famille,

Vous sert encor d'obstacle au trône de Castille.

Ce bras, qui vous sauva de la captivité,

Peut s'opposer encore à votre avidité.

D. MANRIQUE

Pour n'être que Carlos, vous parlez bien en maître, 1245 Et tranchez bien du i[^]rince, en déniaut de l'être.

1222. Ici encore, c'est don Lope, toujours galant homme, qui a pris les devants.

1226. C'est sur ce ton altier (que parle Nicotmé.

1228. Aujc fureurs du liasurd est une expression bien peu nette : il y a dans furaiirs l'idée d'une opinion f(oi s'é:a:are ; mais les fureui's du hasard?...

1230. Un roi de comédie, c'est celui qui n'est qu'un u fantôme
» de roi, connue Carlos vient de le dire, et ([ui en joue le person-

nage sans en avoir l'autorité.

123^{*}. L'idée et l'expression, ici encor(!, matKiuenl de clarté.

124ⁱ. Var.: Acette avidité. (1650-50.)

1245. Pour cette lois, don Manrique a raison : la réponse de Carlos est admirable d'ironie vaillante et de fierté; mais toujours et partout il parle en maître plus qu'en sujet.

1246. Trancher </e, jouer le rôle, prendre les airs de... ; locution familière à Corneille.

Tranchant du éénérpux, il croit m'i"pouvanter.

(;>o/î/^i/c«e, 1V57.) Qui tranche trop du roi ne règne pa? long- [""tenips.

[Nicomè'le, 7 V9,)

C'est le seul exemple que les Lexiques

SCENE II

Si nous avons tantôt jusqu'au bout défendu L'honneur qu'à notre rang nous A'oyions être dû, Nous saurons bien encor jusqu'au bout le défendre; Mais ce que nous devons, nous aimons à le rendre. 1250

Que vous soyez don Sanche, ou qu'un autre le soit, L'un et l'autre de nous lui rendra ce qu'il doit. Pour le nouveau marquis, quoique l'honneur l'irrite, Qu'il sache qu'on l'honore autant qu'il le mérite;

[sang 1255 Mais que, pour nous comballre, il faut que le bon Aide un peu sa valeur à soutenir ce rang. Qu'il n'y prétende point, à moins qu'il se déclare : Xon que nous demandions qu'il soit Guzman ou Lare : Qu'il soit noble, il suffit pour nous traiter d'égal ; Nous le verrons tous deux comme un digne rival; Et si don Sanche enfin n'est qu'une attente vaine, Nous lui disputerons cet anneau de la reine. Qu'il souffre cependant, quoique brave guerrier. Que notre bras dédaigne un simple aventurier.

I mystère :

Nous vous laissons, Madame, éclaircir ce Le sang a des secrets qu'entend mieux une mère; Et, dans les différends qu'avec lui nous avons, Nous craignons d'oublier ce que nous vous devons.

Godefroy et Marty-Lavcaux doimeiiit de la locution dénier de chez Corneille :

on trouve dénier que... dans V Examen dit Cid.

12'i8. Var. : Nous voyons, (1655.) 1252. Remarquez l'un et l'autre suivi d'un verbe au sinj^ulier, et comparez nos éditions de Cinnu, 1086; roli/curtr, 830; Pompée, 1809; Rodo uni ne,' 1001, 1839. Voir le vers 950.

1255. Le bon sun^, la noblesse de la race.

1257. Chez Corneille, ne est souvent supprimé après à moins que; mais, de son temps, la rèj^le était déjà établie, et elle n'a fait que s'alfermir depuis.

1264. A'oilà Carlos réduit à cette alternative : être un aventurier qu'on dédaî^ne ou xin prince qu'on admire. Don Manrique a ressaisi toute son arrogance

LÉON OR, CARLOS

Madame, vous voyez comme l'orgueil me traite : Pour me faire un honneur, on veut que je l'achète ; 1270 Mais, s'il faut qu'il m'en coûte un secret de vingt ans, Cet anneau dans mes mains pourra briller longtemps.

D . L É o N G R Laissons là ce combat, et parlons de don Sanche. Ce bruit est grand j^our vous, toute la cour y penche : De grâce, dites-moi, vous connaissez-vous bien? 1275

CARLOS

Plût à Dieu qu'en mon sort je ne connusse rien!

Si j'étais quelque enfant épargné des tempêtes,

Livré dans un désert à la merci des bêtes.

Exposé par la crainte ou par l'inimitié,

Rencontré par hasard et nourri par pitié, 1280

Mon orgueil à ce bruit prendrait quelque espérance

Sur votre incertitude et sur mon ignorance ;

Je me figurerais ces destins merveilleux

Qui tiraient du néant les héros fabuleux,

Et me revêtirais des brillantes chimères 1285

Qu'osa former pour eux le loisir de nos pères :

Car enfin je suis vain, et mon ambition

1274. C^ (jiuùt est grand pour vous. f:'cfit- dire : (juc nos vieux conteurs, dans leurs

à-dire : le bruit que vous êtes don loisirs occupés, ont essayé de faire vivre. Sanche est partout accrédité. — Y peu- 1287. Non, il n'est point « vain »,

rhc, incline à croire ce bruit fondé. mais il a cette fierté qui est, selon La

Je mû Iroiiiipo, ou mon àiio ij p^nce d'elle- Uochefoucauld, l'éclat et la déclaration

liiiùix'. de l'orgueil. 11 se croit vain, parce que

(Titc, :}['.).) ses anil)itions lui semblent trop hautes :

1285. Me rei'èlirais, comme d'une pa- malgré lui, il parle et agit en prince,

rure, cpïi serait ici empruntée. Lexpres- mais il s'en veut de céder à cet instinct

sion, cependant, semble peu nette et qui emporte son âme « au delà d'elle-

peu juste. même ». Ces élans involontaires, dont

1280. Osa, parce qu'il y a quelque il s'indigne, sont habilement analysés chose daudacieux et d'un peu démesuré et gradués de façon à nous faire prédans ces fictions. — Le loisir, c'est-à- voir, espérer la révélation prochaine.

A C r i: IV, SCENE

Ne peut s'examiner sans indignation;

Je ne puis regarder sceptre ni diadème

Qu'ils n'emportent mon âme au delà d'elle-même : 1290

Inutiles élans d'un vol impétueux

Que pousse vers le ciel un cœur présomjîlucux.

Que soutiennent en l'air quelques exploits de guerre,

Et qu'un cou{) d'œil sur moi rabat soudain à terre.

[parents; 1295] Je ne suis jîoint don Sanche, et connais mes
Ce bruit me donne en vain un nom que je vous rends. Gardez-le
pour ce prince : une heure ou deux peut-être Avec vos députés
vous le feront connaître. Laissez-moi cependant à cette obscurité
Qui ne fait que justice à ma témérité. 1300

D . L É o N o 11 En vain donc je me (latte, et ce que j'aime à
croire N'est qu'une illusion que me fait votre gloire. Mon cœur
vous en dédit; un secret mouvement, Qui le penche vers vous,
malgré moi vous dément; Mais je ne puis juger quelle source
l'anime, 1305

Si c'est l'ardeur du sang, ou l'effort de l'estime; Si la nature
agit, ou si c'est le désir; Si c'est vous reconnaître, ou si c'est vous
choisir. Je veux bien toutefois étouffer ce murmure Comme de
vos vertus une aimable imposture, 1310

Condamner, pour vous plaire, un bruit qui m'est si doux;

1292. Que pousse, voyez la noie du vers 1)2.

129.3. Que soutiennent en l'air, c'est au sens projjre une exul-
tation factice, soutenue passagèrement par l'orgueil de ses
exploits.

1294. i< Voilà, dit M. Godefroy, les vraies et magnifiques créations de Corneille en fait de style. » Corneille a dit de même ailleurs :

Rabats de cet esprit l'essor tumuUuoix. [Imitation, W. 2167.1

1303. Vous en dédit, vous en désavoue.

Quercr la volonté d'un clief qu'on peut dédire! (Sop/ioaisbc, l.iO. I

130'». ^'oyez pencher au neutre, vers

1274. Ce ((secret mou veinant n du cœur maternel, c'est cette voix du sang à la- «juelle don Manrique a fait allusion au vers 12(56.

i:iOC>. L'c/fort de rcs/Zme. c'est-à-dire la haute idée (que je me fais tle vous. E/f'ort, remarque M. Godcfroy, a signifié primitivement force; ce mot j)cut donc se dire des sentiments «surexcités. Corneille écrit de niènjc : « L'effort de mon estime 1) (^Ni-comède, 1776), « cet ell'ort d'estime >> {Olhon, 1033).

1310. Inversion forcée en mêmctenii)s qu'expression peu nette. Il faut entendre : comme une aimable erreur que produisent en moi vos mérites.

1 o't D O X s A N C I I E D A I I A G O X

Mais où sera mon fils sil ne vit point en vous? On veut qu'il soit ici; je n'en vois aucun signe : On connaît, hormis vous, quiconque en serait digne; Et le vrai sang des rois, sous le sort abattu,
1315

Peut cacher sa naissance et non pas sa vertu : Il porte sur le front un luisant* caractère Qui parle malgré lui de tout ce qu'il veut taire; Et celui que le ciel sur le vôtre avait mis Pouvait seul m'éblouir, si vous l'eussiez permis. 1320 Vous ne l'êtes donc point, puisque vous me le dites; Mais vous êtes à craindre avec tant de mérites. Souffrez que j'en demeure à cette obscurité. Je ne condamne point votre témérité;

[puissante 1325 Mon estime, au contraire, est pour vous si Qu'il ne tiendra c[u]à vous que mon cœur n'y consente : Votre sang avec moi n'a qu'à se déclarer, Et je vous donne après liberté d'espérer. Que si même à ce prix vous cachez votre race. Ne me refusez point du moins une autre grâce : 1330 Ne vous préparez plus à nous accompagner; Nous n'avons plus besoin de secours pour régner. La mort de don Garcie a puni tous ses crimes, Et rendu l'Aragon à ses rois légitimes;

[vos vœux, 1335 N'en cherchez plus la gloire, et, quels que soient Ne me contraignez point à plus que je ne veux. Le prix de la valeur doit avoir ses limites; Et je vous crains enfin avec tant de mérites. C'est assez vous en dire. Adieu : pensez-y bien, Et faites-vous connaître, ou n'aspirez à rien. 1340

1317. Liiisniil, cclatanl : sa no]]lcsse l'expression du même]réjtiui".

reluit, éclate maltîi-é lui sur son front. 1:528. U'cspérer la main dcD.Elvire,

Bossiiot vante la science « ardente et sans doute.

iinsaiuc » de saint François de Sales. 1338. Encore un refrain ; voyez les

— C'est toujours la même naïveté dans vers 394, G44 et 1174.

CARLOS. BLANCHE

BLANCHE

Qui ne vous craindra point, si les reines vous craignent?

CARLOS

Elles se font raison lorsqu'elles me dédaignent.

BLANCHE

Dédaigner un héros qu'on reconnaît pour roi !

X'aide point à l'envie à se jouer de moi,

Blanche; et si tu te jilais à seconder sa haine, 1345

Du moins respecte en moi l'ouvrage de ta reine.

r, L A N C I I E

La reine même en vous ne voit plus aujourd'hui

Qu'un])rince que le ciel nous montre malgré lui.

Mais c'est troj) la tenir dedans l'incertitude;

Ce silence A-ers elle est une ingratitude : 1350

Ce qu'a fait pour Carlos sa générosité

Méritait de don Sanche une civilité.

CARLOS

Ah! nom fatal pour moi, que tu me persécutes. Et prépares mon âme à d'effroj-ahles chutes!

1342. Elles sr font raison, elles se ren- A vo> heurcuv destins ai'l/'z à «'aecoinplir.

(lent justice, ou plulôl elles rendent jus- (Otlion. 12ij6.)

lice à leur ran-r, elles s'acquittent du 1.34"). Var. : Ou si tu te plais. (1650,

devoir que ce raiijr leur impose. iii-4'> et in-8".)

l'iii. Aider a quelqu'un il faire quelque 134G : A'ar. : L'ouvrage de la Reine.

rliose n'était point alors une expression (1G50 in-12, et 53-56.)

populaire, quoi qu'en dise Voltaire, à 1349. Sur dedans, Aoyez la note du

propos du vers 38 de Nicomède. Littré vers 217.

en cite de nombreux exemples emprun- 1350. J'ers elle, envers elle; voyez les

tés aux meilleurs écrivains. Corneille vers 679, 698, 737. 789. l'employait volontiers.

LOG

DON SAXCIIE D ARACiON

SCENE V D. ISABELLE, CARLOS, BLANCHE

CARLOS

Madame, commandez qu'on me laisse en repos, 1355

Qu'on ne confonde plus don Sanche avec Carlos;

C'est faire au nom d'un prince une trop longue injure :

Je ne veux que celui de votre créature,

Et si le sort jaloux, qui sembleroit me flatter.

Veut m'élever plus haut pour m'en précipiter, 1360

Souffrez qu'en m'éloignant je dérobe ma tête

A l'indigne revers que sa fureur m'apprête.

Je le vois de trop loin pour l'attendre en ce lieu ;

Souffrez que je l'évite en vous disant adieu ;

Souffrez...

D. ISABELLE

Quoi ! ce grand cœur redoute une couronne ! 1365 Quand on
le croit monarque, il frémit, il s'étonne! Il veut fuir cette gloire, et
se laisse alarmer De ce que sa vertu force d'en présumer!

Ah ! vous ne voyez pas que cette erreur commune N'est qu'une
trahison de ma bonne fortune; 1370

Que déjà mes secrets sont à demi trahis. Je lui cachais en vain
ma race et mon pays;

1357. Var. : Au nom du Prince. (1692.)

1358. Les Dialogues du nouveau langage français italianisé, d'Henri Estienne, cités par M. Marty-Laveaux, nous apprennent (que ce mot de créature (personne <|ui doit à (quelq'un sa fortune) avait été récemment introduit dans la langue, et venait de l'Italie : « Maintenant c'est un mot que tous les courtisans ont à la bouclie ». — Corneille a repris ce vers dans Sertorius, 550.

Je ne veux que le nom de votre créature.

1366. C'est plus que de l'étonnement, c'est de l'indignation et de l'effroi.

S'étonner a donc conservé ici une partie de son énergie première; il la conservera même chez Racine :

Quoi ! déjà voire foi s'affaiblit et s'étonne ! [Athalie, I, 2.)

1370. Bonne fortune, pour lieureuse fortune (ironiquement), n'a pas gardé ce sens aujourd'hui.

Que celui (qui l'occupe a de bonne fortune '. (Cicéron, 136.)

ACTE IV, SCENE V

En vain sous un faux nom je me faisais connaître,

Pour lui faire oublier ce qu'elle m'a fait naître ;

Elle a déjà trouvé mon pays et mon nom. 1375

Je suis Sanche, Madame, et né dans l'Aragon; Et je crois déjà
voir sa malice funeste Détruire votre ouvrage en découvrant le
reste, Et faire voir ici, par un honteux effet, Quel comte et quel
marquis votre faveur a fait. 1380

D. ISABELLE

Pourrais-je alors manquer de force ou de courage

Pour empêcher le sort d'abattre mon ouvrage?

Xe me dérobez point ce qu'il ne peut ternir;

Et la main qui l'a fait saura le soutenir.

Mais vous vous en formez une vaine menace 1385

Pour faire un beau prétexte à l'amour qui vous chasse.

Je ne demande plus d'où partait ce dédain.

Quand j'ai voulu vous faire un hymen de ma main.

Allez dans l'Aragon suivre votre princesse.

Mais allez-y du moins sans feindre une faiblesse; 1390

Et puisque ce grand cœur s'attache à ses appas.

Montrez, en la suivant, que vous ne fuyez pas.

CARLOS

Ah! Madame, plutôt apprenez tous mes crimes; Ma tête est à
vos pieds, s'il vous faut des victimes.

Tout chétif que je suis, je dois vous avouer 1395

Qu'en me plaignant du sort j'ai de quoi m'en louer : S'il m'a fait en naissant quelque désavantage, Il m'a donné d'un roi le nom et le courage; Et, depuis que mon cœur est capable d'aimer, A moins que d'une reine, il n'a pu s'enflammer : 1400 Voilà mon premier crime, et je ne puis vous dire (^ui m'a fait infidèle, ou vous, ou donne Elvire ; Mais je sais que ce cœur, des deux parts engagé,

1384. Il y a dans ce rouplut un sin- jjour une reine.

|,'ulicr mélange de fierté royale et de .4 mcins que d'uac tùU'
im si granJ corp>

jalousie féminine. fchancelle.

l'iOO. .-1 ntitim: (flic d'iinr rc'uif, à moins [OUion, 8o8.)

(|ue «e ne fut pour une reine, excepté 140^. Des deux parts, engagé à la

Se donnant à vous deux, ne s'est point partagé,

Toujours prêt d'embrasser son service et le vôtre, 1405

Toujours prêt à mourir et pour l'une et pour l'autre.

Pour n'en adorer qu'une, il eût fallu choisir;

Et ce choix eût été du moins quelque désir,

Quelque espoir outrageux d'être mieux reçu d'elle,

Et j'ai cru moins de crime à paraître infidèle. 1410

Qui n'a rien à prétendre en peut bien aimer deux,

Et perdre en plus d'un lieu des soupirs et des vœux :
Voilà mon second crime ; et quoique ma souffrance
Jamais à ce beau feu n'ait permis d'espérance,
Je ne puis, sans mourir d'un désespoir jaloux, 1415
Voir dans les bras d'un autre, ou donne Elvire, ou vous.
Voyant que votre choix m'apprêtait ce martyre.
Je voulais m'y soustraire en suivant donne Elvire,
Et languir auprès d'elle, attendant que le sort.
Par un semblable hymen, m'eût envoyé la mort.
Depuis, l'occasion que vous-même avez faite
M'a fait quitter le soin d'une telle retraite.
Ce trouble a quelque temps amusé ma douleur;
J'ai cru par ces combats reculer mon malheur.
Le coup de votre perte est devenu moins rude.
Lorsque j'en ai vu l'heure en quelque incertitude,
fois dans l'amour de D. Isabelle et dans l'amour de U. Elvire.
Cette passion double que le mallioureux Carlos s'efforce de
conduire sans verser ni d'un côté ni de l'autre, lui crée la situation
la plus embarrassante, et, par suite, l'expression de ces senti-
ments faux ne peut qu'être embarrassée.

140Î. Ceci est ingénieux, trop ingénieux vraiment : Carlos a
oublié son indignation et sa douleur pour redevenir ce que César

devient, dans Pompée, quand il revoit Cléopâtre : un galant achevé.

1411. Nous sommes en plein bel esprit. Malgré soi, on se souvient de Mascarille entre Madelon et Cathos, et l'on est tenté de dire avec elles : « Ma rhèrc, c'est le caractère enjoué. — Je

vois bien que c'est un Amilcar. »

1413. 11 distingue avec soin, et, pour ainsi dire, numérote ses « crimes m.

Les romans de M[^] de Scudéry offrent beaucoup de ces distinctions et discussions galantes.

1417. Mourir, martyr, languir, ce sont les termes du jargon amoureux.

On est fâché de voir ce soldat souffrir et mourir par métaphore, en héros de roman.

1419. Attendant que, en attendant que; voyez la note du vers 414.

Faites l' occasion quand je vous irai voir. {Suite du Menteur, 1719.)

1423. Amusé, occupé en la détournant sur un autre objet; voyez le vers 410.

SCENE A

LO'J

Et que j'ai pu me faire une si douce loi
Que nia mort vous donnât un plus vaillant que moi.
Mais je n'ai plus, Madame, aucun combat à faire.
Je vois pour vous don Sanche un époux nécessaire ; 1430
Car ce n'est point l'amour qui fait Ihymen des rois :
Les raisons de l'Etat règlent toujours leur choix;
Leur sévère grandeur jamais ne se ravale,
Ayant devant les yeux un prince qui légale ;
Et, puisque le saint nœud qui le fait votre époux
Arrête comme sœur donne El vire avec vous,
Que je ne puis la voir sans voir ce qui me tue,
Permettez que j'évite une fatale vue,
Et que je porte ailleurs les criminels soupirs
D'un reste malheureux de tant de déplaisirs.

D . ISABELLE

Vous m'en dites assez pour mériter ma haine, Si je laissais agir
les sentiments de reine; Par un trouble secret je les sens confon-
dus; Partez, je le consens, et ne les troublez plus.

fie voie; Mais non : pour fuir don Sanche, attendez qu'on Ce
bruit peut être faux, et me rendre ma joie. Que dis-je ? Allez,
marquis, j'y consens de nouveau Mais, avant que partir, donnez-
lui mon anneau;

1429. On retrouvera, au vers 1408, fuire un combat, pour : le soutenir. En général, Corneille dit *]]lutot rendre un vombni*.

1432. D. Isabelle n'a nul besoin qu'on le lui apprenne, car, dès l'acte I, se. 2, elle s'est déclarée prête à se sacrifier « au repos de l'Etat », et, au début de la se. 1 de l'acte II, elle déplore cette triste condition des reines. — Raisons de l'Etat comme raisons d'Etat. Photin, dans *Pompée* (230), invoque « les raisons d'l'tat ».

1437. Ce qui me tue, nous voici retombés de la politique dans la galanterie.

1440. Un reste mnUieureii.r, un débris, ce qui de moi survit à tant de chagrins; expression vague et ton faux.

Sur déplaisirs, voyez la note 4^{de} la p. 20.

1447. Mais non... Que dis-je? Mouvements un peu saccadés et artificiels, qui trahissent le trouble de D. Isabelle, partagée entre des sentiments opposés.

1448. Ai'ant que partir; le *de* est souvent supprimé par Corneille entreavant que et l'infinif. D'ailleurs, il emploie indifféremment aidant que et avant que *de*. La première de ces tournures était même regardée comme plus correcte au xvii^e siècle, malgré l'autorité de Vaugelas. Voir le vers 934. Molière dit aussi : « avant que nous lier... » (*.Misanthrope*, I, 2) et Racine : « avant que partir » (*^Mithridate*, III, 1). On disait même, comme Saint-Simon :

Il avant partir ».

DON SANCHK D A I I A G O N

Si ce n'est toutefois une faveur trop grande

Que pour tant de faveurs une reine demande. 1450

c A R L <^) s Vous voulez que je meure, et je dois obéir, Dût cette obéissance à mon sort me trahir : Je recevrai pour grâce un si juste su|)plice. S'il en rompt la menace, et prévient la malice. Et souffre que Garlos, en donnant cet anneau, 1455

Emporte ce faux nom et sa gloire au tombeau. C'est l'unique bonheur où ce coupable aspire.

D . I s A li E L L E

Que n'êtes-vous don Sanche! Ah ciel! qu'osé-je dire? Adieu : ne croyez pas ce soupir indiscret.

CARLOS

Il m'en a dit assez pour mourir sans regret. 14(30

1451.11meu't trop, et trop facilement.

1454. S'il en rompt, s'il en arrête, en anéantit la menace. Et prévient la malice, et me met à l'abri des humiliations que mon sort semble méchamment me réserver.

1457. Oit, auquel. Voyez les vers 774, 781, 1802.

Celle où j'ose aspirer est

{Polijcuctr, 1768.)

:ans phi s illustre.

1459. Il y a ici comme un souvenir affaibli de la scène fameuse où Rodrigue, au cinquième acte du Cid, arrache son secret à Chimène.

1460. Assez pour mourir, pour que je meure; les grammairiens d'aujourd'hui ne jufçeraient pas cette construction d'une correction rigoureuse.

ACTE Y

SGENK PREMIERE

I). ALYAR, D. ELVIRE D . A L V A R

Enlîn. après un sort à mes vœux si contraire,

Je dois bénir le ciel qui vous renvoie un frère;

Puisque de notre reine il doit être l'époux,

Cette heureuse union me laisse tout à vous.

Je me vois affranchi d'un honneur tyrannique, 1465

D'un joug que m imposait cette faveur publique,

D'un choix qui me forçait à vouloir être roi :

Je n'ai plus de combat à faire contre moi.

Plus à craindre le prix d'une triste victoire ;

Et l'infidélité que vous faisait nm gloire 1470

Consent que mon amour, de ses lois dégagé.

Vous rende un inconstant qui n'a jamais changé.

D . ELVIRE

^'ous êtes généreux, mais votre impatience

Sur un bruit incertain prend trop de confiance;

Et cette prompte ardeur de rentrer dans mes fers 1475

Me console trop tôt d'un trône que je perds.

]La perte n'est encor qu'une rumeur confuse

146't. \oilà don Alvar délivré du le dire. Mais ne niontre-t-il pas quel-

rôle de prétendant malgré lui, qu'il que précipitation à transformer sou

soutenait par devoir et par point d'hon- espérance en réalité?
D. Elvire a rai-

ieiiir ., |);ir <i irloirc », connnc il va sonde s'étonner.

Qui du nom de Carlos, malgré Carlos, abuse;

Et vous ne savez pas, à vous en bien parler,

Par quel offre et quels vœux on peut m'en consoler. 1480

Plus que vous ne pensez la couronne m'est chère ;

Je perds plus qu'on ne croit, si Carlos est mon frère.

Attendez les effets que produiront ces bruits;

Attendez que je sache au vrai ce que je suis,

Si le ciel m'ôte ou laisse enfin le diadème, 1485

S'il vous faut m'obtenir d'un frère ou de moi-même,

Si, par l'ordre d'autrui, je vous dois écouter,

Ou si j'ai seulement mon cœur à consulter.

Ah! ce nest qu'à ce cœur que le mien vous demande. Madame, c'est lui seul que je veux qui m'entende; 1490 Et mon propre bonheur m'accablerait d'ennui. Si je n'étais à vous que par l'ordre d'autrui. Pourrais-je de ce frère implorer la puissance Pour ne vous obtenir que par obéissance, Et, par un lâche abus de son autorité, 1495

M'élever en tyran sur votre volonté ?

D . ELVIRE

Avec peu de raison vous craignez qu'il arrive

Qu'il ait des sentiments que mon âme ne suive :

Le digne sang des rois n'a point d'yeux que leurs yeux,.

Et leurs premiers sujets obéissent le mieux. 1500

Mais vous êtes étrange avec vos déférences,

Dont les submissions cherchent des assurances.

1481. Et c'est justement cette ainbi- exemple de l'obéissance, tion qui glace ce caractère de D. El- 1502. Mauvais style abstrait, trop-

vire : elle est trop princesse, et pas fréquent chez Corneille : D. Elvire

assez femme. veut dire que la soumission apparente

1491. D'ennui, de chajrin ; voyez la de Don Alvar n'a qu'un but, lui arra-

note 7 de la p. •54. cher une promesse sûre. — Corneille

1490. D. Alvar a toujours été écrit plus souvent submission que sou—

délicat. mission. « Nicot (1606) écrit souhmis-

1500. Cela dépend : au temps même sion ; Furetière (1690) et l'Académie

de Corneille, Gaston d'Orléans, Condé, (1694), sousmission. Quant à Richelet

]Imc Je Longueville, ces « premiers (1680), qui s'attache à simplifier l'or-

sujets » de Louis XIII et d'Anne d' Au- thographe, et à la rapprocher de la

triche, tous du « sang des rois », n'ont prononciation, il donne soumission. »

pas toujours donné l'irréprochable (Marty-Laveaux.)

ACTE V, se J: NE II It

Vous ne craignez d'agir contre ce que je veux

Que pour tirer de moi que j'accepte vos vœux,

Et vous obstineriez dans ce respect extrême 1505

Jusques à me forcer à dire : « Je vous aime. »

Ce mot est un peu rude à prononcer pour nous;

Souffrez qu'à m'expliquer j'en trouve de plus doux.

Je vous dirai beaucoup, sans pourtant vous rien dire.

Je sais depuis quel temps vous aimez donne Elvire; 1510 Je sais ce que je dois, je sais ce que je puis. Mais, encore une fois, sachons ce que je suis; El, si vous n'aspirez qu'au bonheur de me plaire, Tâchez d'approfondir ce dangereux mystère. Carlos a tant de lieu de vous considérer 1515

Que, s'il devient mon roi, vous devez espérer.

D. ALVAR

Madame....

D , ELVIRE

En ma faveur donnez-vous cette peine, Et me laissez, de grâce, entretenir la reine.

J'obéis avec joie, et ferai mon pouvoir

A vous dire bientôt ce qui s'en peut savoir. 1520

D. LÉONOR, D. ELVIRE

D . L É O X o i; Don Alvar me fuit-il?

D . ELVIRE

Madame, à ma prière,

lol6. A'ar. : ^'<>^ls jjouvez espérer, ne se refuse ni ne se donne, conlciile

(1650-5C.) D. Elvire est prudente et de l'aire valoir les |)lus vagues espé-

))récieuse à la fois : prudente, elle ne rances qu'elle fait briller aux yeux de

s'engage pas à fond ; précieuse, elle U. Alvar.

Il va dans tous ces bruits chercher quelque lumière. J'ai craint, en vous voyant, un secours pour ses feux, Et de défendre mal mon cœur contre vous deux.

D . L É G N G II

Ne pourra-t-il jamais gagner votre courage? 1525

Il peut tout obtenir, ayant votre suffrage.

Je lui puis donc enfin promettre votre foi ?

D. ELVIRE

Oui, si vous lui gagnez celui du nouveau roi.

Et si ce bruit est faux, si vous demeurez reine?

D. ELVIRE

Que vous puis-je répondre, en étant incertaine? 1530

En cette incertitude on peut faire espérer.

D . ELVIRE

On peut attendre aussi pour en délibérer :

On agit autrement quand le pouvoir suprême

SCENE III D. ISABELLE, D. LÉONOR, D . ELVIRE

n . ISABELLE

J'interromps vos secrets, mais j'y prends part moi-même; Et
j'ai tant d'intérêt de connaître ce fils 1535

Que j'ose demander ce qui s'en est appris.

1522. Quelque lumicre, quelque éclair- Qiiio tu pénètres mal le
fond de moa cunrar/f!

cissement, comme au vers 1147; mais ^, (Hodogune, 1J87.)

.•l.ercher de la lumière dans des bruits, I' "o" ^ "«" ^ ' ^ " ^ <ieux
pour loncher son

, 1 1 T_ • 1 ,• ĩcouraae.

<ola semble bien mal dit. {Pompée, 2u:j.)

1525. Votre courage, votre eœur. Les ^ ■ ^' ^-- Toujours maî-
tresse d'elle-

exemples en sont innombrables cbtv. m"me. !>• Elvire n'est pas pressée. Corneille 1534. Décidément, elle est plus

femme que D. Elvire, car elle est cu- Rodrigno ne pcnl plu-^ charmer votre courage. Heuse, inquiète, et no sait où i)orter

ICùl, KiOl.)

sou cœur.

ACTE V, SCilXr. III

Vous ne m'en voyez point davantage éclaircie.

D . ISABELLE

Mais de qui tenez-vous la mort de don Garcie.

Vu que, depuis un mois qu'il vient des députés,

On parlait seulement de peuples révoltés ? 1540

D . L j': o N o R Je vous puis sur ce point aisément satisfaire :
Leurs gens m'en ont donné la raison assez claire.

On assiégeait encor, alors qu'ils sont partis, Dedans leur dernier fort don Garcie et son fils. On l'a pris tôt après; et soudain par sa prise 1545

Don Raymond prisonnier recouvrant sa franchise. Les voyant tous deux morts, J]ublie à haute voix Que nous avons un roi du vrai sang de nos rois, Que don Sanche vivait, et part en diligence Pour rendie à l'Aragon le bien de sa présence. 1550 11 joint nos

députés hier sur la fin du jour. Et leur dit que ce prince était de votre cour.

C'est tout ce que j'ai pu tirer d'un domestique : Outre qu'avec ces gens rarement on s'explique. Comme ils entendent mal, leur rapport est confus : 1555 Mais bientôt don Raymond vous dira le surplus. Que nous veut cependant Blanche toute étonnée?

V)39. Vap.. : Qu'il vint des députés, est évidemment le sens moder

Il>5ô.) puisque D. Léonor parle dédaigncu

1544. Sur dedans préposition, voyez scmont de « ces gens » qui compren

-ers 217. nent toujours mal les choses. Et p

ne.

ui-

154G. Sn l'ranrhise, sa liberté. Friiir tant l'Espagne,]as plus que la France, voulait dire lilne; par suite, franchise n'a jamais manqué de Gil Blas indussignifiait lihrrtr; d'où par extension, irieux et alertes. Mais on n'avait pas indépendance du caracii-re et du lan- songé encore à glorifier le vrai « dogage. Voyez Ciniia, 1221. mcsiitpio i> dans la personne de Figaro,

1553. Souvent, au xvii" siècle, du- et le maître de Figaro appartient à un

uicsl'unip "^ aucune signification hunii- autre âge t(ue les]personnages de Don

liante : il se dit alors de toute]>er- Situclie. sonne attachée à un grand. Ici, le sens

D. ISABELLE, D. LÉONOR, D. ELVIRE, BLANCHE

Ah! Madame!

D . ISABELLE

Qu'as-tu ?

BLANCHE

La funeste journée !

Votre Carlos....

D . ISABELLE

Eh bien?

BLANCHE

Son j)ère est en ces lieux, Et n'est....

D. ISABELLE

Quoi?

Qu'un pêcheur.

D. ISABELLE

Qui te l'a dit?

BLANCHE

Mes yeux. 1560

D. ISABELLE

Tes yeux?

BLANCHE

Mes propres yeux.

D. ISABELLE

Que j'ai peine à les croire !

SCEN

D. ISABELLE

Il l'est, et nous fait voir, Par cet injuste effet, son absolu pouvoir, Qui du sang le plus vil tire une âme si l)elle, 1505

Et forme une vertu qui n'a lustre que d'elle. Parle, Ijlanche, et dis-nous comme il voit ce malheur.

BLANCHE

Avec beaucoup de honte, et plus encor de cœur.

Du haut de l'escalier je le voyais descendre;

En vain de ce faux bruit il se voulait défendre ; 1570

Votre cour, obstinée à lui changer de nom,

Murmurait tout autour : « Don Sanche d'Arasfon ! »

Quand un chétif vieillard le saisit et l'embrasse.

Lui, qui le reconnaît, frémit de sa disgrâce;

Puis, laissant la nature à ses pleins mouvements, 1575

Répond avec tendresse à ses embrassements.

Ses pleurs mêlent aux siens une fierté sincère;

On n'entend que soupirs : « Ah ! mon fils ! — Ah ! mon père !

— O jour trois fois heureux ! moment trop attendu !

Tu m'as rendu la vie ! » et : « Vous m'avez perdu ! » 1580

Chose étrange ! à ces cris de douleur et de joie, Un grand
peu) le accouru ne veut j)as qu'on les croie; Il s'aveugle soi-
même; et ce pauvre pêcheur.

1565. Cela est, en effet, surprenant, et prouve bien la toute-
puissance divine ! On dirait qu'en fait de préjugé D. Isabelle tient
à ne pas rester en arrière de D. Elvire.

157.3. Cheiif, dans le sens moral, plutôt que physique : le
vieillard est pauvre et mal vêtu, mais par cette expression Cor-
neille veut surtout exprimer la condition misérable que cet exté-
rieur trahit.

1575. -1 ses pleins mouvements, l'Yé\an < Ic ses sentiments
véritables. Dans le roman de Dom Pelade, 1. 5, le vieillard « up-
plie son fils de ne pas le rebuter; le fils le reconnaît aussitôt et
l'embrasse, mais se tait ensuite, s'éloigne du palais, confus, et se

cache. Comparez le Glorieux de Destouches, acte IV, se. 6 et 7. — Dans le Dismurs des trois unités. Corneille établit cette règle que toutes les actions particulières (qui amènent à l'action principale doivent

être liées ensemble et avoir toutes leur source dans l'exposition. Il cite Aristote, «jui distingue entre les événements qui viennent les uns après les autres, et ceux qui viennent les uns à cause des autres. « Les Maures, ajoute-t-il, viennent dans le Cid après la mort du Comte, et non pas à cause de la mort du Comte ; et le pécheur vient dans Don Sanche après qu'on soupçonne Carlos d'être le prince d'Aragon, et non pas à cause qu'on l'en soupçonne; ainsi tous les deux sont condamnables... »

1580. L'édition de 1655 donne :

" Vous m'aviez perdu « ; mais c'est l'videmment une erreur.
— Vous m'tne:

perdu, on regrette ce mot, expression trop directe d'un sentiment que Carlos doit à peine s'avouer à lui-même, et <Iont va triompher d'ailleurs sa fierté généreuse.

En dépit de Carlos, passe pour imposteur.

Dans les bras de ce fils on lui fait mille hontes: 1585

C'est un fourbe, un méchant suborné par les comtes.

Eux-mêmes (admirez leur générosité)

S'efforcent d'affermir cette incrédulité;

Non qu'ils prennent sur eux de si lâches pratiques;

Mais ils en font auteur un de leurs domestiques, 1590

Qui, pensant bien leur plaire, a si mal à propos
Instruit ce malheureux pour affronter Carlos.
Avec avidité cette histoire est reçue :
Chacun la tient trop vraie aussitôt qu'elle est sue ;
Et, pour plus de croyance à cette trahison,
Les comtes font traîner ce bon homme en prison.
Carlos rend témoignage en vain contre soi-même ;
Les vérités qu'il dit cèdent au stratagème.
Et, dans le déshonneur qui l'accable aujourd'hui,
Ses plus grands envieux l'en sauvent malgré lui.
Il tempête, il menace, et, bouillant de colère.
Il crie à pleine voix qu'on lui rende son père :
On tremble devant lui sans croire son courroux;
Et rien — Mais le voici qui vient s'en plaindre à vous.

1582. Var. : Un grand peuple amassé.

1587. Ils ne sont pas tous, nous le savons, admirables au même degré.

1592. Affronter, faire affront, outrager en trompant ; verbe rare chez Corneille, plus fréquent chez Molière et surtout chez Rotrou.

1595. Pour plus de croyance, pour inspirer une plus ferme croyance.

1602. A pleine foi.v, nous retrouvons ici l'impétueux Carlos, qui a trop longtemps joué le rôle de courtisan, et d'amant transi.

1604. Var. : Qui s'en vient plaindre à vous. (1650-56.)

SCKNK V

SABELLE. D.

CARLOS

LEOXOR.

D. MANR

QUE. D. LOPE

CARLOS

Eh bien! Madame, enfin on connaît ma naissance : itiO")

Voilà le digne fruit de mon obéissance.

J'ai prévu ce malheur, et l'aurais évité.

Si vos commandements ne m'eussent arrêté.

Ils m'ont livré, Madame, à ce moment funeste;

Et l'on m'arrache encorle seul bien qui me reste! 1(>10)

On me vole mon père ! on le fait criminel!

On attache à son nom un opprobre éternel!

Je suis fds d'un pêcheur, mais non pas d'un infâme : La bassesse du sang ne va point jusqu'à l'âme, Et je renonce aux noms de comte et de marquis KUT) Avec bien plus d'honneur qu'aux sentiments de fds ; Rien n'en peut effacer le sacré caractère.

100^. Cette entrée produit un grand edct justement par la brusquerie de lapobtroplie, par raniertume et la hauteur du ton.

1G14. Carlos relève ici avec éloquence <e que Bossuet, dans l'oraison funèbre du P, Bouri^oing, appelle, après saint tuétroire de Xazianze. « la noblesse J]frsonnelle ». Dans l'oraison funèbre il'll. de Gornay, ce même Bossuet s'écrit : « L'on a trouvé les nïoyens de distinjûer les naissances illustres d'avec les naisances viles et vuli<aires. et de mettre une dirtérence infinie entre le san;; noble et le roturier.

< omme s'il n avait J]>as les mêmes qualités. » Voiture ré|) Ondait à ceux qui lui reprochaient sa roture : « Si on ne pouvait être généreux sans être ce ([lie les Latins appellent 1,'enerosus ; si l'on ne pouvait avoir l'esprit beau, l'âme forte, grande et relevée; si la santé, la réputation et les richesses d('))('ndaient de là nécessairement, alors il n'y aurait point de consolation pour Horace ni pour moi. Mais il n'en va

pas ainsi, grâce; à Dieu, et je sais sur ce sujet toute une satire du Ju\<'nal, et une harangue entière de Marius dans Salluste — ^'ous ne savez peut-être pas ce proverbe castillan : Clinciin est fils de ses a-in-res : ni le mot d'un brave de ce pays-là, parlant à un seigneur italien : Moi et mon bras droit, que Je reconnais a celte heure pr.ur mon pire, valons mieux que i-ous (voyez le vers 253 de Don Sancelie). Celui ([ui est né roturier peut renaître gen-

tilhomme et remplir sa vie de lumière, malgré l'obscurité de son origine. »

1616. Avec bien plus d'honneur, J)arie qu'il s'honore i)lutôt en le faisant, tandis qu'il se déshonorerait en reniant son père.

1617. Le caractère sacré de fils. Voltaire a repris cet hémistich et cette idée de la piété filiale inviolable dans sa tragédie des Scythes, I, 3.

Oui, ma fille, il est vrai qu'un père est

[toujours père :

Rien n'en peut elVacer le sacré caractère. (l'olyeucte, v, 3.)

De grâce commandez qu'on me rende mon père.

Ce doit leur être assez de savoir qui je suis,

Sans m'accabler encor par de nouveaux ennuis. 1G20

Forcez ce grand courage à conserver sa gloire,

Madame, et l'empêchez lui-même de se croire.

Nous n'avons pu souffrir qu'un bras qui tant de fois

A fait trembler le More, et triompher nos rois,

Reçût de sa naissance une tache éternelle : 1G25

Tant de valeur mérite une source plus belle.

Aidez ainsi que nous ce peuple à s'abuser;

Il aime son erreur, daignez l'autoriser :

A tant de beaux exploits rendez cette justice.

Et de notre pitié soutenez l'artifice. 1630

CARLOS

Je suis bien malheureux, si je vous fais pitié; Reprenez votre orgueil et votre inimitié. Après que ma fortune a soulé votre envie, Vous plaignez aisément mon entrée à la vie. Et, me croyant par elle à jamais abattu, 1G35

Vous exercez sans peine une haute vertu. Peut-être elle ne fait qu'une embûche à la mienne.

1620. Ennuis, dans le sens 1res fort seni]]le indiquer qu'il doute et qu'il de chagrins, comme au vers 100T. raille : c'est]>ar le mot d'artifice qu'il

1621. Ce grand courage, ce grand termine ce petit discours dont la tro]] cœur ; voyez le vers 1525. obligeante pitié va arracher à Carlos

1624. Var. : Et ployer sous nos rois, un cri éloquent.

(1650-56.) 1631. « Tout ce que dit ici Carlos

1625. Une tache, et une tache éter- est grand, sans enflure, et d'une nelle, quelle énergie dans l'expression beauté vraie. » (Voltaire.)

d'un préjugé candide autant qu'absurde! 1633. A soulé, a contenté le désir Don Manrique n'est pas d'avis, comme jaloux que vous aviez de me voir don Luis, père de don Juan, qu'il faut abattu. Cet emploi archaïque du mot « regarder bien moins au nom qu'on souler, très fréquent chez Rotrou et les signe qu'aux

actions qu'on fait ». Le contemporains, commençait à vieillir. Roman de la Rose (18817) disait déjà On le trouve dans Médée (072) et dans que nul n'est vilain « fors par ses Pertharite (1695). Mais Corneille l'a corvices », et on connaît le proverbe : rigé au vers 653 de Cinna : « Il n'est vilain qui ne fait la vilenie. » Octave aura soûlé ses damnables envies. 1628. Autoriser, c'est proprement (16*3-56.) donner autorité à une chose ou à Octave aura donc vu ses fureurs <|uelqu'un. Don Manrique est-il con- [assouvies. (1660.) vaincu que Carlos est vraiment don 1634. Mon entrée a la vie, expression Sanclie, ou se plaîl-il à prolonger le faible et peu nette pour ma naissance. trouble de son rival ? Ce mot d'erreur 1637. L'attitude qu'a toujours prise

ACTE

La gloire de mon nom vaut bien qu'on la retienne; Mais son plus bel éclat serait trop acheté, Si je le retenais par une lâcheté. 1640

Si ma naissance est basse, elle est du moins sans tache; Puisque vous la savez, je veux bien qu'on la sache.

Sanche, fils d'un pêcheur, et non d'un im|)osteur, De deux comtes jadis fut le libérateur; Sanche, fils d'un pêcheur, mettait naguère en peine 1645 Deux illustres rivaux sur le choix de leur reine;

Sanche, fils d'un pêcheur, tient encore en sa main De quoi faire bientôt tout Iheur d'un souverain; Sanche enfin, malgré lui, dedans cette province. Quoique fils d'un pêcheur, a passé pour un prince. 1650

Voilà ce qu'a pu faire, et qu'a fait à vos yeux Un cœur que ravalait le nom de ses aïeux. La gloire qui m'en reste après cette disgrâce Eclate encore assez pour honorer ma race, Et paraîtra plus grande à qui comprendra bien 1655

Qu'à l'exemple du ciel j'ai fait beaucoup de rien.

D. LOPE

Cette noble fierté désavoue un tel père.

Et, par un témoignage à soi-même contraire,

Obscurcit de nouveau ce qu'on voit éclairci.

Non, le fils d'un pêcheur ne parle joint ainsi, 1660

Et son âme j'aurait si dignement formée

<lon M;inrit|ue vis-à-vis de lui lui donne le droit de soupçonner qu'on lui tend un piège.

1642. Vak. : Puisque vous le savez.

1648. Tout iheur; voyez la note du viis .522.

1649. Dedans celle province, dans cet t-tat; voyez, pour dedans, le vers 217, et, pour province, le vers 1157. — L'orjrueil humilié de Carlos prend ici sa revanche.

1652. Que ravalait, que sa naissance rabaisait, ou plutôt faisait paraître plus iias, dépréciait.

Quelle incealilé ravale la vertu?

{Cid, l.il.)

1656. "Ces traits hardis surprennent souvent le parterre; mais y a-t-il rien de moins convenable que de se comparer à Dieu ? Quel rapport les actions du soldat qui s'est élevé peuvent-elles avoir avec la création ? On ne saurait être trop en garde contre ces hyperboles audacieuses, qui peuvent éblouir des jeunes gens, que tous les hommes sensés réprouvent. » (Voltaire.) C'est peut-être condamner d'un peu haut une rodomontade espagnole, qui est assez bien dans le ton général de la scène.

1660. C'est bien clair! Ce langage est noble; il est donc d'un gentilhomme.

1661. Si digne, bien formée, expression un peu faible et vague pour : si bien née.

Que j'en crois plus que lui l'erreur que j'ai semée. Je le soutiens, Carlos, vous n'êtes point son fils : La justice du ciel ne peut l'avoir permis; Les tendresses du sang vous font une imposture,
1005 Et je démens pour vous la voix de la nature. Ne vous repentez point de tant de dignités Dont il vous plut orner ses rares qualités : Jamais plus digne main ne fit plus digne ouvrage, Madame; il les relève avec ce grand courage; 1670

Et vous ne leur pouviez trouver plus haut appui, Puisque même le sort est au-dessous de lui.

D. ISABELLE

La générosité qu'en tous les trois j'admire

Me met en un état de n'avoir que leur dire,

Et, dans la nouveauté de ces événements, 1075

Par un illustre effort prévient mes sentiments.

Ils paraîtront en vain, comtes, s'ils vous excitent A lui rendre
l'honneur que ses hauts faits méritent, Et ne dédaigner pas
l'illustre et rare objet D'une haute valeur qui part d'un sang abjet
: 1680

166't. C'est pourquoi U. Elvire, au vers 1563, accusait le ciel
d'injustice.

1GG5. Le.; tendresses ; on a déjà rencontré plus d'un de ces
pluriels abstraits. Quelqu'un auprès de vous m'a fait cette im
posture .

(Menteur, lOo^.) Dans le vers du Menteur, faire une in
justure signifie calomnier. Ici, k'ous font celle imposture veut dire
l'ous trompent.

1668. Il vous plut orner. Dans l'emploi impersonnel, dit Littré,
l'infinitif qui suit le verbe plaire est mis souvent satis préposition
: u Vous /;/a;7-(7, don Juan, niiiis éclaircir ces beaux mj^stères ?
» (Molière, Festin de Pierre, I, 3.) Voyez Horace, 1540, et Bodo-
giinc, 460.

1070. Par un illustre effort, par un effort éclatant, par un élan
de rare générosité ; voyez la note du vers 1)5.

16TT. Ils paraîtront ■ en vain. Ce vers manque au moins de
clarté, car ce n'est pas en vain, semble-t-il, qu'elle les exprimera,
s'ils produisent ce bon effet ; mais elle veut dire justement qu'elle
n'a nul besoin désormais d'exprimer ses propres sentiments si
c'est pour les exci-

ter à rendre justice à don Sanche, car ils l'ont déjà fait et par là l'ont prévenue.

1679. Et ne dédaigner pas, et à ne pas dédaigner, construction familière à Corneille : il supprime souvent « devant le second régime.

Uédiil à te déplaire, ou souffrir un affront.... [Cid. 883.)

1080. V.\R. : Qu'affronte un sang abjet. (1650-56.) Voyez, sur affronter, la note tlu vers 1592. — En écrivant «/^yVf, Corneille n'use point, comme le croit Aimé Martin, d'une licence poétique, et ne cède pas à la tyrannie de la rime. Même au milieu des vers, a/yeci est orthogra- J]hié abjet, el M. Marty-Laveaux observe même que Furetière préférerait cette orthographe, générale au xvii<= siècle en prose aussi bien qu'en vers. M. Godeiroy cite Ronsard, qui écrivait venin infait pour infect, et faisait rimer ce mot avec fuit. Et pourquoi n'écrirait-on pas aùjet, comme on écrit sùjet, projet, etc., tous mots qui ont la même étymologie ? Ahjet rime avec objet dans Méliie, 450, et la Galerie, 1188; avec projet, dans

ACTE V , se ï: NE VI

Vous courez au-devant avec tant de franchise Qu'autant que du pêcheur je m'en trouve surprise.

Et vous, que par mon ordre ici j'ai retenu, Sanche, puisqu'à ce nom vous êtes reconnu, Miraculeux héros, dont la gloire refuse
1G85

L'avantageuse erreur d'un peuple qui s'abuse, Parmi les dé-
plaisirs que vous en recevez, Puis-je vous consoler d'un sort que
vous bravez? Puis-je vous demander ce que je vous vois faire? Je
vous tiens malheureux d'être né d'un tel père; 1090 Mais je vous
tiens ensemble heureux au dernier point J3'être né d'un tel père,
et de n'en rougir point, Et de ce qu'un grand cœur, mis dans
l'autre balance. Emporte encor si haut une telle naissance.

SCENE VI

D. JSABELLi:, D. LÉONOR, D. ELVIRE. CARLOS. D. MAN-
RIQUE, D. LOPE. D. ALVAR, BLANCHE, U X GARD E

Princesses, admirez l'orgueil d'un prisonnier, 1695

(^u'en faveur de son fils on veut calomnier.

Ce malheureux pêcheur, par promesse ni crainte. Ne saurait
se résoudre à souffrir une feinte. J'ai voulu lui parler, et n'en fais
que sortir; J'ai tâché, mais en vain, de lui faire sentir 1700

Combien mal à propos sa présence importune D'un iils si gé-
néreux renverse la fortune,

Ciniiiii. 120"; avec sujet dans Niromrdf, IGST. Di-ptaisir.i ;
voyez la note 4 de

G5, 386, etc. Voyez-le écrit de même au la p. 2'J.

milieu du vers 1224 de Pompée. 1(>92. « Ce dernier vers est
très beau 1685. Minuit Iciix semble un peu fort; et di^'iie de Cor-
neille. Au reste le démais D. Isabelle aime Carlos justement noue-

nicnt est à l'espajriiole- » (Voltaire.) parce qu'elle l'admire, et il y a quelque 1G99. Jù n'eu fait r/ite sortir, et je viens chose de mystérieux dans son origine seulement d'en sortir, coinrae d'extraordinaire dans ses ex- 1701. Et le malheureux n'a pas complaits. pris! En vérité!

Et qu'il le perd d'honneur, à moins que d'avouer

Que c'est un lâche tour qu'on le force à jouer;

J'ai même à ces raisons ajouté la menace : 1705

Rien ne peut l'ébranler, Sanche est toujours sa race ;

Et, quanta ce qu'il perd de fortune et d'honneur.

Il dit qu'il a de quoi le faire grand seigneur,

Et que plus de cent fois il a su de sa femme

{Voyez qu'il est crédule et simple au fond de l'âme) 1710

Que, voyant ce présent, qu'en mes mains il a mis,

La reine d'Aragon agrandirait son fils.

[A D. Léonor.) Si vous le recevez avec autant de joie. Madame, que par moi ce vieillard vous l'envoie. Vous donnerez sans doute à cet illustre fils 1715

Un rang encor plus haut que celui de marquis. Ce bon homme en paraît l'âme toute comblée.

[D. Alvar présente à D. Léonor un petit écrin qui s'ouvre sans clef^ au moyen iV un ressort seeret.]

D . ISABELL E

Madame, à cet aspect vous paraissiez troublée.

D. LÉONOR

J'ai bien sujet de l'être en recevant ce don,

Madame; j'en saurai si mon fils vit, ou non; 1720

Et c'est où le feu roi, déguisant sa naissance.

D'un sort si précieux mit la reconnaissance.

Disons ce qu'il enferme avant que de l'ouvrir.

Ah! Sanche, si parla je puis le découvrir,

1704. Cette expression de l'acte tour, 1712. A^ranilirall son fils, accroîtrait qui semblerait aujourd'hui peu tragique, la fortune, la situation de son fils.

se retrouve au vers 1074 de J\icomè(Ic ; Elle a voulu le perdre, et non pas m'a^randir.

le vieil Horace (Horace, 1029) ne trouve [Niomedé, 1V58.)

pas de mot plus énergique pour flétrir l'!'?'- Toute comblée de joie (en).

la prétendue lâcheté de son fils. 1^20. Var. : Madame; j'y saurai....

1705. Avec les intentions les plus (1655.)

pures, donAlvarajouélàunrolequelquo 1721. Et c'est où, etc'est dans ce cof-

peu équivoque. f"ct que... « C'est où le roi le mène.... »

1706. Sa race, son sang, sou fils. [Horace, 1155.)

Adieu, prince, vivez, difjne race des dieux. ., , X ' , ^'^ ' i- „ i -,
ja,,^,,,~,,

Racine Jnkinenie V 2) ^1' ' Sanche, si par la jc le puis
découvrir,

1/10. Voyez que, voyez comme, ainsi .\urez dans l'Aniiron nnc
puissance entière.

<[u'au vers J150. ' [IGoO-liô.)

Vous pouvez être sûr d'un entier avantage 1725

Dans les lieux dont le ciel a fait notre partage ;

Et qu'après ce trésor que vous m'aurez rendu,

Vous recevrez le prix qui vous en sera dû.

Mais à ce doux transport c'est déjà trop permettre.

Ti'ouvons notre bonheur avant que d'en promettre. 1730

Ce présent donc enferme un tissu de cheveux Que reçut don
Fernand]Jour arrhes de mes vœux, Son portrait et le mien, deux
pierres les plus rares Que forme le soleil sous les climats bar-
bares, Et, pour un témoignage encore plus certain, 1735

Un billet que lui-même écrivit de sa main.

UN GARDE

Madame, don Raimond vous demande audience.

D . L É o X o R Qu'il entre. Pardonnez à mon impatience, Si l'ardeur de le voir et de l'entretenir Avant votre congé l'ose faire venir. 1740

D. ISABELLE

Vous pouvez commander dans toute la Castille, Et je ne vous vois plus qu'avec des yeux de fdle.

1728. Var. ; neille. L'évidence de la révélation ii"cn

Il n'est aucuQ espoir qui vous soit défendu. sera que plus éclatante.

(16."j0-o6.) 1740. Votre con^é, votre autorisation;

1732. Pour arrhes, pour gages. Littré voyez «ce//, au vers 178, et la variante

et >L Marly-Laveaux citent des exem- du vers65j. Cf. //«/ace, 1>8G ; C(;i"rt, 896.

pies d'arriies au sens figuré, empruntés 1742. D. Isabelle est bien facilement

à Calvin. Amyot, d'Aubigné, d'Urfé, résignée à épouser le don Sanchie dont

.l.-J. Rousseau, Chateaubriand. le nom va être révélé : c'est que son

1737. Nouveau coup de théâtre : celui cœur, plus encore que son esprit, pres-

du cofl'ret n'est point suffisant à Coi- sent la vérité.

D . RAIMOND

Sortant d'une prison de plus de six années,

Je l'ai cherché, Madame, où, pour les mieux braver.

Par l'ordre du feu roi je le fis élever.

Avec tant de secret que même un second père.

Qui l'estime son fils, ignore ce mystère. 1750

Ainsi qu'en votre cour Sanche y fut son vrai nom.

Et l'on n'en retrancha que cet illustre Don.

Là j'ai su qu'à seize ans son généreux courage

S'indigna des emplois de ce faux parentage ;

Qu'impatient déjà d'être si mal tombé, 1755

A sa fausse bassesse il s'était dérobé;

Que, déguisant son nom, et cachant sa famille,

Il avait fait merveille aux guerres de Castille,

1745. 11 semble que fière.'i ne soit pas le mot juste ; mais ce mot, qui vient du latiu férus, farouche, n'était pas aussi éloigné

alors qu'aujourd'hui de son sens étymologique.

1754. Parentage. Mdnage (-erit, à propos «fun vci'S de l'ode de Malherbe au duc de BeUegarde : « Ce mot, quoique vieux, ne laisse pas d'être beau, et il est bien plus poétique que celui i\i^ parenté. » M. Marty-Lavcaux dit que ce mot, d'ordinaire, désigne tous les parents réunis. La Fontaine pourtant, et Boileau l'ont employé dans le sens de parenté, et Racine, dans une de ses lettres à Boileau, répète, on l'appliquant ironiquement à une visite importune toute récente, le vers écrit par son ami

dans l'K pitre \\\ :

L'n cousin abusaot d'ua lècheux pirentagr...

1758. Corneille avait déjà écrit dans le Cid (1153), tragi-comédie, il est vrai, autant que tragédie :

Ma cliimiire, il i^it vrai qu'il a fait d'g mcr- [veillfs.

Littre cite cet exemple de Don Sanche y»our prouver qu'on aurait tort d'établir une distinction trop nettement tranchée entre faire men^eille (dit des choses qui font très bien), et faire merveille ou des merveilles (dit des personnes qui ont fait des choses merveilleuses).

Au reste, il fait meveille envers autant qu'en

[prose.

(Molière, Femmes savantes, III. I.i

ACTE V , SCÈNE VII

D'où quelque sien voisin depuis peu de retour

L'avait vu plein de gloire, et fort bien en la cour; 1760

Que du bruit de son nom elle était toute pleine,

Qu'il était connu même et chéri de la R.eine :

Si bien que ce pêcheur, d'aise tout transporté,

Avait couru chercher ce lils si fort vanté.

DonRaimond, sivosyeuxpouvaientle reconnaître... 1765

Oui, je le vois, jNladame. Ah! Seigneur! ah ! mon maître!

D . LOPE

Nous l'avions bien jugé : grand prince, rendez-vous; La vérité
j)araît, cédez aux vœux de tous.

D . L É o N o R Don Sanche, voulez-vous être seul incrédule?

CARLOS

Je crains encor du sort un revers ridicule; 1770

Mais, Madame, voyez si le billet du Roi Accorde à don Rai-
mond ce qu'il vous dit de moi.

D. LÉONOR ouvre l'éclrn, et en tire un billet qu'elle lit.

Pour tromper un tyran je vous trompe vous-même. Vous re-
verrez ce fils que je vous fais pleurer : Cette erreur lui peut rendre

un jour le diadème; 1775 Et je vous l'ai caché pour le mieux assurer.

Si ma feinte vers vous passe pour criminelle. Pardonnez-moi les maux qu'elle vous fait souffrir. De crainte que les soins de l'amour maternelle

1760. Var. : tlt'shonneur, fait donc bica peui" à ce

Kt fort bien dnns la cour. flGoO-Gu.; vaillant et valant liomme ?

Et fort bioti à l,i cour. (1602) 1TT2. C'est-à-dire : si le billet du roi

1766. C'est la reconnaissance classi- est d'accord avec les paroles de don <|ue. Mais elle dispenserait, ce semble, Raimond.

delà rconnaissancceau moyen derécrin. 177.3. Ces écrins mystérieux, ces bil-

1767. Les comtes triompiient par l'or- lets révélateurs, ce sont des procédés ^'ane de don Lope : ils étaient si sûrs de trajri-comédic, et Corneille y a plus lie leur fait! dune fois recours.

1769. On voudrait sentir plus d'émo- 1777. Ma feinte vers votis^ la feinte dont lion et de trouble dans les paroles d'une j'ai usé envers vous ; voyez les vers 67'J, iiiiiTo qui retrouve son fds. 608, 7I{7, 789, V.ShO.

1770. Le » ridicule », qui, selon La 1779. Corneile l'aisait d'abord indif- Hociefoucaild, déshonore plus que le fi'rcmiiient fimiiir ilu masculin ou du

Par leurs empressements le fissent découvrir. 1780

Nugne, un pauvre pêcheur, s'en croit être le père • Sa femme
en son absence accouchant d'un fils mort, Elle reçut le votre, et
sut si bien se taire Que le père et le fils en ignorent le sort.

Elle-même l'ignore ; et d' un si grand ccliance 1785

Elle sait seulement qu'il n est pas de son sang. Et croit que ce
présent, par un miracle étrange. Doit un jour par vos mains lui
rendre son vrai rang.

A ces marques, un jour, daignez le reconnaître ; Et puisse r
Aragon, retournant sous vos lois, 1790

Apprendre ainsi que vous, de moi qui l'ai vu naître, Que Sanc-
Jie, fils de Nugne, est le sang de ses rois!

Don Fernand d'Aragon.

D. LÉONOR, après avoir lu.

Ah! mon lîls, s'il en faut encore davantage, Groyez-en vos ver-
tus et votre grand courage.

CARLOS, à D. Léonor.

Ce serait mal répondre à ce rare bonheur 1795

Que vouloir me défendre encor d'un tel honneur. [A D.
Isabelle.)

Je reprends toutefois Nugne pour mon vrai père, Si vous ne
m'ordonnez, Madame, que j'espère.

D. ISABELLE

C'est trop peu d'espérer, quand tout vous est acquis.

féminin; Racine et Molière de même, a l'enthousiasme et l'affection paisibles. Vaugelas ne se prononçait pas, mais 1796. //o/i^ipin' seulement ? Et le bonpenchait pour le féminin; Ménapfe pré- heur, oii est-il? oii le sent-on ? Carlos, îère au contraire le masculin, et le mas- « reconnu pour don Sanche » (éditions culin l'emporta dès lors. Bien qu'il eût de 1650-GO), est devenu du premier coup corrigé plusieurs vers où amour était un prince, et sait discipliner ses sentiféminin, Corneille en aniaintenu intacts ments : il faut laisser aux « aventuriers» beaucoup d'autres, tant dans ses pre- les émotions indiscretes. On peut jup^er miers que dans ses derniers ouvraj^es, même qu'il est bien pressé de se tourne)- Cid, 1762; Hoiurc, 115; Menteur, \Q'è2 ; vers D. Isabelle en se détournant de Agésilas, 1)21. — La précaution de don D. Léonor et en oubliant le vieux]]è- Fernand d'Aragon, singulière au pre- cheur, ce père putatif (lui lui inspirait mior abord, est ainsi expliquée. Si pour- peu d'instanta aupara- vant des accents tant l'enfant était mort inconnu ? si éloquentes.

1792. Var. : Est le fils de nos rois. 1799. La spirituelle ettoute charmante (1792.) D. Isabelle ne s'attendrit pas, bien

1793. Ona déjàobsrvé queD. Léonor <)u'éniuc au fond du cœur; elle n'est

ACTE V , SCENE VII

Je vous avais fait tort en vous faisant marquis; 1800

Et vous n'aurez pas lieu désormais de vous plaindre

De ce retardement où j'ai su vous contraindre.

Et pour moi, que le ciel destinait pour un roi,

Digne de la Castille, et digne encor de moi,

J'avais mis celte bague en des mains assez bonnes 1805

Pour la rendre à don Sanche, et joindre nos couronnes.

CARLOS

Je ne m'étonne plus de l'orgueil de mes vœux,

Qui, sans le partager, donnaient mon cœur à deux :

Dans les obscurités d'une telle aventure,

L'amour se confondait avecque la nature. 1810

Le nôtre y répondait sans faire honte au rang. Et le mien vous payait ce que devait le sang.

CARLOS, à D . Elvire.

Si vous m'aimez encore, et m'honorez en frère. Un époux de ma main pourrait-il vous déplaire ?

Si don Alvar de Lune est cet illustre époux, 1815

Il vaut bien à mes yeux tout ce qui n'est point vous.

CARLOS, â T>. EU' ire .

Il honorait en moi la vertu toute ime. [A D. Manrique et à D. Lnpe.)

même pas embarrassée : un trait, un sourire lui suffisent, et la voilà établie sans gêne dans son rôle officiel de fiancée du nouveau roi d'Aragon.

1801. Var. : Et vous n'avez pas lieu... (1606.)

1802. Racine employait encore retnidcmnt pour retard.

Tous vos retardementa sont pour moi des refus, (indromtt/i/e, 1171.)

Ou, auquel, comme aux vers 683 et Viol.

C'est pour lui que le ciel te disline nuioiirdluii.

{Andromède, 'JCO.)

ISOT.Tout s'explique ettout s'arrange.

Le poète y a veillé.

1808. Sans le paria i;er, on ne voit pastrès bien comment, au premier abord :

mais l'amour pour D. Elvire n'était qu'un amour fraternel instinctif.

1810. Avecque ; voyez la note du v. 639.

1812. Comme cela se trouve! D. Elvire, elle non plus, ne semble pas embarrassée : elle voit clair, un peu tard, dans son cœur, et, sans entraînement de passion, mais sans regret, au moins apparent, de la couronne qu'elle perd, elle va accepter l'époux que son frère lui oITira.

1817. Var. : Il adorait en moi la vertu toute nue. (1G92.) — Et c'est la vertu aussi, la vertu persévérante et désintéressée, qui

sera récompensée en la personne de don Alvar.

Et VOUS, qui dédaigniez ma naissance inconnue,

Comtes, et les premiers en cet événement

Jugiez en ma faveur si véritablement, 1820

Votre dédain fut juste autant que son estime :

C'est la même vertu sous une autre maxime.

D. RAIMOND, à D. Isabelle.

Souffrez qu'à l'Aragon il daigne se montrer. Nos députés. Madame, impatients d'entrer...

D . ISABELLE

Il vaut mieux leur donner audience publique, 1825

Afin qu'aux yeux de tous ce miracle s'explique.

Allons; et cependant qu'on mette en liberté Celui par qui tant d'heur nous vient d'être apporté; Et qu'on l'amène ici, plus heureux qu'il ne pense, Recevoir de ses soins la digne récompense.
1830

1821. Carlos, devenu don Sanclic, oublie volontiers ses rancunes ; au reste, la récente conduite des comtes lui a rendu le pardon facile.

1822. Sous une autre maxime, c'est-à-dire à un autre point de vue. De sorte que c'est Carlos qui approuve le mépris qu'ils ont montré pour Carlos et qui les en remercie presque. Mais, dans l'intervalle, Carlos est devenu roi et le point de vue a changé. On

est tenté de le regretter, car, enfin, alors qu'il se croyait encore le fils d'un pècleur, il «•tait grand par lui-même, il le sentait et le disait.

1828. Tant (/ 'iC(/; voyez les vers 522 et 648.

1829. ^lais s'estimera-t-il, lui, si heureux de perdre un fils ?

1830. ((Carlos est roi d'Aragon, et peut épouser la reine de Castille. C'est le dernier coup de baguette, et tout le monde se retire content. Nous surtout, qui, sous l'apparence et la forme d'une aventure romanesque, avons eu le plaisir de voir se révéler peu à peu sous nos yeux une grande et belle âme, tendre, fière, honnête, bonne et généreuse, et qui ne sommes point fâchés, même par le moyen d'événements un peu invraisemblables, que ceux qui méritent le bonheur finissent par l'obtenir. »(E. Faguet, Corneille.)

SUR LES SOURCES DE « DON SANCHE

Ou lit. au début de \ Examen de Bon Sanclie : « Cette pièce est toute d'invention, mais elle n'est pas toute de la mienne. Ce qu'a de fastueux le premier acte est tiré d'une comédie espagnole, intitulée El Palacio confuso; et la double reconnaissance cjuí finit le cinquième est prise du roman de Dom Pelage. »

Pourquoi Corneille, qui d'ordinaire indique avec tant d'exactitude et même de complaisance les sources où il puise, est-il si sobre ici d'indications précises? A s'en tenir aux modèles qu'il cite, pourquoi n'en nomme-t-il même pas les auteurs? Le second de ces modèles, le roman français, est connu ^, trop connu pour

la gloire de son auteur le sieur de Juvenel : c'est une de ces compositions prolixes de la première moitié du xvii^e siècle, semées d'aventures incroyables, coupées de récits parasites, et dont les romans de M^r de Scudéry ne peuvent donner qu'une idée très embellie. Mais Corneille l'a lu et l'a mis à contribution : cela suffit pour qu'on essaye d'y retrouver non pas M. de Juvenel, mais Corneille lui-même.

Voici le titre exact du roman français de 1644, dont Corneille s'est souvenu dans la comédie héroïque de 1650 :

1. On le trouve à la Bibliothèque .387 ; et à l'Arsenal, 13863, BL. - Nationale. Inventaire Y* 6821, — Y* 2 vol. in-8".

ET AV PALAIS

CHEZ J E A A ! • A S L K . A L ' E N T R É li DE LA SALLE

D AU PUINE, A LA P O . M M E d'OR COURONNEE

Dans la dédicace à M^{me} la Princesse, l'auteur se donne comme une des créatures de M. le Prince, dont il regrette vivement la mort; il fait étalage de ses sentiments moraux et chrétiens : « J'ai puisé, dit-il, dans l'histoire générale d'Espagne la plupart des aventures qui le composent [ce livre]. et ce qu'il a reçu de mon invention n'a rien de profond : l'amour y est chaste, et ses desseins légitimes : la vertu n'y paraît jamais qu'avec applaudissement, et le vice y reçoit toujours ou la honte ou le châtiement qu'il mérite. »

Le privilège est du 10 décembre 1644; l'achevé d'imprimer du 15 avril.

Livre I. — Doin Pelage, qui assiège les Maures dans Gangas, averti que le tyran Mugnuze a enlevé sa sœur Ormisinde, se lance à la poursuite du ravisseur, trouve sa sœur évanouie seulement j^armi les cadavres de cavaliers-

maures et chrétiens; elle lui raconte comment elle a été délivrée par un cavalier inconnu, qui a expiré, croit-elle, à ses yeux. Ce cavalier, transporté chez un vieillard, qui est venu rejoindre le roi et lui apporter la tête de Mugnuze, est Alphonse, fils du prince des Cantabres. Pendant sa convalescence il se fait raconter l'histoire de D. Pelage, fils d'un prince chrétien prisonnier d'un tyran et que sa mère Benilde confie au fidèle Oronte pour le faire nourrir dans un pays éloigné. Oronte donne 1 enfant à une villageoise dont l'enfant vient de mourir presque aussitôt après sa naissance. C'est là que grandit l'enfant royal sous le nom d'Hydaspe., chez le paysan Hipparque : il ne peut se résigner à vivre dans cette basse condition, bien qu'il ignore sa naissance; il estime lâches les sentiments des autres enfants de sa condition et de son âge. « La guerre fut toujours l'objet qui chatouilla davantage ses espérances, comme le plus court chemin pour élever sa gloire à la grandeur qu'il s'était proposée, et l'exercice le plus conforme aux généreuses inclinations qu'il avait héritées de son sang. » Il va servir en France sous les enfants de Pépin le Gros, maire du Palais. A son frère, qui le rejoint et s'efforce de le ramener, il répond : « Le cœur me dit que je suis né pour quelque exercice plus noble et moins ravalé que l'agriculture » ; il méprise cette naissance obscure, qui « empêche d'ordinaire les plus hautes vertus de s'élever de terre » et il aspire à la gloire. Touché,

son frère l'approuve et le suit. Cependant le roi vrai père d Hydaspe est mort dans sa prison, et l'usurpateur Yitiza triomphe, puis est vaincu lui-même, et détrôné. A ce moment, les deux frères, qui se sont illustrés en France sous Charles Martel, retournent en Espagne.

Livre IL — Le récit que Sigeric, ami de dom Pelage, fait à Alphonse est continué par la sœur de D. Pelage, Ormisinde, qui est venue remercier son sauveur. Après avoir fait parvenir à leurs pauvres parents deux mille ducats, les deux frères se mettent au service de Roderic, vainqueur de Yitiza, pour bâtir si fermement leur gloire et leur fortune que, quand ils viendront à publier la bassesse de leur origine, au lieu de leur nuire, elle ne serve qu'à faire estimer davantage leur vertu. Hydaspe prend le nom de Théobalde et passe pour un cavalier français. Sous ce nom il s'illustre par ses exploits, particulièrement près de Méride, où il

rallie son armée prête à prendre la fuite, soutient, pendant plus de deux heures, avec une poignée d'hommes, les charges de l'ennemi, rond le cœur à tout son parti, donne le temps à ceux qui fuyaient de se rallier, et tout au contraire apporte tant de confusion dans l'armée ennemie qu'elle jette ses armes, se laisse massacrer sans résistance, ou se rend à merci *. Un vieux gentilhomme s'éprend d'amitié pour lui et veut lui donner sa fille. Théobalde doit avouer qu'il n'a rien de noble que le désir d'être vertueux; il cache son origine pour éviter le mépris que « cette honteuse tache » lui apporterait. Le vieux gentilhomme « ne laisse pas d'admirer la franchise et la candeur de cette belle âme, et de l'aimer autant, ignoble, que s'il eût tiré son origine du plus illustre sang de la terre " ^ ». Il vante à sa fille son jeune ami : a Ses qualités suppléent avec excès au défaut de son sang. Il a le vi-

sage, les yeux, la taille et la majesté d'un prince extraordinaire-
ment bien fait, et si le dehors est si remarquable, son âme fait pa-
raître tous les jours, dans la moindre de ses actions, des mouve-
ments si libres et si généreux qu'ils répondent parfaitement à ces
belles apparences. »

Mais, d'une part, sa lille Amalasonthe aime Sigeric et, de
l'autre, Théobalde s'éprend de la princesse Godioze ; il se le re-
proche : « Théobalde, se disait-il à soi-même, te connaistu bien et
sais-tu bien à quoi tu penses? as-tu perdu le souvenir de ta bas-
sesse? n'es-tu pas le fils d'Hipparque, de ce pauvre homme à qui
le souci de gagner sa vie et celle de tes frères donne tous les jours
tant de peine? n'as-tu pas vécu parmi eux et passé les premières
années de ta vie dans une obscure et honteuse nécessité ^ ? » — «
Hélas! Théobalde, ajoutait-il, que tu serais heureux si le ciel avait
égalé ta naissance à tes hautes inclinations!... Toutefois, n'im-
porte, Théobalde, que ta bassesse ne te rebute point : suis les gé-
néreux mouvements que cet illustre amour te donne, tente les
plus grands hasards et les plus difficiles entreprises, fais des ef-
forts si puissants que ton courage t'élève à la grandeur des rois, et
force le ciel d'accorder <à ta vertu les avantages qu'il a refusés à
ta naissance. » Un hasard lui

C'est à peu près ce que dit D. Isa- scène m

découvre l'amour mutuel de Sigeric et d'Amalasonthe : ilna pas
de peine à se sacriiier.

Livre III. — C'est dans un récit d un personnage épisodique
qu'on apprend la suite des aventures de Théobalde, toujours

épris en secret de la princesse Godioze; nous savons « que sa passion s'était conduite avec tant d'adresse qu'elle n'avait point éclaté; mais qu'enfin un jour qu'il était devant la porte du palais royal, au milieu des courtisans de Roderic, un vieux laboureur, ayant fendu la presse, s'était venu jeter à son col, et l'embrassant avec une tendresse incroyable, l'avait nommé plusieurs fois son fils, et que Théobalde, malgré sa confusion et sa honte, n'avait pas laissé de l'avouer pour son père i, mais qu'ensuite, désespéré de ce fâcheux accident, il était sorti le même soir de Tolède, laissant toute la cour abreuvée de son opprobre ». Puis, on découvre le secret de la naissance de Théobalde, on le rappelle, il revient, plein de douleur et déboute, ignorant encore le changement de sa condition; sa mère Benilde et sa sœur Ormisinde se jettent à son cou, et Roderic lui promet la main de sa nièce Godioze -. Le reste du livre expose : 1^o les aventures de Cratile, frère de lait de Théobalde, après que celui-ci est devenu dom Pelage. Lui aussi, il aime en lieu plus haut que sa condition, et Asphalie, soeur de Sigeric, ne le décourage pas : « J'ai toujours mieux aimé la vertu sans noblesse que la noblesse sans vertu. Bannissez de votre esprit les inquiétudes et les soucis que vous donne à toute heure la mémoire de votre enfance; si c'était une tache '^o, vos rares qualités l'ont bien effacée. » — 2^o La conversion au christianisme et le martyre du prince de Thunes. — Ormisinde et Alfonse s'engagent mutuellement leur foi.

Livre IV. — On raconte longuement les exploits de D. Pelage, roi des Asturies, contre les Maures, et sa douleur quand les infidèles lui enlèvent la princesse Godioze.

Livre V. — Toujours désespéré, D. Pelage allège sa douleur en racontant l'histoire de son amour pour la princesse Ciodioze. Il

s'est efforcé, puisque sa bassesse lui défendait

1. Voyez acte V, scène iv. 'i. C'est une tache chez Corneille

2. Cette reconnaissance, mal expliquée, aux yeux des comtes et même des et mal préparée, est expédiée en une reines. Voyez les vers 46, 1565, 1026, page, mais l'autour y reviendra.

de prétendre jamais à sa main, d'acquérir au moins son estime par ses grandes actions. Au moment de combattre il s'adresse à lui-même un discours qui a tout l'air (le style à part) d'un monologue de Corneille : « Prends garde à n'entreprendre rien de bas... Penses -tu bien satisfaire aux mouvements de ton illustre amour avec des actions communes?... Non, non, si tu veux que ton amour subsiste, donne-lui de quoi s'appuyer, et cherche cet appui dans ta valeur, que tu ne saurais pas trouver dans ta honteuse fortune... » Il emporte d'assaut Tanger, pénètre le premier par la brèche, et l'armée chrétienne y pénètre à sa suite K Son retour est glorieux, mais il se défend d'aimer en lieu si haut : « J'avoue que la princesse a des qualités merveilleuses, et qu'il serait malaisé de voir jamais en un même sujet tant de grâces et de beautés assemblées; mais n'est-il pas vrai que pour oser l'aimer, outre la naissance qui doit égaler la sienne, il faut avoir des vertus approchantes de celles qu'on admire en elle ? » Puis il avoue son amour : « Oui, j'aime la princesse; mon aveuglement est venu jusqu'à ce point, malgré la bassesse de ma fortune; mais qui pourrait la voir sans l'aimer? N'est-il pas vrai que la nature fit un effort pour la produire elle seule avec tous les ornements quelle partage à toutes les autres; que le Ciel s'est plu d'enrichir sa belle âme de lumières et -de grâces toutes particulières, et qu'on ne voit point au reste de ses créatures, et qu'enfin c'est le chef-d'œuvre le plus rare et le plus merveilleux que plusieurs siècles

aient su produire... 2? » De son côté, Godioze se plaint de la Providence, qui donne aux uns les vices de l'âme avec la grandeur de la naissance, aux autres une âme illustre avec une fortune basse. (Il y a là entre Godioze et Asphalie des entretiens qui rappellent ceux de D. Isabelle et de Blanche; d'autre part, Godioze croit Théobalde amoureux d'Asphalie, d'où des dialogues assez semblables à ceux de D. Isabelle et de Carlos, suspect d'aimer D. Elise.)

Quand Godioze apprend indirectement l'amour de Théobalde, elle s'en offense d'abord. Elle s'apaise quand il sauve la vie à son frère Roderic, menacé par une conjuration. Mais une fâcheuse aventure semble renverser la fortune du

1. Corneille a fondu en un seul 2. Voir acte II, scène ii, etc.
»dcu.K récits.

favori. Ici, Théobaldo fait lui-même le récit qui avait déjà été fait indirectement au troisième livre :

« Un jour que j'étais devant l'entrée du palais royal, au milieu d'une foule de courtisans qui suivaient ma faveur, un vieux paysan m'envisagea de loin, et, fendant la presse, se vint jeter à mon col, les yeux baignés de larmes. On le voulut repousser; mais il s'attacha si fermement à moi, qu'à moins de le mettre en pièces, il n'était pas possible de l'en arracher. Bien que cette nouveauté me surprît, si est-ce que mon étonnement ne fut pas si grand que celui des autres. Je connus aussitôt d'où procédait sa tendresse; je connus, dis-je, que c'était Hipparque, ce bon vieillard qui m'avait nourri parmi ses autres enfants, et que j'estimais alors mon père. Ainsi j'empêchai qu'on ne l'outrageât: et ce bon homme, reprenant haleine : « O mon fils, s'écria-t-il, est-ce vous? est-il pos-

sible que je vous trouve environné de tant de pompe ? O mon fils, ne me rebutez point, ne refusez point de me reconnaître, souffrez que j'achève à vos pieds le reste de mes jours; je suis votre père, le sang ne vous émeut-il point? Mon fils, souffrez que je vous embrasse. » J interrompis à même temps ce bon vieillard, et, contre l'opinion de tous les assistants, qui s'imaginaient que j'allais le désavouer et possible le maltraiter : « Oui, mon père, lui dis-je en le baisant, je vous reconnais. » A peine eus-je proféré ces trois ou quatre mots que la confusion me ferma la bouche. »

Craignant le courroux de Godioze, lorsqu'elle apprendra qu'il est le fils d'un misérable laboureur et qu'il a passé ses premières années « dans une obscure et honteuse nécessité ». il quitte Tolède. Cependant, le vieillard Hipparque se fait reconnaître d'Oronte, des mains de qui sa femme avait reçu Théobalde pour le nourrir. C'est la seconde reconnaissance de l'acte V : mais Corneille n'en a pris que l'idée; tous les détails qu'il imagine sont différents de ceux qu'a imaginés le sieur de Juvenel : il suffit d'observer que le vieillard, dans le roman, loin d'être prisonnier, prend l'initiative d'une double révélation près d'Oronte (D. Raimond) et de la reine Benilde (D. Léonor). D'ailleurs, il sait qu'il n'est pas le père de Théobalde, et cela suffirait à changer le caractère du coup

1. On la trouvera dans le *Corneille des Grands Écrivains* t. V, p. 489.

de théâtre qui fait reconnaître en celui-ci le prince doni Pelage. Chacun admire le prodigieux changement de la fortune de Théobalde. Mais, rappelé sans être instruit de rien, celui-ci revient avec confusion. Reconnaissance, larmes, baisers maternels,

promesse de la main de Godioze. Mais l'invasion des Maures suspend leur union.

Livres YI, YII et YIII. — Série d'aventures qui ne semblent plus avoir rien de commun avec Don Sanche. Godioze délivrée raconte ses malheurs. Triple mariage : Pelage et Godioze, Alfonse et Ormisinde, Cratile et Asphalie.

On le voit, à ce roman médiocre et confus Corneille a pris autre chose que « la double reconnaissance qui finit le cinquième acte » : l'analyse des sentiments de ce soldat d'aventure, qui se sent « généreux » par lame et croit ne pas l'être par la naissance, son amour pour une princesse dont il se juge indigne, ce sont là des traits qui n'étaient pas dans le modèle espagnol. On ne s'en était point assuré jusqu'à présent, du moins en France. Désireux de rapprocher la comédie espagnole du roman français, je l'ai cherchée sans grand espoir, je l'avoue, car M. Marty-Laveaux, animé du même désir, déclare avoir vainement parcouru les bibliothèques de Paris et n'avoir rien découvert, malgré les recherches les plus persévérantes. Ce qui releva mon courage, ce sont les assurances que me donna l'un des hommes les plus au courant des choses d'Espagne, M. Mérimée, professeur de langue et de littérature espagnoles à la Faculté des lettres de Toulouse. A ma connaissance, me disait-il, *El Palacio confuso* a été publié au moins cinq fois, dont trois antérieurement à 1651.

1° Parte veintiocho de Comedias de varias autores. por P. Bluson, impresor de la Universidad, año de 1634. Huesca, A cosla de Pedro Escuez, mercader de libros, 8°.

2» Autre édition du précédent, formant le tome 28 des *Extra-vagantes* de Lope. Zaragoza, 1639, in-4.

3" Parte 24 {veinticuairo) de las comedias de Lope de Vega; Madrid, 1640, in-4.

4" Une suelta on isolée citée par la Barrera, dans la Biographie de Lope (Obrus de Lope de Vega de la Real Academia, t. I, p. 461).

50 Parte veintiocho de comedias nues'as de los mejores ingé-nias de esta coj-te, par Joseph Fernandez, de Buendia. Madrid, 1667, in-4.

Quelques-unes de ces éditions étaient mentionnées dans la Bibliographie cornélienne de M. Picot, publiée quatorze ans après le Corneille de M. Marty-Laveaux; mais, lui non plus, M. Picot ne les avait pas tenues entre les mains, et c'est à tort qu'il donne l'édition de 1639 pour la première. Plusieurs jours de loisir souffrant à moi. j essayai d'être plus heureux. Je ne trouvai rien à la Bibliothèque ?salionale. Mais à l'Arsenal je découvris un volume portant au dos :

COMEDIA DE YEGA

Le titre général manquait, mais la a licencia » de la première page était datée de Huesca, 6 avril 1633. De la page 65 à la page 88 s'étendait une pièce qui portait ce titre particulier :

EL PALACIO GONFUSO

PORCIA

El code pôpeyo Un noble Carlos Yarlovexto 1*]xrico

El ex. A.

Un Goverxadoh

Arxesto

Un Secretario

Lis.\hdo,labradop.-.

1. C'est le uom de l'acteur i)riacipal. Le volume est un in-'t'^ de 251 pages.

MM. de Bornicr et Bonnefon, avec une obligeance dont je garde le souvenir, voulurent bien me confier le précieux A'olume : je le confiai à mon tour à mon ami M. Maurice Roques, professeur au lycée Condorcet; c'est à lui que je dois l'analyse, les citations et traductions qui vont suivre.

« Au début de la pièce de Lope de Vega, Livio, arrivant à Palerme, a trouvé la ville en fête. Son ami Floro lui explique que la reine Matilde doit en ce jour, suivant la coutume •établie autrefois par les Normands, choisir un époux parmi ses sujets, nobles ou plébéiens. Le roi Edouard, oncle de Matilde, avait eu deux fils jumeaux; mais la reine, dans la «rainte de rivalités entre les deux frères, avait fait disparaître l'un d'eux dès sa naissance et l'avait confié secrètement à un paysan. Le roi, qui pratiquait l'astrologie, ayant cru lire dans les astres que son autre fils serait un cruel tyran, l'avait fait jeter dans la mer, enfermé dans un coffre.

Lareino, accompagnée de sa confidente Porcia, vientprendre place sur son ti'ône. Le duc Federico, le comte Pompeyo, un noble sont assis sur un banc à sa gauche. Les autres personnages sont debout à droite. Un soldat de fortune, accompagné de son

valet Varlovento i, qui est le gracioso de la pièce, veut s'asseoir avec les nobles, qui le repoussent. C'est à cette scène que Corneille a emprunté, ainsi qu'il le dit dans V Examen de sa pièce, ce qu'a de finstueux son premier acte. Mais ses emprunts se réduisent à très peu de chose. A part cette situation romanesque d'une reine qui doit choisir un époux et dont les préférences vont à un brave guerrier sans naissance, Corneille n'a pris à Lope que ce beau mouvement :

Eh bien, seyez-vous donc, marquis de Santillane,

Comte de Penafiel, gouverneur de Burgos.

Don Manrique, est-ce assez pour faire seoir Carlos ?

Mais combien il est plus vif, plus passionné et plus castillan, par la pompe et l'emphase, que le modèle espagnol :

«Assieds-toi, Carlos, car je t'anoblis Sois marquis de Terranova. »

On peut rappeler encore quelques vagues réminiscences. La reine, qui déclare (acte I, se. ii) qu'elle s'impose la plus -dure des gênes, abrège les plaintes de Matilde.

1, Terme tic marine qui signifie le lieu d'oï souffle le vent.

« Certes, comte Pompée, cette cérémonie est barbare autant que pénible. La femme, dont la faiblesse est, par nature, modeste et pudique, doit se contraindre ici à dire publiquement qui il lui plaît de se donner pour maître! o loi importune, ceux-là seuls peuvent te suivre qui ignorent la politesse! »

Le débat s'engage à peu près de la même manière dans 1 une et l'autre scène :

Corneille :

Tout beau, tout beau, Carlos! d'où vous vient cette audace?

Lope :

« Il n'y a point ici de place pour vous, soldat! C'est de l'autre côté qu'il faut vous tenir. »

Et un peu plus loin :

Corneille :

Un soldat bien remplir une place de comte!

— Seigneur, ce que je suis ne me fait point de honte;

Depuis plus de six ans il ne s'est fait combat

Qui ne m.'ait bien acquis ce grand nom de soldat

On ni'appelle soldat, je fais gloire de l'être.

Se pare qui voudra du nom de ses aïeux : Moi, je ne veux porter que moi-même en tous lieux; Je ne veux rien devoir à ceux qui m'ont fait naître. Et suis assez connu sans les faire connaître. Mais, pour en quelque sorte obéir à vos lois, Seigneur, pour mes parents je nomme mes exploits : Ma valeur est ma race et mon bras est mon père.

Lope :

« Si vous avez su m'appeler soldat, comte, comment ne savez-vous pas que je suis noble ? Le premier soldat venu peut à l'occa-

sion acquérir noblesse et blason honoré : que sera-ce donc d'un vaillait soldat tel que moi ? Les plus grands hommes sont fils de leurs œuvres : et puisque les miennes sont telles, je ne veux point de votre blason. Je suis maintenant le fils de mes pensées, et si noble que j'élève jusqu'aux cieux, au-dessus de la région des vents, l'édifice de mes rêves. C'est la valeur qui fait les nobles et point n'est besoin d'autre examen, que de considérer comment l'homme agit, sans rechercher comment il est né. »

Le Carlos de Corneille raconte sobrement ses exploits; il a sauvé l'étendard de Castille, il est monté le premier sur les murs de Séville, comme celui de Lope a planté le drapeau 1 sur les remparts de Casano ; et comme celui-ci rappelle fièrement qu'il a eu pour témoins de ses vaillantes prouesses ceux qui aujourd'hui lui refusent le droit de s'asseoir, le nôtre s'écrie : j

Tel me voit et m'entend et me méprise encore

Qui gémirait sans moi dans les prisons du More. ■

Mais Corneille a supprimé tout le récit de l'enfance du j héros (qui peut se dire fils de la mer comme Yénus!) et celui \ du combat victorieux qu'il livra à une sorte de Goliath calabrais, le tout d un style empanaché d'étonnantes métaphores. * Les turlupinados, souvent plaisantes, du bouffon Yarlovento, qui donnait du courage à son maître avec le contenu de son bissac, et qui lui fabrique une généalogie burlesque, ont j également disparu. Corneille n'a gardé que les plaintes des nobles :

Oui mais ce rang- n'est dû qu'aux hautes dignités; !

Tout autre qu'un marquis ou comte le profane.

Lope :

« Madame, si votre Altesse ne garde pas les droits des hommes de qualité, elle décourage et annihile la noblesse de ce royaume. »

Il y a aussi quelque ressemblance entre ces vers : '

Il (le roi) se fût acquitté de ce qu'il vous devait i

Et moi, comme héritant son sceptre et sa couronne,]

Je prends sur moi sa dette, et je vous la fais bonne; |

et ce passage de Lope : !

« Je n'hériterais pas des dettes du roi mon oncle.'... ISOii seule- i ment je puis, mais je dois, pour être juste, donner à un brave ' soldat la récompense qu'Edouard lui eût accordée, s'il eût vécu, i Ainsi, quoique ce siège vous appartienne (à vous, Duc), c'est moi ; qui garantis son honneur. Acceptez pour cette fois cette garantie : passez à ce banc, marquis. » '

Le poétique rameau fleuri que la reine remet à Carlos est I devenu dans Corneille une simple bague; mais ici au lieu de : réserver ce prix à son vainqueur, il garde le rameau pour lui.

« Donne loi-même ce rameau fleuri à l'homme qui doit régner et vaincre : ainsi la honte ne me donnera plus de nouvelles couleurs 1.

— Madame, donneras-tu la main à celui à qui je doimerai ces fleurs ?

— Oui.

— Eh bien que tous sachent maintenant que l'homme qui les mérite, le seul qui en soit dig-ne, c'est le marquis.

— Quel marquis.'

— Moi. C'est à moi-même que je les donne. Roi pour l'oi, que Carlos le soit. »

A partir de ce moment, Corueille revient à l'intrigue assez compliquée qu'il expose dans son argument, et renonce à suivre la fable plus amusante que vraisemblable de l'auteur espagnol, que l'on peut résumer ainsi.

Le nouveau roi se révèle tout d'abord comme un despote vindicatif. Il exile en bloc toute la noblesse qui a voulu s'opposer au choix de la reine, et celle-ci ne tarde pas à s'en apercevoir qu'elle s'est donné un maître. Elle s'avise alors, de concert avec le comte Pompée, d'un artifice qui va, pour nous servir d'une expression de Corneille, ériger Carlos en roi de comédie. Le comte amène un paysan du nom de Enrico, qui ressemble trait pour trait à Carlos. La seule différence est un signe sur la main. Il est convenu que ce ménechme de Carlos jouera son rôle quand le roi sera endormi. Il s'occupera à défaire au gré de la reine tout ce que Carlos a commandé ou ordonné. Il rappelle les nobles, désarme le peuple, révoque le secrétaire, le capitaine des gardes, et le gouverneur, qu'il remplace par Otavio, le Comte et le Duc; et déclare que s'il paraît, dans la suite, vouloir revenir sur ces actes et prendre des mesures de rigueur, on ne devra tenir aucun compte de ce changement. Ajoutons que l'Enrico aime Elcna, suivante de la reine, et que Carlos recherchait Porcia. On voit dès lors les complications de toute sorte, les contradictions étourdissantes, les bizarres quiproquos produits par l'apparition et la disparition successive des deux rois, jusqu'au moment où la reine juge que la punition de Carlos, qu'elle aime malgré tout, a suffisamment duré. Rappelons pour mémoire les mésaventures de Varlo-

Marquis, prenez nia hague, et donnez-la pour marque

Au plus digne des trois que j'en fasse un monarque

vento, h qui lo vrai Carlos octroie deux mille ducats de rente- pour ses bons services, tandis que le faux Carlos veut le payer en coups de corde.

Carlos, après cent démentis qui Tirritent, finit par croire, comme tous ceux qui ne sont pas dans le secret, qu'il a véritablement perdu la mémoire et que le ciel a voulu punir en lui l'orgueil d'un nouveau Nabuchodonosor. Découragé et ; dépité, il renonce de lui-même à sa royauté malencontreuse. Mais la reine lui réserve encore une triple épreuve. Elle se propose d'abord de faire apparaître devant lui son sosie * et Carlos croit voir une ombre venue de l'autre monde pour lui reprocher ses fautes. Ensuite elle tient conseil et donne j audience en sa présence, et toutes ses paroles, toutes ses | décisions ont quelque chose d'humiliant pour le roi détrôné. Enfin elle lui fait assigner un rendez-vous de nuit sous le balcon de Porcia, dont elle tiendra la place. Carlos croit i d'abord parler à Porcia et s'exprime de telle façon que ! Matilde ne peut plus douter de son amour et de son repentir, j Matilde pourrait se contenter d'un aveu d'autant moins sus- j pect que Carlos ignore sa présence; mais elle veut se per- 1 suader qu'il a pu la reconnaître à la voix et déguiser ses ! sentiments. Cette scène est vm de ces imbroglions dans le | goût espagnol, où l'auteur dépense beaucoup d'esprit à pro- I longer outre mesure une équivoque plus ou moins piquante. , La scène de Dorante avec Clarice et Lucrèce (acte Y, se. vi | du menteur) présente quelque analogie avec celle-ci. J

Quand cette situation a produit tous ses effets, il ne reste plus qu'à mettre les deux rois intermittents en présence l'un ' de l'autre. L'arrivée du paysan Lisardo, qui vient réclamer ! son fils adoptif Enrico amené à la cour par le Comte, et qui ! croit le reconnaître dans la personne du roi Carlos, met : celui-ci sur la voie de l'intrigue dont il a été dupe. Il va lui-même chercher Enrico dans la chambre où il se cache : mais! Enrico s'obstine à jouer son rôle de roi, tant que la reine ne ^ l'a pas relevé de sa consigne. Matilde s'amuse quelque temps- j de leurs débats et feint elle aussi de prendre Enrico pour | Carlos. Le brave Yarlovento est le seul qui reconnaisse son maître. Il lui donne le conseil de demander pardon à la reine.. Carlos se jette aux pieds de Matilde, qui se laisse enfin toucher.

La pièce se termine par une double reconnaissance. Carlos-s et Enrico sont, ainsi qu'on s'en doutait, les fils jumeaux da;

roi Edoiiail. Ainsi se dissipe la contusion ([ui a mis le Palais à r envers.

On voit, par celle courte analyse, que Corneille ne doit en réalité à Lope de Yega que la brillante situation du premier acte et l'idée d'un (ils de roi qui passe pour le fils d un pêcheur. Il est vrai que ce ne sont pas les moindres ornements de Don Sanche d'Aragon. »

Reste la question de l'authenticité, que je n'ai pas la pré- Icutiou de résoudre ici ni même de traiter i\ fond. J indiquerai seulement dans quels termes elle se pose.

Dans le Catdlogo alfabético de las comedias, qui fait partie de son Theatvo hespahol (Madrid, 1785, in-16, p. 137), la Huerta a soutenu qu il y avait deux pièces intitulées El Palacio confuso,

lune de Lope, l'autre de Mira de Mescua; et, dans une préface citée par Hartzenbusch au tome IV de son Calderon, il a déclaré n'avoir pu lire que la seconde.

Ce Mira de Mescua ou Amescua (1570-1635), originaire de Cadix, on il fut archidiacre de la cathédrale, habitait à Séville, près du comte de Lemos, et Madrid, où il mourut chapelain de Philippe IV. Ami de Lope de Guzmán, de Cervantes, il n'est pas leur égal. Au reste, il n'est pas facile de l'étudier, du moins en France, car on assure que ses œuvres, éparses en divers recueils, n'ont jamais été réunies. Il était poète dramatique à la fois et poète lyrique.

Les deux pièces existent-elles conjointement ailleurs que dans l'imagination de la Huerta? Dans ses *Geschichte des spanischen National-dramas*, Leipzig, Brockhaus, 1890, 2 in-8, Adolf Schöffer croit que la Huerta se sera trompé ou aura été trompé par quelque indication inexacte *. Mais son

1. « Mira de Amescua : El Palacio de Fray Juan, oh sich Huerta nicht einfach

ronfuso. In der Vorrede zu seinem durrli don Mederschen Katalog^, den

Teatro español spricht Garcia de la Cruz so jrrindlich ausschrieb, hat irre-

Huerta von Conicillo's Don Sancho führen lassen (war wahrscheinlich ist)

d'Arai^on als Nachahmung;; des Mira de oder ob wirklich eine Comodie existirt

Aniescua'schen, El palacio confaso, welche von det heute bekannton

Ivniipft aber hiei-an die auffalende abweicht. » (T. I, p. :U9, et non 320.

Benierkung : « In Walirheit }ribt es cinc comme l'indique à tort la table, où

andcre Comiidic gleichen Titels von d'ailleurs Jes deux noms de Lope et

Lo|)e de Vega, deren Ernernbung mir d'.\nescua sont indiqués pour cotte

jedocli nielit mogiich \vor. » Es ist nun même pièce sans jiréréferecc.)

erreur a fait loi. Ticknor {History of spanish litevature, London, Trûbner, 1863, 3 in-8, t. II, p. 329-330) adjuge sans discussion el Palacio confuso à Mira de Amescua : « His « Palace in confusion » is the groundwork of Corneille's « Don Sancho of Aragon ». Barot [Histoire de la littérature

espagnole, Dezobry) répète : « On a de Mira de Mescua

le Palacio confuso, comédie du genre héroïque, d'où Corneille a tiré la plus grande partie du premier acte de Don Sanche d' Aragon. » Il est clair que Baret n'a jamais jeté les yeux sur El Palacio confuso, car ce n'est pas une « comédie du genre héroïque », et l'on a vu que Corneille était loin d'avoir tiré de l'espagnol « la plus grande partie » de son premier acte.

Au contraire, la Barrera, Schack (Geschichte der dramatischen Literatur und Kunst in Spanien, t. II, p. 369 et supplément, p.

44), Wilhem Hennigs (-Sⁱ/cⁱe/z zii Lope de Vega, simple catalogue, dissertation de Goettingue) tiennent pour Lope. Don Ramon de Mesonero Romanos, dans la Bihlioteca de los autores es-paholes, ne se prononce pas : dans le catalogue des œuvres de Lope de Yega, il inscrit : El Palacio confuso, en ajoutant prudemment : ô Mira de Mescua. Au tome II, dans la notice consacrée à « el Doctor Mira de Mescua 6 de Amescua », il est plus net, et c'est du côté de celui-ci qu'il se range. Enfin, Schaeffer, déjà cité, sans rien affirmer avec plus de précision, nous met sur la voie d'une hypothèse qui expliquerait et concilierait tout : le premier acte d'e/ Palacio confuso lui semble digne de Lope (et c'est le seul qu'ait imité Corneille) ; mais les actes suivants ne lui sauraient plus être attribués (et l'on a vu que Corneille n'y a rien pris). Il ne propose pas de solution i, mais on croit deviner celle à laquelle il se rallierait : Amescua

1. « El Palacio confuso. das Vorljild und durait wolil das ganze Stùck —

von Corneille's Do/i Sanelic d'Aragon, dûrften cher unserm Mira de Amescua

eine geistreiche, aberhòchstverwickelte gehòren, -\velcher im 28. Bande der

u Comodie der Irrungen » — ■ der als Conieclias inie[>]as escogidas und in Einzel

Landnnann crzogene Zwillingsbruder drucken als Verfasser angegeben-vvird ».

und Doppelganger cines tyrannischen Voir Schaeffer, t. II, p. 305 <i 323.

Konigs neutralisirt mit Hiill'e der Kiini- Dans un compte rendu de Stiefel [Lite-

gin aile dessen Handlungen — - Avird in raltirblatt f. german u. lom. philol., n° 1,

manchen Drucken dem Lope de Vega 1895) ce critique discute l'attribution

■/Al geschriel)en, Der erste Act l;onute par Schaeffer du Palacio confuso à Mira

allen falls dieser Voraussetzung ents- de Amescua. prechen, aber die beiden andern Acte —

^it non seulement l'ami, mais le collaborateur de Lope : ce :jue le maître a commencé, le collaborateur, avec la modestie d'un disciple, a pu lachever et le gâter en l'achevant. Il est :lom-mage que tous deux soient morts en 1635, à la veille du Cid: si Lope était mort laissant sa comédie incomplète, si i\mescua lui avait survécu, on conjecturerait, sans invraisemblance, soit que Corneille a connu seulement l'ébauche du naître, soit qu'il a volontairement négligé l'amplification dramatique du disciple.

Le problème reste problème : je ne désespère pas de le résoudre prochainement. M. Picot croit pouvoir être plus ^affirmatif : « Comme cette pièce, écrit-il, figure dans les Deuvres authentiques de Lope de Vega, il n'est pas douteux :}u'elle ne soit de lui. » Ne transformons pas si vite les probabilités en certitudes. Je pourrais être plus affirmatif encore ^ue M. Picot, puisque j'ai lu la pièce, et que je l'ai lue dans un recueil où elle est donnée à Lope, alors que d'autres pièces, à côté d'elle, sont données à des auteurs différents'. Mais, si j'avais été tenté de formuler une conclusion

prématurée, lavis du sage et docte M. Mérimée eût suffi à me mettre en garde contre l'enthousiasme intempérant de la découverte. L'attribution du *Palacio confuso* à Lope dans [édition de Huesca ne prouve pas grand'chose, me disait-il. Les éditeurs de 1^{ère} époque mettaient leur marchandise, avec un sans-gêne incroyable, sous le nom du « Fenix de los [ngenios », surtout en Aragon, en Catalogne et dans les provinces auxquelles ne s'étendaient point les privilèges concédés en Castille. Nous en avons un exemple tout cornélien pour la *Verdad sospechosa* -. A moins donc de rencontrer chez les contemporains ou dans l'œuvre elle-même un renseignement inattendu, il faut s'en tenir le plus souvent aux indications puisées dans le caractère de l'œuvre, les procédés employés, le style, etc. Ce qui rend la chose plus difficile, c'est que presque tous les dramatiques espagnols du 17^{ème} siècle se conformaient à un type courant et banal (que Lope surtout avait contribué à mettre à la mode), et qu'il

1. Le volume contient douze pièces, de Montalvan, Luj's Vêlez de Guevara.

dont sept de Lope, cinq de don Pedro 2. Voir notre édition du *Menieitr*,

CucUo, don Pedro Calderon, don Diego Introduction. Ximenez de Anciso, doctor Juan Perez

faut y regarder de bien près pour retrouver sous le patron! ou la phraséologie habituels quelques traits originaux.

Quoi qu'il en soit, ce sera simplifier la tâche de ceux que tenterait cette étude délicate, que citer ici dès à présent les fragments du *Palacio confuso* traduits ou cités par nous.

FRAGMENTS TRADUITS OU CITES

Por cierto, Conde Pompcyo, Que esta cerimonia es Barbara, si rigurosa!

La niuger, cuya flaqueza Tiene por naturaleza Ser honesta y vergonçosa, Se ha de obligar a dezir En publico, quai le agrada Para dueno; o ley cansada, Solo te pueden seguir Los que ignoran pulicia!

Scntaos los Grandes.

Du QUE

Devemos Obediencia, amor y fè.

[Sicnttise cl Diiqiie, cl Conde, cl Noble, y vase Carlos a sclnai
DUQUE

Aqui no teneys lugar, Soldado, en el otro lado Avcys de estar.

Carlos Si soldado Me aveys sabido llamar, Como, Conde, no sabeys Que soy noble ?

On a conserve l'ortViographe du xvii'^ siècle

Esta arrog-ancia Es hija de la ignorancia Soldado, no porfieys.

Passad a vuestro lugar.

Ko soy necio, ni porfio ;

El lugar que es noble es mio.
Si este es noble, aqui hé de eslar.
Qualquier soldado adquiriô
Nobleza y blason honrado.
Pues que ha de hazer un soldadi»
Tan valiente como yo I
Hijos do sus obras son
Los hombi'es mas principales,
Y con ser mis obi'as taies, Oy no quiero esse blason.
Hijos de mis pensamientos Soy agora, y noble tanto, Que has-
ta los cielos levanto Maquinas sobre los vientos.
El valor los nobles haze,
Y assi por examen sobra Mirar como el hombre obva,
Y Jio mirar como nace.
Si atencion, Rcyna, me dieres, Lo que se do mi dire.
Oye, Porcia, este es el hombr(Que te he dicho tantas vezes.
Porcia Grande reprehension merecos :
Mira tu fama, y tu nombre, Snjeta essa inclinacion.
Mo arrebatan las estrellas 1:1 aima.
Porcia No fuercan ellas Las aimas que libres son.

Carlos La piedad de un pescador De esas playas me han criado,
Que los cielos rig-urosos Aun el padre me negaron.

Como se cuenta de Venus, Podré decirte que traygo Origen del
mar ; mis padres Son sus olas, y penascos.

A ser barba'i'o, o gentil, Pensara, como Alexandre, Que Jupiter
me engendr , Dios de los truenos y rayos.

Como Romulo naci,

Y entre los redes y barcos, Insidias de lienzo y aya Contra
pezes argentados.

Solo a los pezes del signo Dava mi ambicion assalLo, Trepan-
do es feras y cielos Pensamientos soberanos. Nino penetrava el
mar,

Y de mi no se ha librado El coral que nace verde, Muere rojo, y
vive blanco.

Cale sus senos obscuros, Dando treguas con mis brazos, A las
batallas civiles

De los delfines bizarros.

Gloves de nieve formava Entre los azules campos, Adonde for-
mau los vientos Promontorios de alavastro.

Creci, y crecieron con migo PU valor, y animo tanto, Que no
caviendo en la esfera De prudentes y templados, Rompian por di-
latarse A extremos de temerarios, Que el valor, sin este extremo,
Ni es famoso ni es honrado.

A la guerra me encline, Que su opinion y mi brazo, Es el crisol,
que examina Los pensamientos mas altos.

Segui con animo noble

Las valideras de Eduardo, Quando en la fertil Calabria Yencio
a los Napolitanos, El primero fuy, el primero Que en el muro de
Casano, Trepaiido por una pica, Un tafelan encarnado Poi* vali-
dera tremolé.

Testigos son deste caso,

Los que el asiento me iieg'an..

Mi principio, Reyna, es este.

Este es el caudal que alcanco, rs'i soy mas, ni tengo mas, El
mundo me llama Carlos; Los soldados, el prodigio ; El cuerdo, los
cortesanos :

Estos me llaman pleveyo, Y yo tu bechura me llamo

Reyna -Mis pensamientos se inclinan Prodigiosamente a Car-
los; Sin que pueda sugetarlos La razon, sueltos caminan Sin
l'reno ; Porcia, que harè ?

Porc i a Yencerte. y considerar Que ères Reyna, y bas de dar A
Sicilia Rey, que este De todos bien admitido; Corrige el gusto a
tus ojos.

No te entreguen tus antojos A un hombre no conocido.

Reyna Sientate, Carlos, que yo Instituyo en ti nobleza.

Carlos Viva, Senora, tu Alteza Los afios del fenix !

{Vase a sentar.}

Reyna Sientate, Carlos, que yo Instituyo en ti nobleza.

D U il u E Senora, si vuestra Alteza A los Titulos no g-uarda
Sus dei-echos, acobarda

Y aniquila la nobleza De su reyno.

Yo no heredo En aqueste reyno mio Las deudas del Rey mi
tio?

Siendo assi, no solo puedo, Sino devo, con derecho, Dar a un
soldado gallardo Las mercedes que Eduardo Yiviendo le hubiera
hecho ;

Y ansi, aunque esse asiento es Yuestro, honor yo le fio :

Tomad esta vez el mio.

Passad al banco, marques.

Marques sois de Terranova.

Carlos Competir, Senora, puedes, En magnifico blason, Con
Alexandro, pues son Mas prodigas tus mercedes.

Como es tu deidad sagrada Imagen de Dios, tambien Le imitas
haziendo bien, Y en hazer algo de nada.

Beso mil vezes tus pies; Tu reyno excéda a este mar; Cavalle-
ros, den lugar.

En hora buena, marques.

[Sientase.)

Dà tu este ramo de flores Al varon que reyne y vença, Para que
assi la verguenga INo me dé nue vos colores

Carlos

Senora, Daras la mano al que aqni Diere yo estas flores ?

Si.

Carlos Pues sepan todos agora, Que el que mas las merecio Y el que digno délias es.

Es solamente el marques.

Que marques es esse?

Carlos

Yo.

.\ mi mismo me las doy.

Rey por rey, Carlos lo sea.

u Ou serait tenté de croire, en lisant les premières lignes le largunient de Don Souche </'^râfC'o« et certains détails qui ? V rencontrent un peu plus loin, que cette pièce est fondée iur une donnée historique i. Corneille raconte sous une forme ont il fait pr<^cisc et affirmative, de nature à faire illusion. |ue « Don Fernand, roi d Aragon, chassé de ses étals par la 'évolle de don Garcia d Ayala, comte de Fuensalida, n avait)lus sous son obéissance que la ville de Calatayud et le erritoirc dos environs » . lorsque la reine Léonor, sa emme. lui donna le fils qui sera le héros du drame, et dont El reconnaissance a lieu « après la chute de la tyrannie de Jon (iarcie et de Don Ramire son fils, tués en la prise de aca ». Pourquoi ce luxe de noms propres et cette apparence lexactitude. d'ailleurs inutile à l'intelligence de l'œuvre du)oète ? X aurait-il point emprunté à quelque chroniqueur ces aits destinés à encadrer une intrigue romanesque et à lui uiprimer un caractère de réalité ?

1. Cette note sur l'argument de Don Sanche d'Aragon est de M. Roques.

Cependant il n'en est rien. Tout cela est de pure invention, ainsi que Corneille le déclare d'ailleurs en tête de l'examen de sa pièce ; et l'on ne trouve rien dans les vieux historiens „ qui ressemble de près ou de loin à cette histoire supposée. En effet il ne saurait être question ici que de Ferdinand, infant de Castille, frère du roi Henri III, régent de Castille , pendant la minorité de Jean II et roi d'Aragon (1412-1416) j sous le nom de Ferdinand 1^{er}. Il n'existe après lui d'autre ; Ferdinand d'Aragon que le mari de la grande Isabelle de Cas- I tille. Or voici ce que l'histoire nous apprend de plus saillant j sur ce prince dont Corneille a emprunté le nom.

Il est bien vrai qu'avant d'être appelé au trône d'Aragon, i à la mort du roi Martin, Ferdinand avait fait la guerre contre ' les Mores et qu'après la victoire d'Antequera, il était entré] vainqueur dans Séville (v. Bon Sanche, I, 3) ; il est vrai aussi qu'il comptait parmi ses compagnons un brave soldat du nom i de don Sanche; mais celui-ci, loin d'être un {Ils de roi secrè- î tement élevé par un pécheur, n'était autre qu'un prélat guer-J rier, don Sanche de Rojas, évêque de Palencia et plus tard! archevêque de Tolède. ;

Don Fernand, désigné pour régner en Aragon par le libre j choix des Cortès du pays, comme neveu du roi Martin pari sa mère Léonor de Castille, reçut l'hommage des seigneursi aragonais, à l'exception du seul comte d'Urgel ; mais loin d'être] expulsé par lui de ses états, comme le don Fernand de Cor-i neille par ses vassaux rebelles, il lui lit une guerre heureuse, s'empara de sa personne, et l'envoya captif à Ureïia en Castille, puis à Jativa,

dans le royaume de Valence, où il mourut. i Ferdinand, réputé pour sa justice, sut maintenir l'ordre efc la paix intérieure dans les royaumes d'Aragon et de Castille. j Il mourut de maladie à Igualada, comme il se rendait dans; ce dernier pays pour le détacher de l'obéissance à l'antipape' Benoit XIII. Nous voilà donc bien loin des tristes aventuresj dont Corneille accable son Ferdinand d'Aragon. I

Le souvenir de ses vertus royales Ut que son fils lui suc-^ céda sans encombre. « Fue recihido pov rey y senor... sin!^ contradiccion alguna. » Don Ferdinand eut encore deux hllesi; et trois fils, dont l'un se nommait Don Sanche comme 1^ héros de Corneille; mais il mourut un peu avant son pèreJ Aucune des lilles de Ferdinand ne porta le nom d'Elvire. \ Voilà ce que nous trouvons au sujet de ce règne dans la;

Crònica de Juan II, attribuée à Fernaad Ferez de Guzman, et dans les Generaciones y Senihlanzas de ce Plutarque espagnol. Corneille a-t-il eu connaissance de ces écrits? On uoserait 1 affirmer. Mais il lisait, comme le prouve la préface du Cid, l'Histoire du P. Mariana, qui résume les ouvrages antérieurs. Il faut avouer qu'il ne s'est guère mis en peine, dans cette circonstance, du respect dû à la vérité historique, dont l'appui, dit-il à M. de Zuylichem, est nécessaire à la tragédie ; mais dont il a cru pouvoir se passer, dans le dessein qu'il avait formé de composer un poème d'une espèce toute nouvelle. Il a donc fabriqué de toutes pièces un chapitre de l'histoire d'Aragon. »

YI

Il me semble qu'on peut se rendre bien compte maintenant de la façon très ingénieuse dont Corneille compose une « comédie

héroïque ». Dans la tragédie pure, dans Horace, Cinna, Pompée, il modifie souvent assez profondément l'histoire; dans la tragi-comédie, il la falsifie avec sérénité et comme de parti pris. Les libertés qu'on peut prendre avec les Horaces, avec un Auguste ou un Pompée, sont limitées. Avec Don Sanche, on sort de l'histoire pour entrer dans le roman. Le Cid reste à part, œuvre unique, où la légende et l'histoire, l'épopée et le roman se fondent dans une harmonie très éclatante et très douce. Mais quand Corneille, naturellement romanesque, ne prend pas dans l'histoire un point d'appui solide, il verse bientôt dans la fiction, il s'y établit, il s'y complaît. La cour de la reine de Castille dans Don Sanche n'est guère moins idéale que la cour du roi d'Aragon dans Clitandre. Seulement, Clitandre est d'un jeune avocat normand, très ingénieux et un peu gauche, qui est invraisemblable avec candeur, absurde avec délices; l'auteur de Clitandre a depuis écrit Polyeucte et le Menteur; il va écrire Nicomède.

Une pièce espagnole lui tombe sous les yeux : elle faisait peut-être partie d'un recueil factice, comme celui de l'Arsenal, où les auteurs les plus divers sont jetés pêle-mêle ; et peut-être il n'a pas eu la certitude que la pièce fût de Lope de Vega, car, dans son Examen, il cite le titre de la comédie sans citer

le nom du poète. Une erreur récente devait incliner à la prudence : dans l'épître du Menteur, où il demandait qu'il lui fût permis, malgré la guerre des deux couronnes, de trafiquer, de piller même chez les Espagnols, il avait cité pour son modèle le grand Lope de Vega. Mais dans l'Examen il avait dû écrire ensuite : « On l'a attribué (le sujet) au fameux Lope de Yégue: mais il m'est tombé depuis peu entre les mains un volume de don Juan d'Alarcon, où il prétend que cette comédie est à lui, et se plaint

des imprimeurs qui 1 ont fait courir sous le nom d'un autre. Si c'est son bien, je n'empêche pas qu'il ne s'en ressaisisse. De quelque main que parte cette

comédie, il est constant qu'elle est très ingénieuse » Cela

est d'un homme que ne tourmente pas la soif de remonter aux sources. Mais la Suite du Menteur sera « sans contredit » de Lope, et ce ne sera pas, pour employer la propre expression de Corneille, « le dernier emprunt ou larcin » qu'il fera aux Espagnols.

On conçoit avec quels sentiments Corneille dut lire la première journée de *el Palacio confuso* ; une belle scène ou plutôt un bel effet dramatique y brillait, encadré dans une féerie; il laissa la féerie et prit le coup de théâtre. Peut-être il ne connut la comédie de Lope qu'après le roman du sieur de Juvenel, car c'est à celui-ci qu'il emprunte l'idée maîtresse de son œuvre, dont le conseil tenu par la reine au premier acte n'est qu'un épisode éclatant : c'est l'idée d'un jeune prince dont la véritable origine est ignorée de tous et de lui-même, qui se sent prince, pourtant, par le cœur, et qui est enfin reconnu prince par la naissance. Dans l'espagnol, la reconnaissance finale est un dénouement quelconque et dont l'action pourrait se passer; ce n'est pas comme prince que Carlos se fait aimer de la reine et l'épouse; les aventures dont il est le héros ou le jouet découlent de ce mariage, non de sa situation incertaine. Dans l'espagnol, d'autre part, le lieu de la scène est la Sicile, tandis que le roman français transporte l'action en Espagne, où Corneille la laisse, avec raison : raffinements de l'amour et de l'honneur, héroïsme empanaché et galanterie quintessenciée, couplels éloquents jusqu'à l'emphase et conversations subtiles jusqu'à la préciosité, tout indique, impose à don vSanche pour

pairie la patrie de Rodrigue. Mais Corneille, plus Espagnol au besoin que les Espagnols, et jamais plus créateur que lorsqu'il

appendicj: 157

imilo, reste Français ci Xormand pour discerner ce qu'il ne faut pas imiter. Ce qu'il a emprunté à Lope, on la vu : ce qu'il a dédaigné, on ne le verra pas moins clairement si Ion embrasse d'un coup d'œil une notable partie de la scène :

La Rein F.

Que les Grands s'assoient.

Le Duc

Nous vous devons obéissance. amour et toi. (Le duc, le comte et le noble s'assoient, et Carlos va pour s'asseoir.)

Le Comte

Il n'y a point ici de place pour vous, soldat : c'est de l'autre côté qu'il vous faut seoir.

Si vous avez su m'appeler soldat, comte comment ne savez-vous pas que je suis noble?

Le Duc

C'est l'arrogance est la fille de l'ignorance : soldat, ne vous obstinez pas : passez à la place qui vous conviendra.

Je ne suis ni ignorant ni obstiné : la place réservée au noble est la mienne: si celle-ci est telle, c'est là que je dois être. Le premier soldat venu peut à l'occasion acquérir noblesse et blason honoré: que sera-ce donc d'un vaillant soldat tel que moi.' Les

hommes les plus considérables sont (ils de leurs œuvres et
puisque mes œuvres sont si grandes, je ne veux point aujourd'hui
de ce blason. Je suis maintenant le fils de mes pensées, et si
noble que j'élève jusqu'au ciel et au-dessus des vents l'édifice de
mes rêves. C'est la valeur qui l'a fait les nobles, et point n'est besoin
d'autre preuve de noblesse que de considérer comment l'homme
agit, sans

l' chercher comment il est né Si tu me prêtes attention.

Reine, j'en dirai ce que je sais de moi-même.

Ecoute, Porcia ; voici l'homme dont je t'ai parlé si souvent.

PORCIA

Tu t'exposes à de graves reproches : songe à ta renommée, à ton
nom ; réfrène cette inclination !

La Reine

Les étoiles (le destin) entraînent mon âme.

Porcia Elles ne peuvent triompher de l'âme, qui est libre.

Carlos

La pitié d'un pêcheur de ces rivages m'a élevé, car le ciel rigou-
reux m'a refusé jusqu'à un père. Comme on le raconte de Vénus,
je puis te dire que la mer me donna naissance : ses flots mont
servi de père et de mère, ainsi que ses rochers. Si j'étais un bar-
bare ou un païen, je croirais, comme Alexandre, que Jupiter
m'engendra ; Jupiter, le dieu des tonnerres et de la foudre. Je

suis né comme Romulus, <2t entre les filets et les barques, qui sont des embûches de toile et de hêtre contre les poissons argentés. Mais mon ambition ne s'attaquait qu'aux poissons du Zodiaque (me poussait vers les cieux) ; ma pensée souveraine s'élançait à travers les sphères. Enfant, je me jetais au sein des flots, et il ne m'échappait point, ce corail, qui naît vert, vit blanc, et meurt rouge. J'ai pénétré leur sein obscur, faisant trêve avec mes bras aux luttes intestines des vaillants dauphins. Je formais des bouillonnements neigeux au milieu des champs d'azur où les vents forment des promontoires d'albâtre. Je grandis et avec moi grandirent ma valeur et mon intrépidité, au point que ne pouvant plus tenir dans la sphère des prudents et des sages, elles se portaient avec violence, pour se -donner du large, jusqu'aux excès de la témérité : car la bravoure, à moins d'être extrême, n'est ni fameuse ni honorée. Je suivis mon penchant guerrier : car la réputation et la valeur sont le creuset où s'éprouvent les grands desseins. Je marchai plein d'une noble ardeur sous les bannières d'Eduardo, lorsque dans la fertile Calabre il vainquit les Napolitains. Je fus le premier qui montai sur le rempart de Casano, déployant un taffetas rouge au haut d'une pique, en guise d'étendard... Ils furent témoins de cet exploit, ceux qui me refusent un siège... Mes commencements, reine,

furent tels; tel est le fond que j'ai acquis ^ Je ne suis rien de plus, je ne possède rien de plus. Le monde m'appelle Carlos; les soldats, le prodige ; les courtisans, le sage ; ceux-ci m'appellent Plébéen, et moi je m'appelle votre créature ^.

^les pensées s'inclinent prodigieusement vers Carlos; sans que la raison puisse les gouverner, elles courent, libres du frein. Porcia, que dois-je faire?

P o R G I A Te vaincre, et considérer que tu es la Reine et que tu dois donner à la Sicile un roi qui soit bien accueilli de tous. Corrige le goût de tes yeux, ne t'abandonne pas à ce caprice pour un inconnu.

Jj X Reine Assieds-toi, Carlos, car je te fais noble.

C A I I L o s ^ladame, que Ton Altesse vive les années du phénix 1

{Il rrt poiw s'asseoir-.)

Le Duc

Madame, si Votre Altesse ne garde pas les droits des hommes de qualité, elle décourage et annihile la noblesse de ce royaume.

La F»^ e I n e

Je nhériterais pas, dans ce royaume qui est mien, des dettes du roi mon oncle? Non seulement je puis, mais je dois, pour être juste, donner à un brave soldat la récompense qu Edouard lui eût accordée, sil eût vécu. Ainsi, quoique ce siège, duc, vous appartienne, c'est moi qui garantis son honneur. Acceptez donc cette fois celte garantie. Passez à ce banc, marquis !... Vous êtes marquis de Terranova.

Carlos

Madame, tu peux concourir en magniilcence avec Alexandre, car tes grâces sont plus prodigues encore. Comme ta

1. Il a parlé plus haut du laurier. 2. I(i le lonjj récit des exploits de

^irix de ses exploits. Carlos.

majesté sacrée est une image de Dieu, tu imites la divinité par tes bienfaits, et en faisant quelque chose de rien. Je baise mille fois tes pieds. Que ton royaume s'étende plus que cette mer. Chevaliers, faites-moi place.

A la bonne heure, marquis.

{Ils s'assoieiiit.)

J'ai négligé à dessein les facéties du valet bouffon Yarlovento. Conçoit-on un Mascarille ou même un Cliton près du lier Carlos, cet aventurier de la façon de Corneille, ce futur don Sanche d'Aragon ? Le contraste eût été trop fortement marqué entre ce héros et ce grotesque ; ce n'eût plus été une tragi-comédie du temps de la Fronde, mais un drame romantique, et les romantiques peuvent bien revendiquer Corneille pour leur ancêtre, mais Corneille peut-être, plus classique au fond qu'ils ne pensent, se fût étonné de certaines audaces incohérentes du romantisme au théâtre. 11 a maintenu Porcia (Blanche) dans son emploi de confidente ; mais la suivante de D. Isabelle, si elle parle à la reine sur le ton d'une amie souvent familière, parfois ironique, ne se hasarde pas jusqu'à mêler à ses conseils des reproches. C'est qu'elle ne mérite aucun reproche, en vérité, dans sa tendresse raisonnable, cette fine D. Isabelle, qui jusqu'en la passion garde la tête libre, qui même semble prendre plaisir à se créer à elle-même des obstacles et à en triompher :

Demeure, et tu verras ai>ec combien d'adresse Ma g-loire de mon âme est toujours la maîtresse.

Ma gloire, voilà pour la tragédie ; avec adresse, voilà pour la comédie. Il faut avouer que sa « gloire » remporte une victoire fa-

cile. Ce n'est pas cette petite reine aimable et discrète qui jetterait ce cri, intraduisible en français, de la passion fatale :

Me arrebatan las estrellas El aimaba.

Car toutes les héroïnes de (Corneille lui répondraient ce que Porcia répond : « l'âme destinée ne contraint pas l'âme

qui est libre. » Notez que chez Lope la reine de Sicile connaît à peine 1 aventurier vers qui les « étoiles » 1 entraînent. Notez aussi que ce matamore n'a rien vu d'irrésistible : déclamateur prétentieux, bavard jamais à court d'exemples mythologiques et historiques, il étale, il impose son « moi » de telle façon que la reine est inexcusable de l'épouser, et après 1 avoir épousé, de se plaindre. Emphase et bel esprit, Lope et Gongora, tout cela, sans doute, a laissé quelques traces chez Corneille. Lorsque Carlos, par exemple, se compare au Dieu créateur qui fait « beaucoup de rien », il excède peut-être la mesure. Mais, à l'ordinaire, il parle en Espagnol à qui un Français aurait donné des conseils de discrétion, et qui les suivrait, autant qu'il peut les suivre. De loin en loin, la nature reprend ses droits, et le couplet s'achève en fanfare. Vaguement francisé, surtout dans les scènes de galanterie, il reste, dans l'ensemble. Espagnol. On a vu que Corneille l'était plus que Lope dans le beau coup de théâtre, en apparence tout castillan, qui fait Carlos marquis de Santillane et comte de Pefiafiel. Au besoin même, quand Lope n'est pas assez espagnol à son gré. Corneille emprunte un trait, un vers retentissant à Y Examen des esprits, de Juan Huarte * :

Ma valeur est ma race, et mon bras est mon père.

La comparaison, d'ailleurs, ne l'oublions pas, ne peut porter que sur une scène. Avec une résolution décidément espagnole,

cette fois, dès la première journée. Mathilde épouse Carlos, et le roman finit, à peine commencé. Mais, dans le pays de M^{'''} de Scudéry, « en venir de but en blanc à l'union conjugale, et prendre justement le roman par la queue 1 » Corneille n'y pouvait songer : le mariage, il le pensait avec Magdelon, ne doit jamais arriver qu'après les autres aventures. Pour mériter Isabelle, Carlos doit être soumis à plus d'une épreuve. C'est ici qu'intervient le sieur de Juvenel : il propose une intrigue qui n'est pas pressée d'aboutir au dénouement, mais où le dénouement pourtaijt

1. L'inson, Choix de Lrttres du AT'/' en \Ty~~y, et traduit on 1580 par Clia]»sicle. Hachette, 4*= édit., 189.3, p. 8."j, i>viis, Lyon. n. 2. h'Exameii des esprits a été publié

est le point d'alioutisseiuent naturel, nécessaire de Fin- Irigue, car ici la reconnaissance n'est plus un fait isolé, sans lien étroit avec ce c[ui précède : on l'espère, on l'attend, on la voit venir sans trop d'impatience, parce qu'on est certain qu'enfin elle viendra. // nest pas possible qu'étant ce qu'il se sent être, ce que tous pressentent qu'il est, le fils du paysan Hipparque ne soit pas reconnu au dénouement pour dom Pelage. C'est à l'inévitable reconnaissance que l'auteur s'achemine d'un pas nonchalant, et le lecteur du temps n'était pas, sans doute, plus pressé que l'auteur. Seulement, ce qui n'était qu'indiqué chez le sieur de Juvenel, Corneille y appuie avec une insistance bien amusante dans sa naïveté. Comment le sang d'un tel homme pourraitil n'être « formé que de boue » ? D. Léonor l'établit, au début du quatrième acte, avec une réelle force de logique : sa haute vertu, sa fierté, son port majestueux, cette inclination qui entraîne vers lui deux princesses, cette adoration du peuple, tout le prouve, Carlos est

généreux de race aussi bien que d'âme. Pour s'en convaincre il suffit de le regarder :

.... Le vrai sang des rois, sous le sort abattu, Peut cacher sa naissance et non pas sa vertu. Il porte sur le front un luisant caractère, Qui parle malgré lui de tout ce qu'il veut taire.

En vain, il se débat et s'indigne, certain, ou croyant l'être, de la « honteuse obscurité » de sa naissance, avec une douce obstination D. Léonor l'assure qu'il ne se connaît pas :

Cette noble fierté désavoue un tel père.... Non, le fils d'un pêcheur ne parle -point ainsi.... Je le soutiens, Carlos, vous n'êtes point son fils : La justice du ciel ne peut l'avoir permis.

Cette démonstration est irréfutable. Eux-mêmes, ses aristocrates rivaux, d'abord si arrogants, s'effacent devant lui : à ses dénégations irritées ils opposent de respectueux démentis, et l'assoient malgré lui dans le trône d'Aragon :

Tant de valeur mérite une source plus belle.

Il mérite d'être roi : doué il l'est. L'événement donne raison à D. Léonor; il faut bien que Carlos ouvre les yeux à l'évidence : « Grand prince, rendez-vous! » Il se rend après une belle défense, mais il faut qu'il se rende, car rien ne s'explique sans cette reconnaissance, et tout s'explique par elle :

Je ne m'étonne plus de l'orgueil de mes vœux.

Et par là aussi se justifie la conduite de don Alvar, de don Manrique et de don Lope envers Carlos, bien que chez tous trois elle n'ait pas été la même : don Alvar a estimé en Carlos « la vertu toute nue » ; il a eu raison. Don Manrique et don Lope l'ont dé-

daignée longtemps : ils n'ont pas eu tort, et c'est Carlos qui se charge de tout concilier :

Votre dédain fut juste autant que son estime.

Tout dépend du point de vue : du sommet où il est moulé, Carlos, transfiguré en don Sanche, voit et comprend bien des choses qui lui échappaient, vues d'en bas. Seulement, que devient son beau cri :

La bassesse du sang- ne va point jusqu'à rame.'

Car il est bien vrai qu'il n'est dit nulle part, dans cette pièce : La bassesse de la naissance entraîne nécessairement la bassesse profonde et irrémédiable de lame. Mais, ou la pièce n'a pas de sens, ou elle signifie : Une certaine noblesse de l'âme suppose la noblesse de race. Ceci est proprement la part de Corneille; mais c'est aussi la part de son temps, d'un temps qui l'enveloppait et le pénétrait, sous la toge romaine comme sous le manteau castillan.

Mais il y a autre chose, dans Don Sanche, qui est bien de Corneille et bien de son temps. Le deuxième et le troisième actes sont presque entièrement composés de longues conversations, où les sentiments s'analysent et s'opposent, mais qui ne font guère avancer l'action. Le lecteur moderne renverrait volontiers au roman ces dialogues curieusement subtils. Il considère sans émotion le cœur du vaillant Carlos lamentablement partagé entre deux princesses, et chacune

de ces princesses, à son tour, recherchée, Elvire par deux. Isabelle par quatre prétendants. Mais Corneille, loin de croire encombrantes et superflues ces scènes de galanterie raffinée, y voyait le meilleur de sa comédie héroïque. « Les sentiments du

second acte, écrit-il dans YExaiueii, ont autant ou plus de délicatesse qu'aucuns que j aie mis sur le théâtre. L amour des deux reines pour Carlos y paraît très visible, malgré le soin et l'adresse que toutes les deux apportent à le cacher dans leurs différents caractères, dont l'un marque plus d'orgueil et 1 autre plus de tendresse. » Si Ion suit ces indications si nettes données par Corneille lui-même, on s'aperçoit qu'Elvire est une princesse de

roman à la Scudéry, et qu'Isabelle est une femme de
Marivaux.

Elle est intimement et voluptueusement romanesque, cette D. Elvire, un peu sèche, mais intelligente, fine et volontaire, qui serait insupportable dans son manège trop prudent, si elle ne mêlait à un sens très positif des réalités un goût très marqué pour les chimères.

Sa naissance inconnue est peut-être sans tache.

Vous la présumez basse à cause qu'il la cache;

Mais combien a-t-on vu de princes déguisés

Signaler leur vertu sous des noms supposés.

Dompter des nations, gagner des diadèmes.

Sans qu'aucun les connût, sans se connaître eux-mêmes?

Elle est coquette, et impérieuse, et jalouse plus qu'aimante : dans la scène iv de l'acte II elle accumule les distinctions, les épi-grammes, les insinuations, les promesses qui n'engagent pas, les réticences provocantes; elle ne donne pas son cœur tout entier, mais veut tout entiers les cœurs des autres :

Un cœur n'est à personne alors qu'il est à deux.

Elle incline vers Carlos, mais elle ménage D. Alvar, et, quand ce fidèle soupirant, respectueusement importun, la presse de se prononcer, elle fait toutes sortes de façons pour ne pas dire : « Je vous aime » :

Ce mol est un peu rude à prononcer pour nous; Souffrez qu'à ni'expliquer j'en trouve de plus doux, Je vous dirai beaucoup, sans pourtant vous rien dire.

Mais cela, c'est déjà du marivaudage. Je n'ignore pas qu'une comparaison entre Corneille et Marivaux étonnerait ceux qui croient connaître Corneille, et ils sont nombreux ; je u ai, d ailleurs, nul dessein d y insister. Mais que sont donc, non pas pour le fond peut-être, mais pour le dialogue, les premières comédies de Corneille, sinon des marivaudages avant Marivaux, un peu de sentiment, de poésie parfois, dans beaucoup d'esprit? Et qu est donc cette exquise D. Isabelle, trop raisonneuse, sans doute, ça et là, mais plus femme que D. Elvire, plus inquiète, qui aime Carlos, qui s'en veut de l aimer, et qui enfin, comme la Silvia des Jeux de l amour et du hasard, voit clair dans son cœur, et qui est si heureuse alors d aimer au grand jour, mais qui aussi, toujours réservée dans l'expression de ses sentiments, même au moment où s'épanouit son âme, échappe à l'embarras de l'aveu par un sourire où il y a de la malice et de la tendresse à la fois?

Je vous avais fait tort en vous faisant marquis.

Cette reine, une reine de Corneille, est aussi une femme, et la délicatesse de la femme tempère heureusement la fierté de la reine. L'altier don Manrique la blesse par ses défiances ; mais elle veut fermer les yeux « sur un crime d'amour ». Elle garde intacte

sa dignité royale, mais elle prépare, aiguise et d'avance savoure une vengeance bien féminine. Comme elle l'explique à Blanche, c'est à ses rivaux jaloux que Carlos doit tous ses titres d'honneur : ils refusaient tout à Carlos, elle lui a tout donné; son autorité contestée, sa générosité combattue, sa tendresse secrètement blessée, ont emporté tous les obstacles :

Ce torrent grossissait, rencontrant cette digue.

Le don de l'anneau, qui fera un roi au choix de Carlos, est encore une vengeance, et spirituelle; d'ailleurs, elle a espéré que, choisi par lui, l'un quelconque des prétendants

Recevrait de sa main la qualité d'aimable.

Au fond, c'est tout autre chose qu'elle espère. Quoi? elle ne sait, mais l'espérance lui est d'autant plus douce qu'elle est plus incertaine. La proposition inattendue qu'elle fait aux Comtes (III, iv) n'est peut-être pas seulement un piège qu'elle tend à leur orgueil égoïste : ne pouvant élever Carlos jusqu'à elle, elle veut du moins le rapprocher d'elle en le perdant. Si l'un des Comtes acceptait l'alliance de Carlos, elle en serait à la fois satisfaite et attristée : femme qui aime, elle est ou se croit prête à se sacrifier pour Carlos, mais elle n'est point fâchée de ne pas réussir; femme d'esprit, soulagée par le refus hautain des Comtes, elle jouit malicieusement de leur déconvenue. Vis-à-vis de Carlos, son manège ingénu est très compliqué en apparence, très simple au fond. Elle se courrouce des sentiments, pourtant si timides, que Carlos lui laisse deviner :

Ah! si je vous croyais si vain, si téméraire,...

Mais elle se courrouce aussi quand il ne les lui déclare pas assez clairement :

Ah! ce n'est pas pour moi qu'il est si téméraire!

Elle veut, plus ou moins sincèrement, le marier, mais qu'il se marie lui-même, non pas.

Je veux donner son cœur, non que son cœur le donne.

C'est une âme tempérée, mais charmante. Et c'est une grande école de galanterie délicate que la société de D. Isabelle et de D. Elvire. Carlos y est un peu novice, et certaines nuances lui échappent d'abord ; puis il se familiarise avec cet état et ce style nouveaux pour lui. D'abord il sait tout au plus mourir par métaphore, et il faut avouer qu'il fait assez piteuse figure en face de D. Isabelle, si habile au jeu des aveux détournés :

Je ne le cèle point, j'aime, Carlos, oui, j'aime....

APPENDICK 167

OU en face des savantes coquetteries de D. Elvire ; dans son embarras, il ne peut que s'écrier, et le cri n'a rien d'héroïque :

Je voudrais toutes deux pouvoir vous satisfaire!

Mais son éducation est vite faite, et il justifie avec aisance ce double amour, si froidement équivoque, en homme à qui sont familiers les détours du pays de Tendre :

Pour n'en adorer qu'une il eût fallu choisir. Et ce choix eût été du moins quelque désir, Quelque espoir outrageux d'être mieux reçu d'elle, Et j'ai cru moins de crime à paraître infidèle... Qui n'a rien à prétendre en peut bien aimer deux.

Beaucoup de roman, très peu d'histoire, quelques réminiscences éclatantes du théâtre espagnol, quelques conversations écoutées dans les ruelles et transportées à la scène, un préjugé aristocratique qui s'étale, étrangement mêlé çà et là à de vagues instincts de fierté plébéienne, du sublime qui confine à l'emphase, mais y tombe rarement, du délicat qui ne dégénère pas toujours en bel esprit, voilà de quoi est faite une comédie héroïque de Corneille.

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/donsanchedaragonoocorn>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.